

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MIGRATIONS ET IDENTITÉS :
LE CAS DES JEUNES FRANCOPHONES AU YUKON

TOME 2

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
comme exigence partielle
du programme de maîtrise en développement régional

PAR

DOMINIQUE PÉPIN-FILION

AOÛT 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

TABLES DES MATIÈRES

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------|------|
| REMERCIEMENTS | ii |
| RÉSUMÉ | iii |
| TABLES DES MATIÈRES..... | iv |
| LISTE DES TABLEAUX..... | viii |
| LISTE DES ABRÉVIATIONS | ix |
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE PREMIER | |
| CONCEPTUALISATION..... | 9 |
| 1.1 Les différentes conceptions de la mobilité géographique..... | 10 |
| 1.1.1 Les descriptions démographiques de la migration..... | 11 |
| 1.1.2 L'explication économique de la migration..... | 14 |
| 1.1.3 Quelques conceptions sociologiques des migrations | 17 |
| 1.2 La jeunesse : une étape de la vie ou une quête de soi | 24 |
| 1.2.1 Allongement et désynchronisation des étapes du passage à l'âge adulte ..24 | |
| 1.2.2 Devenir indépendant : l'autonomie dans la quête de soi..... | 26 |
| 1.3 L'identité : de la socialisation au bricolage | 28 |
| 1.3.1 La construction identitaire par la socialisation | 29 |
| 1.3.2 L'identité : un aspect de l'individualité parmi d'autres..... | 33 |
| 1.3.3 Le discours du bricolage identitaire..... | 38 |
| 1.4 Migrations et identités | 42 |
| 1.4.1 L'identité régionale et les migrations | 43 |
| 1.4.2 Migrations et appartenances territoriales | 46 |
| 1.4.3 Migrations et processus identitaire | 51 |

CHAPITRE 2

| | |
|------------------------------------------------------------|----|
| OBJET D'ÉTUDE | 56 |
| 2.1 Le contexte du territoire du Yukon..... | 57 |
| 2.2 Aperçu des migrations des francophones au Yukon | 64 |
| 2.3 Migrations et identités des francophones au Yukon..... | 69 |
| 2.4 Objectifs et questions de recherche..... | 75 |

CHAPITRE 3

| | |
|------------------------------------------------------------|----|
| MÉTHODOLOGIE | 83 |
| 3.1 L'approche méthodologique | 83 |
| 3.2 Les collectes de données | 85 |
| 3.2.1 La recherche documentaire..... | 85 |
| 3.2.2 Dénombrement des diplômés francophones | 86 |
| 3.2.3 Entrevues avec de jeunes migrants francophones | 87 |
| 3.3 Population et échantillonnage..... | 89 |
| 3.4 Le traitement des données et l'analyse | 92 |
| 3.5 Les limites de la recherche | 94 |

CHAPITRE 4

RÉSULTATS PREMIÈRE PARTIE :

| | |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| JEUNES FRANCOPHONES ET MIGRATIONS AU YUKON..... | 97 |
| 4.1 Dénombrement des jeunes francophones diplômés au Yukon | 98 |
| 4.1.1 Jeunes diplômés selon le sexe | 99 |
| 4.1.2 Jeunes diplômés selon les groupes d'âge..... | 100 |
| 4.1.3 Jeunes diplômés selon leur type de famille linguistique | 103 |
| 4.1.4 Jeunes originaires du Yukon et jeunes au Yukon | 104 |
| 4.2 Portrait général des répondants | 106 |
| 4.2.1 Caractéristiques générales des répondants..... | 107 |
| 4.2.2 Origines des répondants | 111 |

| | |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| 4.3 Parcours de migration au Yukon des répondants | 115 |
| 4.3.1 Expériences de la migration des répondants | 115 |
| 4.3.2 Naissance ou première migration au Yukon | 116 |
| 4.3.3 Départ du Yukon..... | 117 |
| 4.3.4 Migrations de retour au Yukon | 119 |
| 4.3.5 Durée de résidence au Yukon | 122 |
| 4.4 Les principaux facteurs de migration au Yukon des répondants | 124 |
| 4.4.1 Les études..... | 125 |
| 4.4.2 Le travail..... | 133 |
| 4.4.3 Les liens sociaux | 139 |
| 4.4.4 La qualité de vie | 151 |
| 4.4.5 L’aventure et les expériences nouvelles | 158 |
| 4.5 Motivations et aspects structurels des migrations des répondants | 164 |

CHAPITRE 5

RÉSULTATS DEUXIÈME PARTIE :

LES LANGUES ET LES CULTURES

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| DANS LES MIGRATIONS DES RÉPONDANTS | 172 |
| 5.1 Les langues dans les migrations des répondants..... | 173 |
| 5.1.1 Les contextes de socialisation et les compétences linguistiques | 174 |
| 5.1.2 L’identité francophone | 187 |
| 5.1.3 Les ambiguïtés du statut de minorité linguistique | 204 |
| 5.2 Les cultures dans les migrations des répondants | 217 |
| 5.2.1 Les origines culturelles selon les répondants | 219 |
| 5.2.2 Perceptions des différences entre les milieux d’origine et d’accueil | 230 |
| 5.3 La modulation linguistique et culturelle de la migration | 247 |
| 5.3.1 La variation linguistique des possibilités de migration | 249 |
| 5.3.2 L’orientation linguistique et culturelle de la migration | 252 |

CHAPITRE 6

RÉSULTATS TROISIÈME PARTIE :

LES APPARTENANCES ET L'IDENTIFICATION

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| DANS LES MIGRATIONS DES RÉPONDANTS | 263 |
| 6.1 Les appartenances territoriales et sociales des répondants | 264 |
| 6.1.1 Les appartenances aux lieux et aux milieux d'origine | 265 |
| 6.1.2 Les appartenances au lieu et au milieu d'accueil | 276 |
| 6.2 Les appartenances dans les migrations des répondants | 293 |
| 6.2.1 Les migrations de retour suivant l'appartenance au lieu | 297 |
| 6.2.2 La rétention et l'établissement par appartenance au milieu | 305 |
| 6.3 L'identification des répondants à travers leurs migrations | 313 |
| 6.3.1 Le rapport au temps en mouvement : du passage à l'établissement? | 313 |
| 6.3.2 Le rapport à l'espace des identités territoriales | 315 |
| 6.3.3 Les identités culturelles des répondants | 320 |
| 6.3.4 Les transformations identitaires dans la migration des répondants | 333 |
| CONCLUSION | 361 |
| BIBLIOGRAPHIE | 375 |
| ANNEXES | 382 |

CHAPITRE 5
RÉSULTATS DEUXIÈME PARTIE :
LES LANGUES ET LES CULTURES
DANS LES MIGRATIONS DES RÉPONDANTS

Ce deuxième chapitre de résultats aborde la question de la relation entre l'identité et la migration. Le chapitre précédent offre un portrait des migrations des jeunes répondants dans lequel les aspects identitaires apparaissent tout au plus, secondaires. En effet, force est de constater que l'analyse de leurs principaux facteurs de migration ne fait que bien peu ressortir le rôle de l'identité dans leurs parcours migratoires. L'identité ne ferait pas partie des principaux facteurs déterminant les migrations, du moins chez nos jeunes répondants. Les résultats de notre première question de recherche ne concordent donc pas avec les hypothèses donnant à l'identité un rôle central et décisif dans la migration (Bassand, 1990); Girard *et coll.*, 2002). La perspective invitant plutôt à voir l'identité comme un des aspects de la vie sociale des individus (Martuccelli, 2002) apparaît alors plus appropriée à l'interprétation des résultats de cette étude.

Faut-il pour autant nier le rôle de l'identité dans le déroulement des migrations? Si nos résultats s'accordent avec le constat que l'identité et les appartenances n'ont que peu de rapports de causalité directe avec les déplacements géographiques des jeunes, sauf, peut-

être dans les retours (Garneau, 2003), notre hypothèse de la modulation identitaire de la migration reste encore à explorer. C'est ce que nos prochaines questions de recherche permettent de faire en précisant le rôle de l'identité dans les processus migratoires, particulièrement les aspects relatifs à la langue, à la culture et à l'appartenance. Ce chapitre traite des différents rôles des langues et des cultures dans les déplacements des jeunes alors que le prochain clôt l'analyse des résultats en s'intéressant aux questions d'appartenance et plus généralement d'identification.

5.1 Les langues dans les migrations des répondants

Nos deuxième et troisième questionnements de recherche concernent les dimensions linguistiques des migrations des jeunes participants. Ces dimensions seront d'abord longuement explorées, l'une après l'autre, afin d'alimenter ensuite la discussion proposant des éléments de réponse à la fin de ce chapitre.

Après avoir jeté un bref coup d'œil sur les contextes linguistiques variés dans lesquels les répondants ont vécu, leurs compétences linguistiques sont considérées plus à fond suivant l'intention initiale de la deuxième question de recherche d'isoler en quelque sorte les effets d'une « barrière linguistique » ou – selon l'autre perspective – les corollaires d'un avantage du bilinguisme dans les processus migratoires des francophones au Yukon.

Les versants linguistiques propres à l'identité peuvent ensuite être mis en relation avec les parcours des jeunes migrants à l'aide de la troisième question de recherche. Cette exploration de l'identité linguistique et du statut de minorité de langue dans le processus migratoire complète ainsi la première section de ce chapitre.

5.1.1 Les contextes de socialisation et les compétences linguistiques

Les jeunes migrants interviewés ont connu des contextes linguistiques forts divers au cours de leur vie. Plusieurs cas de figure ressortent des résultats qui vont d'un environnement uniquement francophone avant la migration au Yukon (5) à la présence du français au foyer familial seulement en bas âge dans un contexte complètement anglophone (3), en passant par différentes combinaisons du français et de l'anglais à la maison, à l'école et dans le milieu immédiat. Les configurations courantes sont alors le passage lors de l'enfance ou de l'adolescence d'un milieu presque unilingue français à une situation minoritaire (4); la présence unique du français à la maison en milieu minoritaire avec scolarisation en français (3) ou avec scolarisation en anglais (5); le bilinguisme à la maison en milieu minoritaire avec scolarisation primaire et secondaire en français et en anglais pour les études postsecondaires (4).

Bien sûr, la réalité est encore plus subtile, particulièrement pour les parcours de scolarisation qui peuvent comporter des périodes en langue anglaise et d'autres en langue française ou parfois au sein des programmes d'immersion comme les résultats du

dénombrement des diplômés l'indiquent. En plus du bilinguisme, quelques répondants ont également vécu un certain multilinguisme soit à la maison avec l'allemand (1), soit lors de séjours d'étude en espagnol ou en allemand (2), soit dans leur milieu d'origine ou de travail à l'étranger (2) où tantôt le français tantôt l'anglais cohabitaient avec des langues comme l'allemand, le néerlandais voire le japonais.

L'analyse des résultats en termes de connaissance et d'utilisation des langues offre un portrait bien plus net des jeunes répondants. Les trois quarts (18) des répondants disent avoir été bilingues français-anglais avant de connaître une première migration alors que le quart (6) ne possédait pas l'anglais avant la migration en milieu anglophone. Nous nous intéresserons d'abord à ces derniers jeunes afin de cerner de possibles effets d'une barrière linguistique.

5.1.1.1 La barrière linguistique

La plupart (4) de ceux et celles qui n'étaient pas bilingues avant leur migration au Yukon sont en fait venus dans le territoire avec leur famille. Arrivée du Québec à l'enfance, cette répondante relate son expérience de vie dans le territoire qui s'est déroulée presque complètement en français pendant son long apprentissage de l'anglais.

...quand je suis arrivée au Yukon, je ne parlais pas un mot d'anglais, puis je le sais pas, mais j'étais vraiment bonne dans les langues, j'étais déjà très bonne en français. Ça fait qu'au début, j'avais un tuteur, puis il m'apprenait l'anglais. J'ai appris à l'écrire puis à le comprendre, mais ça m'a pris quelques années pour apprendre à le parler, parce que j'avais pas vraiment la chance de le parler. Tout était en français, je parlais français à la maison, avec mes amis, à l'école, je parlais

tout le temps en français. Sauf quand j'allais en ville, je ne parlais pas vraiment anglais.

À la suite d'une migration au Yukon plutôt à l'adolescence pour un autre répondant d'origine québécoise, l'apprentissage « théorique » de l'anglais semble se faire à l'école de langue française dans son cas, alors que la maîtrise à l'oral s'acquiert au travail et à travers les activités sociales sur une période d'environ deux années.

Je dirais que toutes les parties théoriques comme la grammaire et ces choses-là c'est l'école qui me l'a appris, mais vraiment parler l'anglais couramment avec des chums de la vie de tous les jours, je te dirais que c'est au travail et dans les sports entre amis et en public.

Deux autres jeunes, aussi arrivés à l'adolescence suivant des liens familiaux, mais originaires respectivement d'une région francophone en Ontario et d'un autre pays francophone, mentionnent avoir appris l'anglais « après une couple d'années à Whitehorse, je me sentais aussi bien dans les deux langues [...], car j'étais maintenant immergée dans un milieu plus anglophone que francophone » ou encore « avec des amis, en faisant du sport, puis en sortant, en écoutant la télé, en écoutant des films, puis à l'école ». Ainsi dans la migration familiale lorsque la langue apparaît comme une barrière pour les jeunes elle ne limite pas leurs déplacements et si elle freine quelque chose ce n'est pas la migration, mais plutôt l'établissement de nouveaux liens sociaux, du moins dans les premiers temps, comme le précisent respectivement ces participants.

J'étais une jeune adolescente qui commençait à avoir des nouvelles amitiés et j'étais dans l'élément où je développais beaucoup ma langue anglaise. Alors il y avait beaucoup de *Language Barriers* pour moi, c'était plus difficile de m'exprimer, je crois. Je dirais qu'à l'âge de 15 ans j'étais aussi [aux prises] avec le

déménagement. Je dirais que ça m'a pris une couple d'années avant d'être heureuse d'être déménagée ici.

Quand je suis arrivé au Yukon, c'était un frein, parce que si je voulais aller rencontrer d'autres personnes, puis la personne ne connaissait pas le français, parlait juste anglais, c'était pas mal dur à se comprendre. [...Avant de partir] j'avais pas du tout pensé à ça. Ça a été un choc quand je suis arrivé : mais qu'est-ce que je fais là avec des gens que je ne comprends même pas quoi ils disent? C'est sûr que c'était un frein, mais le frein s'est débloqué.

Le cas de figure du ou d'une jeune francophone entreprenant une migration autonome au Yukon sans une bonne connaissance de l'anglais est, somme toute, exceptionnel parmi nos répondants (2) et c'est peut-être là un indice d'un possible biais d'échantillonnage. Un répondant originaire du Québec et ayant avant son départ une simple base en anglais au début de la vingtaine : « comme tout le monde, je l'ai appris un peu à l'école, assez pour savoir se diriger, puis survivre », ne voyait pas pour autant dans la langue une barrière ou un frein à sa migration au Yukon.

Bien, parce que j'allais en apprendre plus, puis je savais, pour avoir entendu parler, que c'était très accueillant pour les langues, le Yukon [...] Fait que le Yukon, c'était très intéressant pour ça.

En somme, pour les jeunes francophones interviewés la « barrière de la langue » n'est pas un obstacle réel, car la grande majorité maîtrise ou connaît assez bien l'anglais avant leur première migration. Du point de vue des autres répondants qui ont grandi seulement en français avant leur arrivée au Yukon, le fait de ne pas pouvoir parler aisément en anglais n'avait pas de poids dans leur migration puisqu'ils ont plutôt suivi leur famille dans ce territoire. Ils se sont ensuite « adaptés » en quelques années à leur nouveau milieu linguistique. Finalement, lorsque la migration sans bilinguisme préalable est véritablement

autonome comme chez seulement deux répondants, une connaissance minimale de l'anglais était présente et surtout la volonté de l'acquérir.

Toutefois, une telle analyse est aveuglée par un biais important de notre échantillon qui ne comporte que des jeunes qui ont obligatoirement connu une migration en milieu majoritairement anglophone. Conséquemment, les jeunes qui seraient susceptibles de rapporter une telle barrière ne peuvent se retrouver dans notre échantillon. Ainsi, la rareté des migrations autonomes sans connaissance antérieure de l'anglais peut fort bien être une incidence directe d'un « effet de barrière linguistique » qui limite les migrations des francophones unilingues vers les endroits majoritairement anglophones comme le Yukon. Ces premiers résultats exploratoires ne permettent donc pas pour l'instant de se prononcer sur l'absence ou l'existence d'un tel effet qui est par exemple couramment tenu comme explicatif de la propension relativement inférieure des Québécois de langue maternelle française à être présents dans la migration interprovinciale au Canada (Finnie, 2000).

Nous verrons que certains de ces jeunes relativiseront leurs discours en approfondissant les liens entre les langues et la migration, par exemple en inversant leur réflexion sur les avantages du bilinguisme dans la migration. De plus, les autres répondants apporteront eux aussi des précisions sur les possibles effets de « frein » ou de barrière des langues dans la migration.

5.1.1.2 Les avantages du bilinguisme dans la migration

Comme on pouvait s'y attendre, la quasi-totalité des jeunes (22) considère que les langues sont un avantage dans les déplacements migratoires. En fait, une autre personne ne répond pas directement à la question alors qu'une dernière ne croit pas pouvoir rattacher un avantage à sa représentation essentialiste des langues : « C'est juste une langue qui t'exprime, puis tu as une conversation avec une personne, il n'y a pas vraiment d'avantage dans les langues, je trouve, c'est pour s'exprimer et pour se faire ».

Outre ces exceptions, deux principales conceptions de l'avantage du bilinguisme dans les processus migratoires sont présentes chacune chez la moitié des jeunes francophones interviewés. Bien sûr, il y a la conception pragmatique ou utilitaire du bilinguisme que Breton (1994) a bien décrite et qui est ici principalement exprimée en rapport au marché du travail par un répondant sur deux (12). D'autre part, il émerge de nos résultats une autre représentation permettant également de regrouper la moitié des jeunes participants (13), mais cette fois sous un désir ou une aspiration à élargir ses possibilités de communication avec autrui dans le monde, notamment par la mobilité géographique.

Précisons que quelques répondants (4) partagent les deux conceptions qui ne sont certainement pas contradictoires alors que la dernière participante accorde un rôle généralement avantageux aux langues dans les déplacements sans toutefois préciser en quoi ou de quelle façon.

5.1.1.2.1 L'utilité du bilinguisme sur le marché du travail

Que ce soit dans la recherche d'emploi, dans l'exercice d'un métier dans le secteur des services, dans l'industrie touristique, ou encore pour un travail dans un conseil de bande d'une Première Nation, pour une agence fédérale comme Parc Canada, le bilinguisme est considéré comme « un gros plus », « un gros avantage » par plusieurs. Les témoignages abondent effectivement dans ce sens lorsqu'il est question de l'utilité du français au travail et de l'avantage que représente le bilinguisme dans l'embauche : « j'ai toujours utilisé mon français et mon anglais dans toutes mes jobs. Je fais sûr qu'ils savent que je parle en français. Ça me donne toujours un avantage sur les autres qui appliquent sur ma job aussi ».

C'est particulièrement le cas pour les emplois au sein des différents gouvernements ou de l'industrie touristique qui valorisent le bilinguisme pour certains postes. « Ça peut être un avantage au niveau du travail avec le gouvernement. Surtout au Yukon, il y a beaucoup de services qui sont disponibles en français au gouvernement. Et ça peut ouvrir des portes au niveau de l'emploi et ces choses-là ». Rappelons que les services publics et le tourisme sont les deux plus grands secteurs d'activités au Yukon.

C'est un grand avantage, surtout où il y a les boulots où on a besoin de parler français. J'ai eu plusieurs boulots d'été à Whitehorse dû au fait que je parlais français. J'ai été guide touristique, c'était en grande partie grâce au fait que je pouvais parler français, que je pouvais faire des visites guidées en français que j'ai eu ce poste-là.

Sans nécessairement être un avantage pour l'obtention d'un emploi, le bilinguisme peut être plus généralement utile dans l'exercice d'une profession ou d'un métier ou encore favoriser l'avancement dans le monde du travail.

Pour tous les emplois que j'ai eus ou les déménagements, c'était pas essentiel que je sois bilingue, mais j'ai trouvé que j'ai pu aider plus de gens à cause que j'étais bilingue. À [ville dans le Nord de l'Ontario], on avait des Québécois qui venaient travailler dans la mine, puis il y en avait qui ne parlaient pas l'anglais, alors quand ils se déplaçaient à l'hôpital, c'était souvent moi qu'ils appelaient pour traduire.

Mais il y a beaucoup de francophones qui passent les portes du [attraction touristique] ici, c'est moi qui leur parle, premièrement parce que j'aime parler, puis deuxièmement, je suis capable. Puis déjà, j'ai monté de quelques niveaux plus haut que le restant du monde ici, parce que je suis capable de parler à tout le monde.

Remarquons que la perception de l'avantage du bilinguisme personnel sur le marché du travail est fortement associée au bilinguisme officiel du pays, et ce, même si le métier exercé par un jeune répondant ne l'amène pas à travailler dans la fonction publique.

Moi, je veux que dire n'importe où tu vas, le gouvernement, le Canada, c'est un pays bilingue, immédiatement, n'importe quel emploi avec le gouvernement, bien là, je suis bilingue, j'ai pas besoin d'apprendre ni un ni l'autre. Même si que j'ai jamais travaillé avec le gouvernement, mais ça a toujours été une option pour moi. Et maintenant, moi, je travaille dans les services, dans les restaurants, ça a toujours été... Il y a un patient [client] qui arrive en français, moi, je peux le servir. Ça fait que ça a toujours été un avantage.

Un autre répondant relativise le caractère bilingue du marché du travail au Canada, notamment comparativement à sa perception tranchée du bilinguisme et de l'emploi dans la capitale du pays, sa ville d'origine :

...par chez nous, c'est une ville anglaise, mais tu as besoin de connaître le français pour travailler. [...] si tu ne parles pas deux langues à Ottawa, tu ne travailles pas.

C'est simple de même. Comme c'est un pays anglais qu'on vit dedans, il ne faut pas faire semblant que c'est un pays bilingue... ça l'est, un pays bilingue, mais [quand] tu es rendu à l'autre bout du pays, c'est un pays anglais, sauf une province puis quelques communautés à travers le pays.

En effet si l'avantage du bilinguisme dans l'emploi ne se limite évidemment pas au marché du travail yukonais, il ne semble pas se manifester de la même façon dans l'ensemble du pays. C'est ce que confirme ce jeune immigrant francophone qui a connu plusieurs migrations à l'intérieur du Canada avant son arrivée au Yukon.

Moi, ça m'a beaucoup apporté... le fait d'être francophone, ça m'a plus apporté dans l'Ouest qu'au Québec. Parce qu'au Québec, c'est la seule langue, donc tu n'as pas l'avantage d'être bilingue, il y aura toujours des gens qui parleront mieux anglais que toi. Tandis que dans l'Ouest, tu deviens quelqu'un d'intéressant, ne serait-ce que pour un employeur, par le fait que tu es bilingue, parce que tu vis en anglais, mais, en même temps, tu as ta langue maternelle qui est une autre que la langue qui est pratiquée sur place, donc... Pour nous, c'est plutôt un avantage.

Il apparaît pour cette conception que l'avantage n'est pas associé au simple fait d'être bilingue, mais plutôt à la rareté relative de la main-d'œuvre bilingue dans le bassin d'emploi local. L'avantage du bilinguisme en emploi serait surtout un « avantage comparatif » sur le marché du travail selon ce discours qui donne la priorité à la dimension instrumentale de la langue (Breton, 1994, s'inspirant de *The Functions of Language in Canada* (1977) de Jackson, et *De québécois à Ontarois : La communauté franco-ontarienne* (1988) de Bernard). Nous verrons que, pour certains, cette dimension instrumentale et utilitaire peut néanmoins se doubler d'une portée symbolique non négligeable.

Une autre nuance apportée à l'avantage du bilinguisme sur le marché du travail concerne l'exigence pour certains emplois de maîtriser les langues à l'écrit. L'écriture dans

l'une ou l'autre langue officielle au travail peut alors devenir une contrainte bien qu'elle soit plutôt rapportée par cette répondante comme une question d'inadéquation entre ce type d'emploi et sa personne.

Peut-être pour certaines choses que ça m'aurait bloquée... mais, de toute façon, c'est pas mon genre de m'asseoir dans un bureau, c'est quelque chose de plus... s'il faut que tu écrives... [...] Mais personnellement, ça ne me convient pas comme emploi de toute façon.

Ainsi, quelques jeunes interviewés (4) éprouvent des limitations au travail avec l'écriture de l'anglais (2) ou du français (2). Une personne participant à la recherche connaît d'ailleurs des difficultés pour lire ainsi que des limites pour écrire tant en français qu'en anglais. Ces contraintes reliées à la littératie sont donc bien présentes pour certains jeunes. Toutefois, la moitié (12) des jeunes répondants déclare avoir un excellent niveau de confort tant en français qu'en anglais au travail, alors qu'un autre tiers (9) se considère comme « assez bon » pour soit écrire en anglais (2), soit parler ou écrire en français (7).

5.1.1.2.2 Élargir ses possibilités de communication dans le monde

Nous pouvons distinguer une deuxième conception de l'avantage du bilinguisme parmi les résultats des entretiens. Il nous semble alors qu'une autre moitié de jeunes interviewés valorise plutôt l'élargissement de leurs possibilités de communication et de rencontre, ainsi que de compréhension des autres et du monde par les langues.

En plus de la capacité à entrer en relation avec d'autres personnes, une fois sur deux cette représentation associe aux langues la liberté de mouvement, comme le synthétise ce répondant : « plus tu en sais [des langues], plus tu peux te déplacer, puis communiquer, puis échanger ». Si pour ces jeunes le fait de pouvoir s'exprimer en français et en anglais est également un atout qui fait référence au bilinguisme officiel du Canada : « ça a été un avantage, le fait d'en parler deux [...] surtout que c'est les deux langues officielles du Canada, alors c'était pas mal garanti que j'allais pouvoir me faire comprendre dans une langue ou dans l'autre partout », ce n'est toutefois pas tant par rapport à l'emploi sur le marché du travail, mais plutôt en regard de la possibilité de se déplacer et d'établir le contact avec autrui d'un bout à l'autre du pays dans n'importe quelle des deux langues : « je dirais que c'est un avantage d'être bilingue, surtout au Canada, tu peux aller n'importe où, puis tu peux rencontrer n'importe qui, puis tu comprends tout ce qui se passe ». Il y a déjà là un important élément de réponse qui permettra d'alimenter nos questionnements de recherche au seuil de ce chapitre.

Sans représenter un préalable obligatoire aux déplacements, le bilinguisme les facilite certainement au Canada, mais pour cette répondante il se justifie et prend son sens au fond dans l'importance qu'elle accorde à l'apprentissage de la langue de l'endroit où l'on va séjourner ou habiter :

Moi, je pense que c'est un avantage de parler deux langues pour se déplacer. [...] si j'avais parlé juste français, je suis du type que j'aurais été quand même voyager pour apprendre l'anglais [...] j'aurais quand même été au Yukon, puis j'aurais appris l'anglais. Par exemple, si j'avais été en Italie, j'aurais appris l'italien. Ouais, c'est important d'apprendre la langue de la place.

La connaissance de deux langues est également présentée comme facilitant l'apprentissage notamment d'autres langues, parfois dans la reprise d'un discours scientifique sur le bilinguisme : « les scientifiques, les chercheurs ont réalisé que les gens qui étaient bilingues, d'entrée de jeu, avaient plus de facilité à apprendre une autre langue, avaient plus de facilité en maths aussi ». Ce serait particulièrement le cas pour la compréhension et l'acquisition de certaines langues « très proches » du français ou de l'anglais, ce qui élargit les possibilités de communication de ces jeunes également à l'international :

Je peux parler à plus de monde. Ça m'aide à comprendre d'autres langues. Par exemple, si je vais au Mexique ou à Cuba, ils parlent espagnol. Juste le fait de comprendre le français, de pouvoir parler français. [...] c'est vraiment semblable à l'espagnol, je peux me débrouiller.

Ainsi, il nous semble que ce sont en fait les langues vues comme moyen de communication et d'ouverture sur le monde qui sont ainsi valorisées dans le bilinguisme par ces jeunes participants. Une autre répondante renchérit en parlant de son admiration pour le multilinguisme qui, en plus d'être utile, serait à ses yeux la clé vers la compréhension et la solidarité entre les cultures :

...n'importe quelle opportunité que tu peux parler plus qu'une langue, c'est mieux. Donc pour moi c'est un avantage. [...] Je vois en Europe des gens parler trois ou quatre langues et j'admire ça et c'est tellement beau. Dans mes voyages, c'était important pour moi d'apprendre les langues parce que j'ai beaucoup étudié le japonais alors, les langues sont très importantes pour moi. Pas seulement le français. Mais de développer les langues, ça ouvre des portes, ça ouvre un peu plus de compassion envers les autres, ça ouvre un peu plus la compréhension de différentes cultures. Si on peut apprendre plusieurs langues, ça mène à se joindre plus ensemble.

Elle précise d'ailleurs le rôle qu'elle attribue au multilinguisme dans son ouverture aux autres au fil de ses expériences de déplacements parsemées de diverses rencontres :

Partout. Soit à Whitehorse, soit à [ville d'études universitaires en Colombie-Britannique]. Pendant mes voyages, le fait que je parlais plus qu'une langue m'a ouvert plusieurs portes et m'a donné une confiance de pouvoir parler avec plusieurs personnes sans me limiter parce que si tu ne parles pas une langue, c'est facile de se renfermer et de ne rien dire, si tu ne parles pas la langue d'une autre personne. Moi, ça m'a permis de rencontrer plusieurs personnes différentes.

Aller à la rencontre des autres, pouvoir les comprendre dans leurs contextes culturels et comprendre ce qui s'y passe n'est-ce pas au fond ce qui se trame dans le discours de ces jeunes? « Tu peux comprendre plus de personnes. Ça te donne toujours un avantage de comprendre autant que tu peux pour savoir ce qui arrive et le plus de langues que tu sais, le plus tu comprends » conclut un autre participant.

Rappelons que les deux conceptions de l'avantage du bilinguisme ne sont pas incompatibles et qu'elles se retrouvent d'ailleurs combinées chez certains jeunes francophones : « ça me permet de rencontrer plus de gens, ça me permet de travailler dans les deux langues... [le bilinguisme c'est] plein d'avantages ». Cette autre répondante abonde dans le même sens :

Je dirais juste au niveau communication. J'ai des situations où tout le monde autour de moi parle seulement anglais et la personne qu'il fallait aider se débrouillait mieux en français et je le savais parce que je pouvais reconnaître l'accent francophone quand ils parlent anglais donc j'ai été capable de l'aider plus. Même au niveau emploi, j'ai eu la chance d'avoir des emplois justement parce que j'étais bilingue et assez confortable dans les deux langues et pouvoir me débrouiller parfaitement sans avoir de blocages. Donc, je dirais que pour moi c'est vraiment un avantage.

Les conceptions communicationnelle et utilitaire de la langue passent cependant sous silence ses aspects symbolique ou sensible, plus spécifiquement identitaires, que celle-ci revêt aux yeux des jeunes francophones. C'est ce que nous abordons maintenant, toujours en vue de les mettre en relation avec leurs processus migratoires.

5.1.2 L'identité francophone

Notre troisième question de recherche s'interroge à savoir si l'identité linguistique et le statut minoritaire des jeunes participants influencent leurs migrations, particulièrement au Yukon. Avant de pouvoir apporter des éléments de réponses à ce questionnement, il nous est nécessaire d'examiner nos résultats sous l'angle des significations que revêtent d'abord l'identité francophone pour les jeunes et ensuite le statut de minorité linguistique.

Comme le critère linguistique subjectif de sélection des répondants à notre recherche implique que les jeunes participants se considèrent comme francophones, on s'attend à ce qu'ils partagent tous une certaine identité linguistique francophone. En effet, la quasi-totalité (22) se dit francophone, mais bien souvent en apportant du même souffle des nuances importantes. Parmi les deux jeunes répondants qui ne s'identifient pas comme francophones, un se considère après réflexion plutôt anglophone « à cause de mon accent » alors que l'autre se dit « citoyen du monde ». Le premier a grandi au Yukon au sein d'une famille exogame et a été scolarisé surtout dans des écoles de langue anglaise, mais pas

exclusivement. Il vit d'ailleurs depuis quelques années en milieu unilingue francophone où il fait des études universitaires supérieures en français lors de l'enquête :

Je crois que pour me considérer francophone il va falloir passer inaperçu dans un endroit francophone et c'est pas le cas pour moi. [...] Passer inaperçu dans un endroit où les gens sont francophones, où il y a des gens qui ne parlent que français. Du fait que je peux habiter dans un endroit francophone et j'aurais pas de difficulté à faire toutes les démarches que fait un Français en français, sans grands problèmes. Les conversations et tout ça, mais j'ai toujours un peu de recul par rapport aux autres Français. Je prends un peu plus longtemps à comprendre, un peu plus longtemps à m'exprimer, je ne comprends pas toutes les blagues et on me dit presque toujours que je ne suis pas né en France à cause de mon accent. [...] mon accent anglophone [...] J'ai [du] mal à apprendre les accents. C'est quelque chose d'un peu frustrant pour moi parce que quand je voudrais m'intégrer dans une autre culture j'arrive pas à dissimuler mes origines. [...] C'est pour ça que je ne me considère pas trop francophone.

On remarquera la subtile force de l'exigence de conformité aux autres – tant subjective que d'autrui – qu'engendre une identité basée sur la langue pour ce jeune adulte. Nous y reviendrons. L'autre répondant, celui qui se considère « citoyen du monde », n'accepte pas la catégorisation francophone justement par aversion pour les catégories identitaires, qu'elles soient professionnelles, nationales ou linguistiques.

...franchement, moi, j'ai horreur des boîtes. Quand on me dit : tu es mécanicien? Je dis : non, je fais de la mécanique. Je ne suis pas francophone, je parle français. Et c'est une tendance que notre société de l'ouest [occidentale] a beaucoup, on adore les boîtes : tu es Français, tu es ça... Moi, non : tu es toi, et après, tu fais des choses. Donc non, je ne suis pas francophone.

Il faudra considérer ce discours, mais pour le moment tournons-nous vers ceux et celles qui se disent volontiers francophones pour remarquer qu'ils y accolent des significations très variées que l'analyse a permis de regrouper en six thèmes principaux. Afin de décrire ce que signifie « se considérer francophone », les jeunes interrogés font surtout appel à leurs appartenances francophones (11), à leur milieu familial et de prime

socialisation (11), à leur fierté et leur attachement pour le français (10), à leurs origines et leur filiation (10), à l'acquisition et l'usage quotidien de la langue (9) et aux cultures d'expression française (8). Dans une moindre mesure, quelques-uns évoquent des fondements utilitaires (3) basés sur un bilinguisme ou un multilinguisme instrumental.

Si plusieurs de ces thèmes se combinent chez chacun des répondants, l'analyse ne permet pas encore de dégager des figures typiques générales pour autant, sauf peut-être pour les appartenances. Dans les faits, les jeunes font la plupart du temps appel à deux ou trois repères dans la même réponse. Leur approfondissement thématique s'impose donc pour l'instant, en dépit des redondances que cela implique.

5.1.2.1 Les appartenances francophones

Les diverses appartenances francophones semblent un élément définitoire de l'identité linguistique pour la moitié des répondants (11). Et c'est souvent à l'aide de leurs appartenances qu'ils précisent la signification de cette identité générique après avoir acquiescé à se désigner – ou à se faire désigner – comme francophones. Ces jeunes se disent ainsi, francophones, français ou française au sens de francophone (5), Canadien français, Canadienne française ou Franco-Canadienne (4), ou encore Acadien et Acadienne (2). Ces deux dernières appartenances francophones sont traitées plus spécifiquement lorsque l'on considère les représentations de l'identité culturelle des jeunes dans le chapitre qui suit.

Pour l'instant, une première analyse peut dégager à l'aide des axes retenus (Martuccelli, 2002) les modalités de ces appartenances qui tendent vers une identité linguistique essentialiste (6) ou au contraire, vers une identification constructiviste (4). Et en même temps, mais sur un autre plan, on peut faire une distinction entre une identité francophone s'éprouvant en un centre unique (5) ou à l'inverse une identité plurielle s'articulant en de multiples facettes coexistantes (5).

Ainsi, quand les appartenances francophones paraissent plus naturelles que culturelles, certains jeunes disent se sentir intrinsèquement francophones : « je me sens vraiment... je suis français. » et ressentir une identité essentialiste qui tend vers un centre unique. L'une d'entre eux a cette formule éloquente : « je parle en français, je rêve en français, je *feel* français » bien qu'elle soit complètement isolée en milieu minoritaire. À la limite, un répondant évoque une « personnalité » francophone particulière en comparaison à celle de l'Autre : « Ça veut juste dire plus expressif, plus émotionnel, plus... les personnes ça se touche plus. C'est différent d'être anglophone ». Il s'identifie avec les mots de la majorité : « en anglais, je dis : *I'm French* », et se définit comme « français. Parce qu'ils sont plus expressifs et émotionnels au niveau de la personnalité ».

Toujours du côté des appartenances relativement essentielles, les discours de certains jeunes s'apparentent plus à une compartimentation de la personne où l'identité linguistique devient typiquement une « partie » de l'identité plurielle. L'identité francophone est alors

ressentie comme une partie de soi. Cela est exprimé explicitement par quelques répondants :

en fait, je me considérerais comme Canadienne française parce que vraiment, j'ai été exposée aux deux côtés, mais pour moi, francophone, ça fait partie de ma vie [...] Donc, pour moi, francophone, ça fait vraiment partie de moi. Ça me décrit moi en tant que personne, ça fait partie de mon identité.

Pour ces jeunes, se déclarer francophone constituerait ainsi un élément d'une identité plus large. Toutefois en y regardant à deux fois, il se pourrait que cette appartenance soit parfois privilégiée au point de définir l'authenticité de certaines personnes : « c'est une partie de moi. Ça me donne... c'est mon identité... ». Pour ceux-ci, la langue française semble en effet une composante indissociable et définitoire de leur personne comme le confirme une dernière : « ça fait partie de moi, je suis francophone ».

L'autre versant des appartenances linguistiques est celui où l'on a conscience que l'on construit sa ou ses identités culturelles plutôt qu'elles nous apparaissent naturelles et essentielles. Pour certains jeunes répondants ce processus peut se ressentir dans une appartenance unique au groupe francophone « j'appartiens à ce groupe-là » dans un rapport dichotomique à l'Autre. Ainsi, l'exposition aux cultures et la « consommation » des produits culturels des deux groupes ne débouche pas nécessairement sur une identité multiple authentique également pour cette autre interviewée :

si je regarde les CD que j'ai dans ma chambre, j'en ai autant en français qu'en anglais. Les livres, j'en ai autant en français qu'en anglais, mais pour moi, je n'ai jamais vraiment pu m'identifier à l'identité anglophone, c'est pas moi. Donc, je suis toujours restée, je pense, attachée à cette importance du français dans ma vie.

Enfin, lorsque la construction d'une identité francophone comporte des appartenances multiples, ces dernières se déclinent parfois suivant un ordre primordial, où l'opposition à un « eux » peut alors devenir centrale : « quelqu'un me demande je suis quoi? Je suis un Canadien, premièrement, mais je suis un Canadien français. Parce que je peux parler leur langue comme eux, ça ne veut pas dire que je suis un Anglais non plus ». Cependant, cette hiérarchisation des appartenances multiples que l'on retrouve aussi du côté plus essentialiste de l'identité linguistique, ne découle pas nécessairement d'une opposition : « francophone, c'est vraiment important, Franco-Manitobaine, puis mon côté métisse... ». Il peut simplement s'agir d'une plus grande affinité maintenant ressentie avec un nouveau groupe linguistique en comparaison, après coup, avec l'autre : « j'ai plus d'amis francophones à [ville] maintenant que j'en ai jamais eu, [avant] j'avais plus d'amis anglophones [...] je suis beaucoup plus à l'aise avec les francophones que j'étais avec les anglophones ».

5.1.2.2 La famille et le milieu de socialisation

Être issu d'une famille francophone, apprendre d'abord le français pendant l'enfance, grandir en français à la maison et dans un environnement francophone; voilà autant de critères qui participent de l'identité linguistique pour la moitié des jeunes (11). Pour une répondante, née et élevée jusqu'à la mi-vingtaine en milieu franco-manitobain, cela suffit à ses yeux pour se qualifier de francophone : « Pour moi, d'être francophone? C'est que j'ai

grandi francophone, ma famille est francophone, c'est une partie de moi. Ça me donne... c'est mon identité... je ne sais pas comment expliquer ça. ».

Elle semble cependant être une exception, car le simple fait d'être né « dans une famille francophone » d'avoir le français comme « langue maternelle », d'avoir « été élevé en français », d'avoir « grandi en français », ou encore que « toute [sa] famille » soit francophone ne peut fonder à lui seul l'identité linguistique de cinq autres répondants. Ainsi sans être essentiels et suffisants, la famille et l'environnement revêtent néanmoins une signification substantielle de l'identité linguistique pour certains. Par exemple, la prime socialisation en français peut être tenue pour cause de l'attachement émotif ressenti envers le français : « c'est le français ma langue principale, ma langue maternelle, ma langue d'attachement émotif. Ma jeunesse a été passée en français, donc c'est ce qui fait la partie émotive, j'imagine ».

Vivre dans un environnement majoritairement francophone toute son enfance et la majeure partie de l'adolescence ça laisse des traces et, pour une de nos répondantes, le milieu de socialisation fait maintenant partie intégrante de sa personne bien qu'elle n'en constitue plus le centre : « je viens du Québec, c'est une autre partie de moi, j'ai resté là 17 ans ». En revanche, la famille peut être vécue comme le lieu privilégié de la transmission de l'identité linguistique et des traditions : « ça fait partie de mon héritage, de ma famille, ça toujours été quelque chose que ma mère et mon père m'ont vraiment dit : qu'il fallait que je sois fière d'être francophone ». Cette participante originaire du Yukon parle de son identité

comme d'un héritage familial et rejoint ainsi le discours d'une autre répondante, provenant elle de l'Ontario, sur l'identité qu'elle rattache à ses traditions familiales: « Les traditions dans ma famille sont toujours canadiennes-françaises. Elles sont bien ancrées quand même ».

L'identité linguistique basée sur la socialisation en français peut également être renforcée par une « décision » consciente de ne pas « perdre » l'usage du français une fois en milieu anglophone par attachement à la langue, mais également afin de toujours pouvoir communiquer avec ses proches restés derrière :

j'ai grandi en français, ma langue première, c'était le français, puis j'utilise le français là... bien, j'ai décidé d'être français [francophone] toute ma vie. En ce moment, je l'utilise un peu moins, parce que je travaille en anglais, mais c'est... je suis francophone, je parle français, je vais tout le temps l'utiliser toute ma vie, parce que ma famille parle juste français, puis je ne veux jamais perdre ça.

Plus subtilement, un nom de famille à consonance française procure un identifiant dont la signification envers autrui peut se révéler lorsqu'il change pour un nom anglophone : « et là j'ai un nom anglais aussi, parce que je suis mariée à un anglophone j'ai pris son nom, alors c'est moins évident ». Les couples mixtes étant une réalité croissante au sein des francophonies canadiennes, l'expérience de cette jeune femme ne relève probablement pas de l'anecdote.

5.1.2.3 La fierté et l'attachement à la langue française

On l'aura remarqué, l'attachement au français, sous une forme ou l'autre, est souvent mentionné (10) par les répondants s'identifiant comme francophones. En plus de l'attachement explicite à la langue française (3), celui-ci s'exprime aussi fréquemment par un sentiment de fierté dans le discours de certains jeunes (4). De plus, l'attachement et la fierté sont assez souvent associés au désir de transmettre sa langue à ses enfants (3). En effet, s'il se révèle devant la possibilité de « perdre » sa langue comme nous venons de le voir, « l'attachement émotionnel [...] au français » peut également se ressentir dans l'espoir de la continuation : « je suis toujours restée, je pense, attachée à cette importance du français dans ma vie. J'espère aussi que mes enfants vont faire leur éducation en français aussi ». Notons au passage une référence à la scolarisation en français autrement absente des discours des jeunes sur l'identification linguistique impliquant l'attachement ou même la socialisation.

Si l'attachement apparaît comme un concept imprécis au-delà de l'affection et de la sympathie, il permet néanmoins au discours des jeunes d'exprimer la dimension des émotions : « ma langue d'attachement émotif [...] la partie émotive » et des sentiments qui se rattache à l'identité linguistique : « je suis fier de ma langue ». Il appert que la fierté rend manifeste et met en évidence, tant bien que mal, l'importance significative de la langue dans l'identité subjective : « puis c'est quoi, c'est la fierté, je trouve. C'est vraiment, pour moi, de parler français, c'est vraiment... ça veut dire quelque chose ». En plus de

l'énonciation du moi, la fierté « d'être francophone » en milieu minoritaire peut devenir une attitude d'affirmation identitaire dans l'interaction avec la majorité et ainsi fournir une réponse aux regards d'autrui sur sa différence : « je m'affiche en tant que francophone, puis, des fois, il y a des anglophones qui trouvent ça drôle, il y a des commentaires qui sont dits, mais je suis fière d'être francophone. Oui ».

Pour d'autres, ce sentiment de fierté prend sa source au sein de la famille et des relations sociales communautaires et institutionnelles comme aperçu dans la section précédente sur la socialisation. On peut comprendre alors que l'importance « d'être francophone » et de « parler français » rime avec la volonté de transmettre – à son tour – sa langue à ses proches :

Ça amène pour moi une fierté de pouvoir parler français, de pouvoir m'exprimer en français avec mes parents, la communauté française, à l'école. [...] Pour moi, c'est une fierté de pouvoir parler français. Et je trouve que ça ouvre beaucoup plus de portes de pouvoir parler plus qu'une langue. Comme quand je vais avoir des enfants, c'est très important pour moi que moi je leur parle en français vu que mon chum ne parle pas français. Ils vont l'apprendre. [...] Comme je te dis, c'est une certaine fierté.

...ç'a toujours été quelque chose que ma mère et mon père m'ont vraiment dit qu'il fallait que je sois fière d'être francophone. J'ai toujours eu cette fierté-là, c'est important pour moi. Maintenant, j'apprends à mon chum comment parler français. J'ai l'intention que mes enfants puissent avoir les avantages que j'ai eus. Je veux qu'ils parlent français et anglais aussi.

Ces répondantes désirent partager leur langue avec leurs enfants par fierté, mais aussi par souci de les munir de l'avantage du bilinguisme qui, on s'en doute, motive également le projet de léguer la connaissance du français.

5.1.2.4 Les origines et la filiation

Parmi ceux et celles qui se considèrent comme francophones, certains évoquent leurs origines (6) ou leur filiation (4). L'origine s'exprime géographiquement « je viens du Québec », et provient parfois des parents « mon père vient de l'Ontario et du Nord », bien qu'elle sous-entende la plupart du temps une langue ou une culture « je suis né au Québec dans une province française, québécoise ». À tel point, que l'origine peut se réduire à la langue et alors paraître un attribut de naissance, par exemple aux yeux de cette jeune minoritaire : « Bien... je suis d'origine francophone, puis... c'est ça. Je suis tombée dans une famille francophone [rires]. Non, je ne le sais pas. Bien non, c'est comme inné, je suis née comme ça, ça fait que c'est ça ». À la limite, pour un autre interviewé canadien de naissance, c'est du patriotisme : « je suis fier de mon pays » qui peut se combiner aux différents repères de l'identité linguistique. Un répondant immigrant rappelle le contexte particulier de son origine nationale non sans résistance à s'identifier d'emblée à l'ensemble des francophones :

Bien, moi, la Belgique, c'est déjà particulier, parce qu'au départ, c'est un pays bilingue, donc on est... disons un contexte particulier en Belgique, parce qu'on est obligés à apprendre l'autre langue à l'école. Puis... dans la province de Liège, il y a la communauté germanophone, donc la présence de différentes cultures, différentes langues dans un même endroit, on y est déjà habitués. Le fait d'être francophone... et qu'il y ait d'autres langues qui cohabitent, on est déjà plus ou moins habitués à ça. Donc c'est pas... on doit l'avoir vécu certainement très différemment de quelqu'un qui vient de France, par exemple, c'est la langue pratiquée... c'est unilingue... en venant d'un pays unilingue, ça doit être différent. Le fait d'être francophone...

Pour ce dernier, c'est le contexte linguistique et culturel particulier de son pays d'origine – bilingue, voire multilingue – qui est à la source de sa façon différente « d'être francophone ».

L'origine se prolonge dans la filiation par l'évocation des origines familiales dans une perspective plus historique que géographique ou culturelle : « toute ma famille, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents, tout ça, ils étaient francophones, alors... c'est mon histoire aussi ». Dans l'aboutissement de cette représentation de l'origine historique, c'est la profondeur de l'ensemble de la lignée des ancêtres qui est rappelée : « c'est comme je disais tout à l'heure, dix-sept générations de français Acadiens ».

La volonté de continuation dans le temps de l'identité, attribuée à un grand-parent par ce répondant provenant de l'Ontario francophone, est parlante : « je suis un Canadien français, c'est ce que mon grand-père voulait pour sa famille, puis c'est ce qu'il a eu ». Pourtant, si l'origine historique et les générations passées ne suffisent pas à maintenir la langue française, elles peuvent cependant fournir le fondement d'une identité linguistique comme chez ce dernier répondant qui s'estime francophone bien qu'il soit maintenant plus à l'aise dans la langue de la majorité que dans sa langue maternelle : « *It's where I'm from basically. What my great-grandparents were like, you know, four hundred years ago, who in my family was doing what, you know, it just speaks to that* ». Ce répondant qui comprend encore très bien le français, est certainement un cas limite pour l'étude des francophones, néanmoins il s'inscrit manifestement dans le prolongement de ce thème.

5.1.2.5 L'acquisition et l'usage de la langue française

Sans toutefois s'imposer comme des incontournables, l'acquisition, la connaissance ou l'utilisation du français sont des critères rapidement mentionnés par plusieurs (9) afin de se déclarer francophone. Se juger francophone sur la base de la langue maternelle (3) paraît des plus banals : « ça veut dire que ma langue première, c'est le français » ou encore parce que l'on est « tout simplement français de première langue ». Outre le fait d'avoir d'abord acquis le français, celui de connaître et de parler la langue française assez pour « être capable de communiquer en français » permet à d'autres (4) de fonder leur identité linguistique en partie.

On se rappellera que la parfaite connaissance de la langue française à l'oral était d'ailleurs l'ultime critère manquant à l'un des deux répondants qui ne se considère pas francophone bien qu'il soit de langue maternelle française. En fait, il s'agit alors de la présence d'un accent en français qui peut devenir un stigmate comme c'est aussi le cas pour cette interviewée :

Je parle très bien l'anglais, vu que ça fait tellement longtemps que je le parle et je vis dans un lieu anglophone, donc je n'ai pas vraiment d'accent quand je parle en anglais. Par contre, j'en ai un quand je parle en français, ça, ça me fâche. Mais... je n'aime pas ça quand le monde m'appelle une anglophone et qu'il questionne si je suis vraiment francophone.

La maîtrise de la langue devient ainsi un enjeu où s'éprouve et se négocie une des frontières de l'identité francophone dans l'interaction. Toujours dans le cadre de

l'expérience quotidienne, l'usage habituel de la langue française explique en bonne partie le fait d'« être francophone » pour certains (3) : « Ça veut dire premièrement que je parle le français couramment à la maison. [...] j'utilise le français à tous les jours, soit au travail ou à la maison avec la famille, les proches ». Même raisonnement chez ce jeune participant qui nous a déjà donné une idée de l'importance de l'utilisation du français pour lui en parlant de son attachement à la langue :

...je me considère francophone parce que je parle français. [...] puis j'utilise le français là... bien, j'ai décidé d'être français toute ma vie. En ce moment, je l'utilise un peu moins, parce que je travaille en anglais, mais c'est... je suis francophone, je parle français, je vais tout le temps l'utiliser toute ma vie.

On retrouve également les limites de cette conception volontariste dans les propos pragmatiques d'une dernière répondante pour qui la possibilité d'utiliser le français est fortement privilégiée, sans toutefois qu'elle s'affranchisse des contraintes contextuelles :

...ça veut dire que quand j'ai le choix, je vais parler français, ça veut dire que je préfère vivre en français quand c'est possible. [...] Ça veut dire que si je vais quelque part, puis ils offrent les services en français, je vais parler en français. Ça veut dire que je préfère avoir un emploi dans une école francophone plutôt qu'une école d'immersion ou une école anglaise. Quand j'ai cherché à déménager en [province de l'Ouest], j'ai même pas regardé les écoles d'immersion ou les écoles anglaises, ça a été en français. C'est ça. Partout où c'est possible, je vais le demander ou je vais essayer de l'avoir. C'est pas toujours possible, mais c'est ça.

On constate que les « choix » effectués par cette jeune adulte francophone, suivant une préférence pour « vivre en français » lorsque c'est possible, illustrent un lien éclairant entre l'identité linguistique et la migration sur lequel nous reviendrons très certainement.

5.1.2.6 Les cultures d'expression française

Les références à la culture (8) sont diverses et s'entremêlent dans les discours des jeunes sur leur identité francophone. Elles vont du vestige de la culture d'origine « the past culture where I came from » ou de l'empreinte durable de la tradition familiale, à des différenciations et des appartenances parfois fondées sur un particularisme culturel, en passant par les simples appels à une culture abstraite.

De façon générale, les représentations de la « culture française » rassemblent et permettent à certains de ressentir une appartenance culturelle, « faire parti de cette culture-là », au-delà des particularités culturelles : « un peu de culture française, du Québec et ça vient pas du Québec, car mon père vient de l'Ontario et du Nord mais c'est quand même, je sais que c'est la culture québécoise ». Lorsque contrastées, ces différences entre groupes géographiques et linguistiques peuvent être conçues comme explicatives d'affinités envers une culture :

...je vois une différence culturelle. Je suis entourée de francophones, mais les francophones qui m'entourent, c'est pas des francophones de [ville du Nouveau-Brunswick], c'est des francophones d'ailleurs dans la province, de la péninsule acadienne ou bien des Québécois, alors je vois qu'il y a vraiment une différence culturelle. Ici, je suis beaucoup plus à l'aise avec les francophones que j'étais avec les anglophones de [ville du Nouveau-Brunswick].

À la limite, cette « différence culturelle » en vient à être perçue comme une spécificité culturelle personnelle grâce notamment à l'ajout d'un aspect à son individualité, la langue française : « ça a juste un différent élément culturel qui est juste à moi, qui est

différent de mon chum par exemple, qui est juste anglophone. ». La comparaison singulière avec l'Autre permet de s'en démarquer ou encore de ressentir l'inadéquation avec sa propre identité. C'est le cas pour cette autre répondante pour qui la culture est ressentie comme une partie de son authenticité singulière, héritée des traditions et dont la continuation est indiquée par les produits culturels qu'elle lit et écoute, entre autres :

Je suis fière de ma culture française. Les traditions dans ma famille sont toujours canadiennes-françaises. Elles sont bien ancrées quand même. Juste le fait que si je regarde les cd que j'ai dans ma chambre, j'ai en autant en français qu'en anglais. Les livres, j'en ai autant en français qu'en anglais, mais pour moi, je n'ai jamais vraiment pu m'identifier à l'identité anglophone, c'est pas moi. [...] Donc, pour moi, c'est juste une plus grande importance, ça fait partie de ma culture.

On aura l'occasion d'approfondir les différentes significations de la culture des jeunes répondants plus avant dans ce chapitre.

5.1.2.7 Les fondements utilitaires

Alors que plusieurs se réfèrent au bilinguisme ou au multilinguisme pour parler de l'avantage des langues, ils sont moins nombreux à en faire un justificatif de leur identité francophone (3). Dans les discours sur l'identité linguistique, le bilinguisme et son utilité sont parfois simplement soulignés « je trouve qu'on est chanceux de parler deux langues », ou participent pleinement à la volonté de transmettre l'identité francophone comme on l'a vu : « j'ai l'intention que mes enfants puissent avoir les avantages que j'ai eus. Je veux qu'ils parlent français et anglais aussi ». Même son de cloche pour l'utilité du

multilinguisme comme fondement de l'identité francophone : « ça ouvre beaucoup plus de portes de pouvoir parler plus qu'une langue ».

Au terme de cette analyse de l'identité linguistique, on reste un peu dérouté devant la profusion de thèmes et leurs multiples entrecroisements. Surtout, on souhaiterait l'application d'axes analytiques transversaux aptes à synthétiser plus éloquemment cette demi-douzaine de thèmes en les ramenant par exemple aux individus et en évitant ainsi les redites. Cet élan a pourtant dû être freiné d'abord par un souci de respecter l'anonymat des participants qui dans une si petite population deviennent trop facilement identifiables. Plus encore, il s'est avéré ardu de donner prise à ces possibles axes euristiques avec ce premier matériel. L'analyse des appartenances francophones nous en a néanmoins fourni un premier aperçu et notre cinquième question de recherche qui fouille les appartenances identitaires nous donnera l'occasion de nous y réessayer. D'ailleurs, on sent bien aussi que la notion d'identité linguistique ne suffit pas pour cerner l'ensemble des réalités identitaires des jeunes qui ne se retrouvent pas uniquement et entièrement ni dans l'attribut, ni dans le nom francophone.

Aussi les quatrième et sixième questions s'attarderont plus longuement aux thèmes respectifs de la culture et des formes de l'identité en général. On s'attend également à revoir surgir en cours de route les autres thèmes que sont la socialisation en français, l'attachement à la langue, l'utilisation du français, l'utilité des langues ainsi que les origines et la filiation. Contentons-nous donc de cet approfondissement thématique préliminaire de

l'identité francophone qui nous semble être, dans notre projet d'ensemble, une étape obligée afin que des distinctions transversales apparaissent plus aisées, comme ce fut d'ailleurs le cas pour le dépouillement des représentations du statut de minorité.

5.1.3 Les ambiguïtés du statut de minorité linguistique

Sujet plus délicat – notre étude n'échappe pas à la connotation péjorative de la question – l'exploration du statut de minorité a pourtant révélé des jeunes forts volubiles et articulés sur la question. Mais brosons d'abord un portrait d'ensemble des résultats avant d'approfondir les témoignages. Une partie (7) des jeunes interviewés se dit minoritaire sur la base des effectifs francophones qu'ils perçoivent ou bien devant les enjeux du maintien et de la transmission du français au Yukon alors que d'autres (6) sont ambivalents et apportent avant tout des nuances aux conséquences de leur statut de minorité numérique dans un climat d'acceptation et d'égalité grandissantes face à la diversité. Mais ce qui frappe, ce n'est pas l'aversion envers l'étiquette minoritaire à laquelle on s'attendait, mais la manifestation dans les récits d'une résistance, plus ou moins ferme, qui conduit la moitié (11) des répondants à rejeter la désignation.

Au point où l'on en vient à douter de la validité de la formulation de la question, pourtant simple : « est-ce que tu te considères minoritaire? » Effectivement, la formule s'avère maladroite, car pour plusieurs le qualificatif prend dans le langage courant une connotation péjorative, dans le sens d'inférieur, comme le fait remarquer une répondante :

« ça dépend de ta définition du mot minoritaire, mais pour plusieurs personnes, le mot minoritaire, c'est pas quelque chose de positif, c'est plus petit ».

Malgré la maladresse – il est peut-être plus approprié de parler de situation de minorité –, la formulation aura eu l'intérêt de révéler les aspects abstraits de la question en plus de ceux qui sont bien concrets. C'est justement dans les différentes négations de ce statut que se révèle une part intéressante du discours identitaire de ces jeunes adultes. En effet, certains ne semblent pas vouloir s'identifier différemment de la majorité yukonaise ou bien ils disent ne pas se sentir défavorisés – ou inférieurs – vis-à-vis d'elle ou encore ils estiment caduc le statut de minorité pour les francophones au Yukon qui seraient maintenant beaucoup plus présents et bien acceptés socialement.

5.1.3.1 Le rejet du statut de minorité

En premier lieu, il y a ceux et celles qui ne se retrouvent absolument pas dans la situation minoritaire, principalement parce qu'ils rejettent la logique différentialiste qu'elle suppose (6).

Bien sûr, on pense aux jeunes n'ayant peu ou aucun signe extérieur du français dans leurs interactions sociales qui n'éprouvent pas la condition minoritaire : « parce que je peux communiquer en anglais [sans accent] ». C'est aussi le cas de cet autre répondant qui a

également grandi au Yukon au sein d'une famille exogame tout en fréquentant principalement l'école de langue française :

je n'ai jamais pensé à ça. Moi je viens du Yukon, je suis Yukonais [...] c'est parce que j'ai toujours parlé l'anglais parfaitement donc les personnes ne le savaient pas que j'étais minoritaire parce que mon anglais a toujours été parfait. [...] C'est ça. Les personnes ne savent jamais que je peux parler en français et la plupart du temps, quand je parle en français, ils ne savent pas que je peux parler en anglais comme je le fais. C'est très rare d'avoir les deux tellement égaux, pour moi c'est la même chose.

Parce qu'ils ne sont pas perçus différemment, ils ne se sentent pas différents. D'autant que leur maîtrise équivalente des deux langues ne débouche pas sur une identité particulière, franco-yukonaise ou bilingue par exemple. En effet, il y a plus qu'un bilinguisme « parfait » ne permettant pas aux autres de reconnaître un accent français, il y a aussi une identification au milieu, au Yukon et surtout à l'ensemble de sa population. Alors qu'au contraire, être différent ou avoir une appartenance minoritaire « ce serait vraiment être la seule ou faire partie d'un petit groupe de gens qui partagent quelque chose en commun ».

Même constat chez cette jeune répondante, pour qui se considérer comme minoritaire voudrait dire « être tassée dans un coin, être à part », être marginalisée en quelque sorte. Nous reviendrons sur ce deuxième critère fondamental qui lui semble bien opposé à sa situation et celle des francophones bien intégrés qu'elle croise en anglais sans qu'aucun prenne conscience de leurs origines québécoises :

Même que je rencontre des gens que ça fait depuis que je suis à Dawson que je les connais, pas personnellement, parce que je les vois, puis je viens de me rendre

compte que c'est des Québécois. Mais sont ici depuis 20 ans.... C'est des Yukonais.

Ils sont maintenant comme les autres Yukonais puisqu'ils y vivent depuis assez longtemps. Au fond, c'est la différence sous-entendue entre le statut minoritaire et le groupe majoritaire qui apparaît inexistante dans le quotidien de ces jeunes ou qui leur semble s'estomper avec le temps et l'intégration à la société yukonaise.

À la limite, la négation de la situation minoritaire se rationalise dans un relativisme subjectif universalisant qui rejette volontairement toute appartenance et différence :

Bien, minoritaire, c'est surtout la manière dont tu te définis par rapport aux autres. Et moi, dans ma conception des choses, c'est qu'il n'y a pas de pays, il n'y a pas de... tout ça, c'est des trucs totalement artificiels et dire... c'est vraiment les gens qui se disent : bon, bien moi, je suis Français et... c'est vraiment ton état d'esprit qui dit si tu fais partie ou pas... À mon avis, c'est ça. [...] moi, j'ai pas l'impression d'être différent...

L'effacement de la différence n'est pas l'unique posture du rejet du statut de minorité épousée par nos répondants, mais il l'illustre et le cristallise le mieux.

5.1.3.3 L'ambivalence du statut de minorité

Il est remarquable de constater la compétence de plusieurs jeunes adultes francophones (6) à saisir leur statut de minorité dans toute sa complexité et ses contradictions. Certaines personnes parviennent sans difficulté à relativiser leur propre

situation à l'aune de celles des autres en combinant, notamment, les aspects linguistiques, démographiques et sociaux de la question :

Pour moi, peut-être que c'est à cause que je parle anglais que je ne me considère pas minoritaire. Pour moi, quand je pense minoritaire, c'est quelqu'un qui peut-être ne peut pas communiquer dans l'autre langue ou un groupe qui est plus petit, qui manque de... non, pas qui manque... comment est-ce que je pourrais expliquer ça? Un groupe qui est moins commun [peu nombreux] ou qui a moins de ressources. Moi, je trouve que même ici au Yukon, il y a tellement une grosse communauté qui est francophone, que pour moi, dans ma tête, c'est pas minoritaire, mais je suppose que ça l'est. [...] Ça dépend de notre définition puis de... Comme mon copain, il est Japonais, ça, je considère ça plus minoritaire, parce que tu te promènes dans les rues de Whitehorse, il y a peut-être quelques Japonais, mais des francophones, il y en a plein, il y en a partout. Ou ailleurs aussi.

On retrouve les deux critères définitoires d'une situation minoritaire : une différence d'effectifs d'une part et d'autre part des différentiels de chances et de ressources matérielles et symboliques. Ce sont ces deux aspects et leurs conséquences qui peuvent apparaître en contradiction au point où certains éprouvent simultanément une ambivalence entre un constat objectif de situation minoritaire et un sentiment personnel contraire. C'est ce que synthétise éloquemment un autre répondant : « en chiffres statistiques, oui, point de vue personne, relationnel, non ». En effet, les termes de cette contradiction apparente cohabitent sans difficulté dans la représentation du statut de minorité de ce jeune interviewé :

Bien, statistiques, juste par le nombre, il y a plus d'anglophones que de francophones, mais il y a plus de francophones qu'il y a d'autres communautés comme les Philippinos ou... du monde du Japon. Ça fait qu'on peut toujours faire parler un chiffre, on peut être majoritaire dans les communautés minoritaires. Ça fait qu'on fait parler les chiffres exactement comme on veut. [...] Mais je ne me sens pas minoritaire du tout, parce que... toutes les nationalités ou les langues, ici, je trouve que c'est tellement accepté que... d'une personne à l'autre, l'anglais étant peut-être la langue commune pour parler, que ça soit première ou deuxième langue, mais je ne me sens pas minoritaire, parce que... tout le monde travaille avec tout le monde.

En plus de relativiser la situation des francophones vis-à-vis de celles de minorités issues de l'immigration, ces jeunes considèrent que leur statut minoritaire est en voie de s'effacer au Yukon grâce principalement à une présence plus importante des francophones combinée à l'acceptation grandissante de la diversité sociale :

...c'est vrai que c'est peut-être en minorité, les francophones, au Yukon, sauf que c'est beaucoup moins pire qu'il y a dix ans. Il y a dix ans, quand je suis arrivée ici, les francophones, ça faisait dur dans la communauté, dans le sens qu'ils n'avaient pas une très bonne réputation, c'était mal vu, je ne sais pas, d'être francophone. Aujourd'hui, tu marches dans la rue, il y a tellement de francophones... je vais à l'AFY [Association franco-yukonnaise], il y a des Québécois qui viennent à tous les jours, des nouveaux, de partout, des Québécois, pas juste des Québécois, mais des francophones de partout, fait que tu vas au centre-ville, ça parle français partout, tu vas dans les festivals de musique, ça parle français partout... C'est pour ça que je ne me trouve pas vraiment minoritaire. Je pourrais parler français à tous les jours, partout, ici, partout où je vais, il y a des services en français partout.

Bien que cette perception de la présence du français au Yukon ne soit pas généralisée, elle n'est pas exceptionnelle : « Il y a quand même beaucoup de français, francophones et quand même beaucoup d'anglais qui parlent les deux langues au Yukon. Je ne me sens pas vraiment dans un milieu où je suis minoritaire ». Afin d'illustrer l'espace d'initiative des individus dans la malléabilité subjective de l'état personnel de leur position sociale objective, rappelons que les francophones forment environ 4 % de la population du Yukon et qu'au total approximativement 10 % des résidents du territoire déclarent connaître le français (Statistique Canada, 2007a).

Par ailleurs, il est intéressant de souligner que le sentiment de « pouvoir » parler en français n'est plus attribué aux capacités linguistiques – au bilinguisme –, mais plutôt au climat de relative tolérance envers cette langue dans le territoire du Yukon :

Je pense que parce que justement, j'ai grandi dans un environnement où je pouvais parler français et anglais aussi, je ne me suis jamais sentie minoritaire, mais c'est sûr que ça a causé des problèmes des fois quand j'étais plus jeune. Quand d'autres gens autour de moi m'entendaient parler français avec ma sœur même ils commençaient à essayer de nous gêner à cause de ça. Des fois, ç'a causé des problèmes.

Ce témoignage montre bien que l'intimidation peut être associée à une situation minoritaire sans pour autant déterminer durablement un statut de minorité, éprouvée seulement à l'occasion au Yukon ou ailleurs. À la limite, le statut minoritaire une fois relativisé et délesté de ses connotations et conséquences négatives peut devenir un simple état de fait :

C'est pas moi qui est petite, c'est eux autres qui sont gros. [...] Ça veut dire que... bien, minoritaire [...] c'est plus petit, alors moi, je dis que je ne suis pas plus petite, c'est eux autres qui sont gros. C'est juste parce que... le fait qu'il y ait moins de personnes qui parlent ma langue, c'est pas un désavantage nécessairement, c'est un fait. [...] c'est pas nécessairement une mauvaise chose. C'est juste ça.

Ces jeunes tiennent des discours dont le pragmatisme nuance leur statut de minorité par le maniement, la séparation, voire la maîtrise de ses ambiguïtés et de ses contradictions dans une mise à distance relative de la structure sociale, et ce, de façon plus ou moins autonome en s'appuyant sur leur expérience pratique et singulière de la présence et de la reconnaissance collectives des francophones.

5.1.3.3 Le renversement du statut de minorité

Le rejet du statut de minorité ne procède pas uniquement par la négation de la différence comme dans la première posture analysée. Pour certains répondants (5), la

différence sociale peut être assumée, voire affirmée, sans que la position minoritaire – au sens d’inférieur et de désavantagé – soit nécessairement endossée. Il s’agit cependant moins d’une ambivalence pragmatique entre la situation objective et celle vécue par les jeunes que d’un renversement triomphaliste par ceux-ci de l’idée d’infériorité associée au statut de minorité.

C'est une question intéressante parce que je ne me suis jamais sentie minoritaire alors quand j'ai pris un cours de sociologie au *Yukon College*, la dame qui nous enseignait a dit que n'importe quelle femme fait partie d'une minorité. Alors si on parle de au point de vue genre, oui, sinon non. [...] Je ne me considère pas minoritaire au niveau langue. [...] Oui, il y a moins de français ici au Yukon. Mais vu que je parle les deux, ça ne m'inquiète pas au niveau minoritaire parce qu'on a une communauté francophone qui est très forte, évidemment ce n'est pas 80 % qui sont francophones, c'est une petite minorité qui parle français, mais je ne me sens pas défavorisée, rien de ça, vu qu'on est tout petit. On est tout petit, mais on est fort.

Ce renversement s’opère dans les discours principalement par une séparation entre les deux aspects du statut de minorité qui permet d’inverser la valeur du deuxième. Typiquement, le désavantage par rapport à la majorité couramment associée aux contraintes différentielles est explicitement indiqué comme personnellement incompatible et inopérant, pour être instantanément remplacé par un substitut individuel ou collectif avantageux.

Quelqu’un qui est vraiment... qui ne se sent pas confiant dans son milieu; moi, je suis confiant dans mon milieu, puis peu importe le milieu. Je ne suis pas minoritaire... je peux m’adapter à n’importe quel endroit et entre les deux langues officielles du pays. S’il y a quelque chose, j’ai un avantage sur la plupart du monde.

Le discours sur l’«avantage comparatif» du bilinguisme qui ici faciliterait l’adaptation aux différents milieux de vie prend aussi tout son sens et sa force symbolique. En plus d’être utile dans la vie sociale et économique, c’est aussi une véritable inversion de

la position minoritaire qu'accomplit cet avantage dans les discours de certains jeunes adultes francophones :

...j'ai grandi en Ontario [...] puis je parlais en français quasiment tout le temps... je parle français souvent en premier, puis on me répond en français, puis je ne me sens pas comme si je suis amputée parce que je parle en français. En fait, je me sens supérieure [éclat de rire], parce que moi, j'ai la flexibilité de travailler partout au Canada. Je ne me sens pas minoritaire. [...] on aurait tendance à nous faire sentir minoritaire, sauf que j'embarque pas là-dedans.

Notons qu'ainsi conçu, le bilinguisme ferait bel et bien s'abaisser la barrière linguistique dans les déplacements pour l'emploi.

Cette dissociation et ce renversement se réalisent également grâce à l'affirmation collective d'une « communauté francophone » comme indiqué dans le premier témoignage de cette section ainsi qu'à un climat d'acceptation de la diversité. Le point de vue d'un jeune interviewé articule d'une manière explicite cette réalité et cette posture qui « renverse un petit peu la position d'être minoritaire » et le sentiment d'être « défavorisé » :

Bien, tout le monde est un petit peu minoritaire quelque part. Au niveau de la langue, oui, c'est sûr que je me considère... bien, on est minoritaires, le fait d'être francophones, mais, en même temps, c'est un extraordinaire avantage ici au Yukon, parce que quelqu'un qui est... on va toujours être avantagés par rapport à un anglophone qui, lui, est souvent unilingue, ne parle pas français, puis le fait... tu vas lui parler, il va savoir que tu es francophone, donc que tu connais deux langues, ça renverse un petit peu la position d'être minoritaire. Moi, je le ressens pas... j'ai pas le passé culturel d'un Québécois ou de n'importe qui, donc non, je ne me sens pas minoritaire. Puis les minorités, il y en a beaucoup ici. Premières nations... Moi, je vis dans un... où on habite, à [village] c'est pour les trois-quarts de la population des Premières nations, puis le reste, c'est pratiquement des immigrants, puis tout le monde vient d'ailleurs, donc quelque part, on est tous un petit peu minoritaires. Dans l'absolu, par rapport à la langue, étant donné que c'est un milieu anglophone partout ici, c'est sûr qu'on est minoritaires, dans ce cas-là, mais avoir un sentiment par rapport à ça et se sentir minoritaires et défavorisés par rapport à ça, non, pas du tout. C'est plutôt le contraire que je ressens.

Indiquons qu'ici aussi l'expérience de l'intolérance anecdotique, géographiquement située en fait, n'engendre pas une condition de minorité subie, mais reste plutôt compatible avec cette posture du renversement triomphant chez cette dernière :

Non. Pas au Nouveau-Brunswick. Je ne sais pas si... c'est parce qu'à [ville du Nouveau-Brunswick], il y a moins de francophones, mais je trouve que c'est l'endroit que j'ai le plus d'interaction en français de tous les endroits que j'ai habités. Alors, je ne me vois pas comme une minorité ici à [ville du Nouveau-Brunswick]. Mais j'ai déjà vécu ça, puis je m'ai trouvé visée parce que j'étais francophone, dans la [région de la Nouvelle-Écosse], c'est très anglais, très... Il y a des endroits que oui, je me serais senti visée comme minorité. [...Mais] en général, pour ma vie, [la langue] a été un avantage. Puis oui, dans tous les aspects... je ne pense pas que ça a jamais été un problème. Non, j'ai jamais... même quand j'étais à l'école anglophone... j'étais différente, mais c'était d'une bonne façon.

On conçoit que le renversement du statut de minorité se présente comme une variante de l'état d'ambivalence envers celui-ci, posture que nous avons décrite dans la section précédente. Au fond, ces deux postures semblent s'inscrire et participer de discours se rapprochant soit du communautarisme soit du multiculturalisme combiné ou pas à l'avantage concurrentiel du bilinguisme, lui-même un avatar économique du libéralisme. Mais en dernière analyse, ce sont surtout deux postures où l'individu peut agir sur sa différence sociale ou ses conséquences plus qu'il ne les subit.

5.1.3.4 La condition de minorité

En contrepartie, lorsque le statut minoritaire est expressément ressenti (7), c'est bien souvent au travers d'incidences vécues plutôt négativement. La plupart du temps (5), le

statut minoritaire se ressent du point de vue des nombres dans un constat allant d'un isolement linguistique total dans son milieu immédiat à un sentiment plus vague d'être en infériorité numérique dans sa région, dans le pays ou dans le monde en passant par l'expérience d'une faible présence du français dans ses interactions du quotidien. Quelques jeunes (3) éprouvent également leur condition minoritaire au travers de leurs efforts soutenus afin de conserver ou de transmettre leur langue et leur culture. Enfin sur un ton moins négatif, un répondant rapporte ressentir une impression intime d'être « spécial » et donc différent de la majorité quelque soit le lieu qu'il habite, il en tire un sentiment constant de minorité.

Ainsi, certaines localités du Yukon rural ont très peu de résidants francophones qui se retrouvent en situation minoritaire au point d'y être isolé linguistiquement :

Bien, je me considère francophone, mais pas dans mon environnement. Parce que je me considère française, [...] *but* dans mon environnement, comme il y a personne autre de français, ça fait que c'est difficile, comme. [...] de la perspective de quelqu'un d'autre, pour eux autres, ça serait probablement pas comme une *big deal*, parce que je parle toujours en anglais, puis je ne pense pas qu'ils voient vraiment comme la grosse différence. Mais pour moi, je suis vraiment minoritaire...

Il n'est toutefois pas nécessaire d'être complètement isolé pour vivre quotidiennement en milieu minoritaire comme le décrit ce jeune répondant :

...c'est sûr que le Yukon, c'est minoritaire, ça a toujours été, mais on est en train de se développer à grande vitesse, il y a de plus en plus de francophones, je trouve. Mais oui, c'est une place minoritaire. [...] Tu vas dans une école où il y a 900 étudiants qui étudient en anglais, puis tu vas à l'école francophone où il y a 60 à 100 élèves pour toutes les années de 1re à 5e secondaire. C'est minoritaire. La langue officielle, ici, c'est l'anglais. Puis partout où tu vas, c'est l'anglais que tu entends, c'est l'anglais que tu entends puis le français, tu ne l'entends pas

souvent... t'entends pas ça si souvent, souvent... t'entends pas ça si souvent, mais si tu t'approche de *Strickland Street*, la grosse bâtisse bleu [le Centre de la francophonie]... là tu vas entendre parler français.

Clarifions que l'école de langue française du Yukon accueille plus d'une centaine d'élèves bon an, mal an depuis une décennie (BSY, 2008b). Mais qu'importe, l'essentiel c'est la perception de la présence inférieure des francophones par rapport à la majorité immédiate, voire le confinement de la langue dans les institutions et lieux francophones. Hors du Yukon, même quand l'environnement immédiat est francophone, une jeune peut avoir fait l'expérience de son statut de minorité plus régionalement :

...mon environnement est quand même beaucoup francophone, mais je sais que je suis minoritaire dans la région où je reste [...] C'est sûr qu'il y a moins de personnes qui vont parler français à Ottawa qu'ici, vont parler anglais, c'est sûr. Donc, des fois je trouve ça un peu frustrant que dans la capitale du pays [le français] n'est pas plus considéré.

Toujours géographiquement, c'est « le reste du Canada » pour une Québécoise d'origine qui fournit un référent à son statut minoritaire qui est également relatif au milieu et aux interactions avec l'Autre :

Quand je suis en dehors du Québec, oui, j'imagine. Mais pas quand je suis au Québec. [...] Je trouve plus qu'il y a un manque de compréhension face à l'autre langue dans le reste du Canada. En général. Un manque de compréhension que peut-être toi tu ne comprends pas l'autre et lui ne comprend pas pourquoi tu ne parles pas sa langue. Mais il y a quand même un respect là-dedans.

Plus globalement, un jeune répondant d'origine acadienne vivant maintenant au Yukon appuie son statut minoritaire sur la petitesse de son groupe d'origine dans le monde bien que sa conception de sa minorité soit circonscrite régionalement, les Acadiens de l'est du Nouveau-Brunswick :

...même par chez nous comme Acadiens, même entourés d'Acadiens, c'est encore... c'est une petite partie du monde, il n'y en a vraiment pas beaucoup, des Acadiens de l'est... ça aussi, ça donne un *boost* à ma fierté d'être Acadien. Je reconnais qu'il n'y en a pas beaucoup, puis c'est vraiment quelque chose... même que c'est pas mourant, mais que c'est vraiment pas populaire, c'est quelque chose qu'il faut garder en vie, puis c'est ma responsabilité, on va dire, moi puis tous les autres Acadiens, puis tous les autres francophones, de vraiment garder notre langue puis... ça veut dire quelque chose.

C'est ainsi qu'au sentiment d'être moins nombreux se combine parfois l'expérience de l'importance et du défi que représentent le maintien et la continuation de la langue ou de la culture française. Cette expérience fournit à certains de ces interviewés une autre manifestation concrète de leur statut de minorité :

...je n'ai pas vraiment d'accent quand je parle en anglais par contre, j'en ai un quand je parle en français, ça, ça me fâche. [...] Ça veut dire que je dois mettre plus d'efforts à conserver ma langue et ma culture et j'encourage mes enfants aussi. Ça veut dire que c'est très, très important pour moi qu'ils aillent à l'école en français et qu'ils regardent leurs films en français, qu'on parle en français à la maison. Que moi je parle seulement français avec les autres parce que je sais qu'il y a danger, je le vois, j'ai des amis qui ont grandi avec des parents francophones dans un milieu minoritaire et ils ne parlent pas maintenant ou bien les parents n'ont pas parlé avec les enfants alors les enfants ont perdu cette chance-là. Même moi à pas m'en servir à chaque jour je perds du vocabulaire, je perds la tournure de phrase, la grammaire et puis ça fait plusieurs années, mais j'ai déjà enseigné le français et je peux pas m'imaginer avoir à l'enseigner maintenant parce que j'aurais de la misère. Ça fait que je trouve ça très important que je mette l'effort de lire en français, d'écouter la musique en français, de parler en français quand j'ai la chance.

Pour ces deux jeunes femmes originaires de milieu francophone minoritaire et vivant maintenant au Yukon le statut minoritaire s'éprouve particulièrement devant le « danger » ou les difficultés que représentent la situation minoritaire et l'isolement linguistique pour la transmission de la langue et de la culture à leurs enfants :

Puis même, avec les enfants, je leur parle en français, mais ils ne me répondent pas en français, parce qu'ils ne comprennent pas vraiment pourquoi je suis la seule qui parle français. Ouais, ça, c'est plus difficile. Il y a comme une barrière que je dis : vous êtes français, mais ils ne comprennent pas pourquoi est-ce qu'ils sont les seuls. [...] pour moi, je suis vraiment minoritaire, parce que c'est difficile d'être capable de trouver une manière d'apprendre à mes enfants, puis de tiendre [conserver] la culture. Aussi des choses comme, il n'y a personne ici qui sait qu'est-ce que c'est un Acadien.

L'abondance et l'éloquence des témoignages des jeunes qui nient, nuancent, surmontent ou éprouvent leur statut de minorité de différentes façons nous semblent confirmer la pertinence analytique de ce statut social en même temps que sa malléabilité personnelle. L'analyse de ces résultats a dégagé quatre postures résultantes d'un ou de plusieurs phénomènes identitaires: l'identification personnelle convergente avec la majorité, la reconnaissance graduelle d'une affirmation collective de la diversité, la valorisation collective de la compétitivité individuelle, ou encore un rapport privilégié avec un groupe linguistique voire une communauté minoritaires. Le détour de cette exploration de l'identité francophone et du statut de minorité nous permettra de répondre à nos deuxième et troisième interrogations de recherche à la fin du présent chapitre. Notre quatrième questionnement requiert au préalable que nous portions notre attention sur les aspects culturels de l'identité dans les déplacements des répondants.

5.2 Les cultures dans les migrations des répondants

L'exploration des liens entre l'identité et les migrations pour les jeunes francophones interviewés s'attarde maintenant aux aspects culturels. Dans cette section nous nous

intéressons premièrement aux significations des origines culturelles pour les jeunes et à leurs perceptions de la diversité de leurs différents milieux de vie afin d'en examiner les éventuels effets dans le processus migratoire.

L'origine culturelle, même au pluriel, est un concept controversé et bien souvent peu fécond. Son utilisation est pourtant institutionnalisée de longue date au Canada; aussi il est intéressant d'en explorer le sens contemporain. On conçoit aussi que les époques et divers contextes culturels fournissent des cadres de référence et des textures aux processus identitaires. Leurs représentations passées sont d'abord explorées à l'aide de la notion d'origines culturelles qui révèle déjà certains de ces processus.

On peut penser qu'en situation migratoire, les individus connaissent différents contextes et influences culturels qui se ressentent et s'interpénètrent à divers degré au fil de leurs parcours. C'est ce que nous avons ensuite tenté de cerner dans une relation entre les « façons de vivre et de penser » du milieu d'origine et celles du nouveau milieu de vie. L'opérationnalisation implique souvent une simplification que nous n'avons pas su éviter ici. Enfin, nous cherchons à vérifier plus directement si les cultures présentes aux différents endroits habités par les jeunes participants les influencent dans leurs déplacements.

5.2.1 Les origines culturelles selon les répondants

On s'en souviendra, nos répondants ont déclaré des origines culturelles diverses et multiples – en particulier pour leurs ancêtres – bien que la moitié des jeunes adultes rapportent avoir des parents de même origine culturelle. Une de nos intentions exploratoires est d'apporter des éléments de compréhension du sens que revêtent leurs origines culturelles aux yeux des jeunes.

La première réaction d'un participant sur deux (12) est de souligner la non-pertinence absolue (4) ou relative (8) des origines culturelles dans leur vie personnelle. Ceux et celles pour qui ces origines culturelles ne représentent « absolument rien » affirment plutôt le rôle décisif du milieu familial et de la prime socialisation dans l'identité (2). Alors que les répondants qui n'accordent pas une grande importance aux origines culturelles déclarent typiquement que ça ne signifie « pas grand-chose » toutefois en ajoutant bien souvent une exception, un contre-exemple ou une précision significative. Ainsi, une répondante en tire même un sentiment d'appartenance identitaire alors que la plupart en limitent la signification à leurs origines historiques sans plus (3), à leur lieu ou leur pays de naissance associé à un léger sentiment de fierté (2), à quelques traits culturels inhérents (2), au bilinguisme ou encore à une connexion formelle aux grands-parents et aux arrière-grands-parents.

En contrepartie, l'autre moitié des jeunes interviewés (12) attribue explicitement à leurs origines culturelles une importance de choix. Ils en parlent alors fondamentalement en termes d'origines et de filiation (4), de traditions et de modes de vie distincts (2), d'une source d'affinité identitaire immédiate ou encore comme d'une totalité qui synthétise la famille, la langue et la culture. Pourtant, d'autres (4) parmi eux, font plutôt référence à des processus identitaires qui laissent entrevoir des représentations plus constructivistes telles : la socialisation et l'individuation ou encore des conceptions s'apparentant aux discours du *melting-pot*, du multiculturalisme ou de l'interculturel. Une analyse attentive indique cependant que ces processus décrivent bien souvent l'identité culturelle actuelle des jeunes plutôt que leurs origines culturelles. C'est pourquoi nous les traiterons dans le prochain chapitre exception faite de la socialisation qui est couramment utilisée par les répondants afin de décrire la signification de leurs origines culturelles.

Derrières ces réactions initiales épidermiques, plus ou moins détachées ou ouvertement enthousiastes, voyons voir comment la question des origines culturelles est révélatrice, il nous semble, de quatre figures générales à l'intérieur desquelles des postures identitaires se déclinent selon nos axes analytiques. Il s'agit des figures de la socialisation d'origine, de l'origine historique, de l'origine nationale et finalement de la culture comme origine.

5.2.1.1 La socialisation d'origine

On l'a indiqué, les jeunes qui ne se retrouvent vraiment pas dans les origines culturelles de leurs ancêtres parlent plutôt de leur éducation familiale et du lieu où ils ont grandi : « c'est pas qu'est-ce que mes ancêtres de 300 ans passés ont fait qui m'identifie. C'est la façon que mes parents m'ont élevé puis où j'ai été élevé ». Qu'ils viennent de l'Ontario ou du Québec, ces deux répondants semblent accorder une importance primordiale à la socialisation dans la détermination de leur identité :

...ce n'est pas des gens que j'ai connus, ces arrière-grands-parents et au-delà et ils étaient tous morts quand j'ai grandi. C'était associé comme ça [l'origine] quand j'ai grandi alors ça n'a rien à voir avec qui je suis aujourd'hui. Ma famille pour moi est québécoise, tous ceux que j'ai connus sont québécois.

Parce que l'idée d'origine culturelle de la filiation serait arrêtée avant la naissance, elle ne peut convenir à l'identité actuelle, car celle-ci est conçue comme le produit plus ou moins contingent de l'environnement d'une part, et d'autre part, des relations avec les proches et les connaissances depuis l'enfance. Pour eux, l'identité est bien plus construite et culturelle qu'essentielle et naturelle.

D'autres partageant aussi cette vision des choses bien qu'ils y voient peut-être plus de continuité avec leurs origines culturelles. Ainsi, cette répondante se dit d'origine acadienne au fond par la socialisation et l'appartenance à un mode de vie, à des valeurs particulières et à la langue :

C'est juste le mode de vie, les différentes valeurs qu'on a grandi avec. [...] Ouais, elles sont différentes, c'est certain. Différentes d'une personne française de

l'Europe ou d'une personne du Québec, je pense que c'est différent. [...] *I guess it is* comme dans le langage, puis dans la fierté de qui on est, tout ça. Ouais. [...] peut-être, c'est juste comme on a grandi, comme on est élevé.

C'est la prime socialisation dans un milieu culturel spécifique qui place ces jeunes dans le prolongement d'une identité, voire d'un « héritage » pour la prochaine participante ayant grandi en Ontario. Si cette identité découle de la socialisation, elle revêt ici un caractère plutôt naturel comme elle en témoigne avec conviction.

...j'ai grandi plus dans le milieu canadien-français que d'autre chose. [...] C'est mon entourage, c'est comme ça que j'ai vieilli. C'est les traditions, les cultures que je connais toujours aujourd'hui et que je veux toujours garder, donc je ne vois pas pourquoi ça serait autre chose.

En fait, la perpétuation de l'origine culturelle par la socialisation n'exclut pas complètement la possibilité de changements et d'influences culturelles multiples, mais pour cette jeune femme ceux-ci semblent se limiter, à la transmission de « traits » physiologiques et au métissage entre différents héritages culturels ou à tout le moins à la connaissance historique de ceux-ci :

C'est sûr qu'on ne connaît pas beaucoup d'autochtones dans ma famille, parce que pour moi, c'est mon arrière, arrière-grand-mère. Et elle venait de [localité] au nord de l'Ontario, elle était iroquoise. Maintenant, quand je regarde du côté de mon père, parce que c'est des descendants dans la famille à mon père qui sont autochtones, on a des traits, mais on dirait que cette femme-là a pris plus la culture canadienne-française, donc on connaît pas beaucoup de ce qu'elle a fait de son héritage à elle ou de son héritage iroquois, donc on a quand même des traits aujourd'hui dans ma famille, mais je ne pourrais pas dire ce qu'elle faisait dans la vie ou quoi que ce soit ou pourquoi elle a décidé de marier un Canadien français.

Nous verrons que la combinaison du discours sur la socialisation d'origine avec une conception substantielle de la culture n'est pas anecdotique, pas plus d'ailleurs que ne l'est l'expression d'une certaine forme de conscience historique chez certains jeunes.

5.2.1.2 L'origine historique dans la filiation

La connaissance historique de la filiation est un autre des principaux modes de saisissement des origines culturelles par les jeunes. Pour ce jeune père, en couple mixte, l'étonnement devant sa prise de conscience récente de l'endogamie séculaire de ces ancêtres a moins à voir avec la fin de celle-ci qu'avec le sens de son propre rapport à l'histoire :

Tous Acadiens [ses ancêtres]. Je suis le premier à me reproduire avec quelqu'un qui n'est pas Acadien, on a attendu dix-sept générations. [...] Je le savais vraiment pas avant tout récemment que c'était vraiment si loin, que ça allait si loin, ça m'a vraiment frappé que : waouh! Ça va loin, ça veut dire... ça dit d'où est-ce que je viens, puis qui est-ce que je suis. Pour savoir où c'est qu'on va, il faut savoir d'où ce que tu viens. Ça veut dire beaucoup, de savoir toutes ces générations.

Mais le cliché de la formule n'épuise pas la signification historique des origines culturelles comme en témoigne une interviewée qui est née et a grandi au Yukon et dont les parents sont venus du Québec : « Je dirais pour moi, ça représente mon passé, parce que justement, j'ai pu voir d'où ma famille venait et ça fait vraiment partie du cheminement que mes ancêtres ont fait ». La connaissance de ses origines afin de se placer soi-même et son passé familial dans un « cheminement » plus long apporte certainement cohérence et continuité à l'identité et peut-être aussi à sa propre trajectoire de migration.

Cette perspective historique sur l'origine des ancêtres, définie par l'immigration en Amérique et les migrations subséquentes, peut également déboucher sur un « lien » immédiat d'affinité ou d'appartenance unique avec ceux qui partagent la même mémoire, les mêmes variations de langue marquées par l'expérience historique commune, ce que rapporte une autre répondante qui était de retour en Acadie au moment de l'enquête :

C'est quelque chose qui me tient à cœur. C'est quelque chose... notre histoire, ça a toujours été quelque chose de très important dans la famille depuis que je suis jeune. Surtout habiter et grandir dans la vallée, proche de Grand-Pré, puis des endroits très proches des débuts de l'Acadie, tout ça, d'être capable d'identifier où mes ancêtres habitaient en Nouvelle-Écosse, c'est vraiment quelque chose de très important. Je ne sais pas... il y a... quand je rencontre d'autres Acadiens, il y a un lien que j'ai pas avec disons des Québécois ou des francophones d'ailleurs, de la France, il y a un lien qui est là immédiatement. Des termes qu'on utilise. Je ne sais pas si je peux l'identifier mieux que ça vraiment...

L'origine historique peut ainsi se ressentir de manière privilégiée dans le rapport aux lieux d'arrivée mais aussi à celui d'origine des ancêtres. Même son de cloche chez cette jeune mère originaire d'une communauté franco-manitobaine :

Je sais pas, j'y ai pas vraiment pensé. J'ai amené mes enfants à Paris, l'année passée. On est allé visiter l'église où mes ancêtres allaient prier, où le dernier qui habitait en France vivait. Ils sont venus en 1600 quelque chose. Puis à Paris je me sentais vraiment... connectée j'imagine. Oui, je sentais une connexion là. Comme si moi j'avais vécu là et mes ancêtres étaient ici et ça m'a touchée.

Sans que l'on y accorde beaucoup d'importance, l'identité peut alors apparaître plus naturelle que construite puisqu'elle semble couler de source avec l'origine. Pour d'autres la « connexion » aux aïeux s'estompe après quelques générations, par-delà la curiosité de l'origine historique :

It really doesn't represent much. I thought a few times about looking back into it, what was going on with the Acadians coming over and all that but I never really did much research or anything so... to me it's just sort of more of a connection to my grand-parents and my great-grandparents and beyond that, it's kind of vague for me.

À l'extrême, la filiation se réduit à la fierté du « sang » et de l'appartenance linguistique, pour cette répondante qui est venue au Yukon de l'Ontario à l'adolescence et dont les ancêtres sont originaires « de France » :

Je n'y pense pas trop, mais ça me donne une certaine fierté d'avoir du sang français. [...] Je pense que n'importe quand qu'on a l'occasion de s'associer à quelque chose, à quelqu'un ou à un groupe, ça nous donne un sens de fierté, d'appartenance. Alors pour moi, ça me rend fière d'être francophone.

Si cette forme identitaire est plus propice à la glorification des origines dans le passé, la prochaine forme s'éloigne progressivement de la filiation pour jeter son dévolu plutôt sur la nation.

5.2.1.3 L'origine nationale

La diversité dans l'identité peut porter un jeune qui est né et a grandi au Yukon à s'intéresser historiquement à l'origine nationale de ses ancêtres parce que « ça me tenterait de connaître d'où je viens » par curiosité en quelque sorte. Issu d'une famille mixte, en fait de parents franco-ontariens et yukonais, il dit vouloir « investiguer » davantage les pays d'origine de ses ancêtres soit la France et l'Angleterre : « je connais personne qui vit là-bas et j'en n'ai jamais connu. J'ai pris l'histoire. J'ai pris un cours d'histoire médiévale pis j'ai

trouvé ça vraiment intéressant alors ce que ça représente, pour moi, c'est l'histoire de ces pays, ce qu'ils ont fait ».

Arrivée au Yukon à l'enfance avec ses parents, une jeune femme constate dans son origine ses « racines » culturelles sans pour autant les faire passer par une connaissance historique de sa filiation : « l'Acadie, c'est mes racines, c'est encore important. Mais plus loin que ça, ça n'a pas vraiment d'effet sur ma vie de tous les jours. À part de ça...ouais, c'est ça, je me considère Canadienne, pas de descendance de quelque chose. C'est juste ça ». Sans impliquer de continuité générationnelle et sans conséquences pratiques dans la vie quotidienne, l'origine culturelle acadienne est alors naturellement incluse dans l'identité nationale canadienne dans ce cas-ci.

À travers la migration internationale, l'identité nationale peut typiquement devenir saillante dans l'origine culturelle en vertu du cadre législatif et réglementaire de l'immigration, mais surtout devant les interrogations d'autrui. Par exemple, pour ce jeune né en France et arrivé au Yukon à l'adolescence, sa nationalité s'impose à lui-même et il en tire un léger sentiment de fierté même s'il n'en fait pas le point central de sa personne :

Qu'est-ce que ça représente pour moi? J'ai pas choisi. Ça représente ce que la loi et ce que les personnes veulent savoir... c'est d'où je viens, c'est où je suis né, puis c'est pas mal tout. J'ai pas de fierté... bien... j'ai un petit peu de fierté à... je suis Français, mais c'est pas quelque chose qui est important pour moi, je trouve qu'il y a des choses plus importantes.

Toujours par l'immigration, mais dans un registre plus culturel, l'origine culturelle peut aussi exclure les liens de filiation, notamment parce que les liens avec les grands-parents ont été interrompus comme dans le cas de cet autre jeune homme.

Bien, au départ, Belgique... je suis Belge [...] Ouais... bien, on a chacun un papier puis une culture, mais chez moi, au départ, c'était pas très fort, parce que là, je t'ai dit tout à l'heure, je ne connais pas qui étaient mes grands-parents, je ne sais pas ce qu'ils faisaient, puis... J'ai pas beaucoup de famille, puis... La famille, ça se limite aux parents directement, puis aux neveux, nièces... J'étais pas attaché, au départ, à mon pays plus que ça... Moi, je voulais partir, puis découvrir d'autres cultures, justement, donc je suis pas attaché, au départ, à une culture...

Il ressort que les jeunes interviewés qui se réfèrent à des origines nationales pour expliciter leurs origines culturelles le font de manière marginale, par curiosité pour leurs origines historiques, comme un simple état de fait, ou pour indiquer leur pays de provenance avant l'immigration, sans vraiment y accorder beaucoup d'importance. À titre d'exemple, le dernier répondant se dit Belge, mais sans trop d'attaches à son pays d'origine ou à une culture, parce que mu au départ justement par une volonté de découvrir d'autres cultures.

5.2.1.4 La culture comme origine

En plus de la socialisation, de l'histoire des ancêtres et de la nationalité, il reste une dernière représentation de l'origine culturelle. Elle touche plus directement, bien que partiellement, les conceptions anthropologiques et symboliques de la culture que sont les traditions et les modes de vie, mais également les rassemblements populaires et culturels. En effet, ces répondants disent pouvoir identifier leurs traditions d'origine dans les

rassemblements familiaux, festifs ou culturels alors que leur mode de vie distinct prendrait sa source dans des valeurs particulières et durables dans le temps. À la limite pour une répondante provenant du Québec, la culture devient un substrat originel voire une totalité – fortement privilégiée si pas unique – qui transcende plusieurs domaines de la vie : « ça fait partie de ma famille, de ma culture, c’est ma langue, le français, je suis plus à l’aise en français. Ça veut tout dire » pour cette jeune arrivée au Yukon avant l’adolescence.

Ainsi, les origines culturelles des identités, même plurielles, peuvent se vivre dans les traditions culturelles ou encore se reproduire dans les divers rassemblements culturels comme en témoigne cette participante qui dit toujours appartenir, entre autres, à la communauté franco-manitobaine, et ce, plusieurs années après son départ :

...francophone, c’est vraiment important, Franco-Manitobaine, puis mon côté Métis... ça, c’était plus avec les grands-parents qui me montraient des traditions... mon grand-père parlait un peu de méchtif [français métis] avec moi. Alors ça, c’est important, mais je n’en connais pas autant au sujet de la culture métis que j’en connais disons au sujet de ma culture franco-manitobaine, alors c’est moins vécu que les traditions franco-manitobaines. [...] On se rencontre... on a beaucoup de rassemblements de famille, beaucoup de festivals, il y a le Festival des voyageurs, au Manitoba, à chaque année, on a des gros rassemblements comme à Noël, on fait des réveillons... Juste des petites traditions comme ça, beaucoup de rassemblements où est-ce qu’on va chanter, danser, sortir la guitare, des choses comme ça.

Lorsqu’évoquées, les origines culturelles ne sont pas toujours centrales à l’identité, par exemple cette autre jeune mère y voit un trait culturel, être « familial », essentiellement associé à son milieu d’origine et au milieu de vie de sa famille sans qu’il s’agisse d’une socialisation déterminante pour elle.

Pas grand-chose. Non, ça change pas vraiment rien à ce que moi, je suis. Mais oui, en fait... ça change, le fait que mes parents soient toujours restés au Québec, ils sont vraiment familiaux... ça a toujours fait des gros partys de famille... surtout comme ma mère, c'est une [nom de famille], puis il y avait des gros rassemblements de [nom de famille]. Mais à part de ça, non, ça n'influence pas vraiment.

Pourtant, le discours sur la culture représentée comme substance originelle peut parfois se rapprocher intimement de celui sur la socialisation pour certains jeunes, même pour un « citoyen du monde ». Ainsi à l'intérieur des variantes d'une langue, les expressions et le bagage culturel partagé peuvent fournir des points communs et indiquer une origine culturelle particulière qui se révèle par la communication et les rencontres :

Bon, évidemment, il y a tout un truc culturel inhérent... Et je dois dire, quand je suis retourné en France, même quand je parle avec des francophones, il y a plein de choses sur lesquelles on se rencontre, puis..., et, en fait, c'est uniquement une fois que tu communique et que tu es avec des gens nouveaux que tu réalises qu'il y avait tout un truc que tu n'avais pas en anglais, c'est sûr. Les films qu'on regardait quand on était enfants, les manières de t'exprimer, peut-être aussi...

En fin de compte, si l'essentialisation de la culture côtoie aisément le discours sur la socialisation, c'est peut-être que la première participe du processus même de la seconde. Nos figures empiriques des représentations des origines culturelles paraissent alors plus préliminaires que concluantes, ce qui invite à approfondir un peu plus la complexe question de la culture du moins telle qu'exprimée par nos jeunes. C'est ce que nous ferons dans le prochain chapitre particulièrement dans la section portant sur les identités culturelles des répondants. Poursuivons maintenant avec l'analyse des perceptions des jeunes migrants sur les différences culturelles entre les différents milieux de vie qu'ils ont connus.

5.2.2 Perceptions des différences entre les milieux d'origine et d'accueil

Lorsqu'ils sont interrogés sur les différences culturelles et ainsi amenés à comparer leurs milieux d'origine à leurs milieux de vie actuels ou antérieurs, les jeunes ne se limitent pas à la culture. Ils parlent de différences que l'on peut regrouper en trois grands thèmes : le meilleur « climat social » d'acceptation de la diversité culturelle au Yukon (9); la morphologie démographique et géographique des populations, soit leurs structures et répartitions tenues pour explicatives des habitudes de vie, des caractères et des valeurs des groupes sociaux (9); ainsi que le rapport à la grande ville, perçue comme repoussoir d'un rythme de vie plus détendu et de liens plus étroits avec le territoire (6). Ici, les répondants sont unanimes à percevoir des variations entre leurs milieux d'origine et d'accueil alors que trois répondants combinent deux de ces points de comparaisons non exclusifs.

Mais ces contrastes sont bien sûr tributaires de conceptions de la culture qui varient considérablement parmi les jeunes interrogés. En voici un aperçu qui permet d'enrichir la compréhension des différences culturelles qui, parmi d'autres, importent aux participants.

5.2.2.1 Des conventions à la totalité en passant par l'expérience commune

Pour un jeune originaire du Nord et vivant maintenant en France, les différences culturelles sont nombreuses bien qu'elles soient simplement à mettre sur le compte des conventions sociales, de divers styles de vie ou centres d'intérêt des individus.

...il y a beaucoup de différences entre la France et le nord-ouest du Canada. Ce ne sont jamais des choses qui m'ont posé problèmes. Ce sont des choses qui sont des sujets de conversation et des petites différences dans la manière d'aborder les gens et les façons d'être polis et impolis, les façons de définir les barrières, les frontières entre la politesse et l'impolitesse, si on peut dire ça en France et au Canada. Des petits trucs comme ça. Le style de vie un peu différent aussi. Les intérêts sont un peu différents en France et au Canada. Il y a des différences, mais jamais des choses qui sont vraiment gênantes, jamais des choses difficiles à apprendre et [auxquelles il est difficile de] s'adapter.

Produite dans l'interaction quotidienne, la culture est alors un construit de surface qui définit en retour les pourtours habituels des relations sociales. La connaissance des subtilités et limites de cette sociabilité devient le code de conduite permettant de s'ajuster aux différences du nouveau milieu. Faisant en quelque sorte le chemin inverse, un autre jeune immigrant arrive à un constat diamétralement opposé. Partant de son expérience de vie sur une réserve amérindienne à son arrivée au Canada, il valorise un rapport au monde pratique et intégré qu'il associe au mode de production et de consommation ancestral d'une certaine culture autochtone. Il généralise alors ce rapport culturel au monde au Yukon, en fait probablement à l'Amérique, dans une opposition avec la France.

Ce qui est aussi très intéressant pour moi, c'est de voir la culture *native*, qui est encore assez vivante. Donc culture *native*, c'était des chasseurs-cueilleurs qui avaient une relation complètement différente avec leur monde, enfin, le monde. Et je pense que ça se ressemble, quand je vais à Whitehorse, chez [la librairie], je trouve des magazines que je trouverais jamais en France. Il y a des... En France, tout est très... comment dire? Les idées, c'est très... c'est très intellectualisé, si tu veux; chaque fois que tu parles d'un truc : ah oui, mais nous parlons de socialisme, ou bien de communisme ou de darwinisme... C'est toujours un mot en *isme*, tandis qu'ici, j'ai pas retrouvé ça, quoi, j'ai trouvé... bien, tu vois, il y a des magazines qui ramènent toutes les idées ensemble, dans une certaine mesure. Ils intègrent tout, c'est ça que j'aime... Oui, j'apprécie beaucoup ça.

Entre les deux antipodes des multiples conventions construites socialement et de la totalité sociétale essentielle, d'autres représentations de la culture sont possibles. Mais une réserve doit être émise concernant nos résultats, celle de la difficulté que certains éprouvent à saisir et à formuler leurs représentations des différences culturelles, même en termes de façons de vivre et de penser, bien souvent abstraites pour les jeunes :

Bien, de plus en plus, oui, je me rends compte. [...] avant, je le savais pas vraiment, j'aurais pas pu faire la différence entre les deux places... j'aurais pas pu mettre ça dans des mots, mettons. Ouais. [...] Là, je l'ai vécu, puis là, je pourrais... c'est ça, le décrire.

Devant cet embarras, certains s'intéressent justement à l'acceptation de ces différences culturelles et d'autres tombent dans un culturalisme qui à l'extrême chosifie la culture ou s'attardent sur des caractéristiques des milieux dont le rapport à la culture paraît pour le moins accessoire. Mais revenons à la description de cette jeune femme partie du Québec à l'enfance et ayant grandi au Yukon avant de retourner au sein de la société québécoise pour ses études.

...il y a beaucoup de choses que je n'ai pas vécues au Québec. Les gens vont parler de certains films qu'ils ont vus que j'ai jamais vus... tout le monde connaît ça, mais moi, je ne connais pas ça. Ou des événements qui sont arrivés que j'étais même pas là; fait que moi, je ne l'ai pas vécu, je l'ai vu, mettons, à la télé, mais je l'ai pas vécu. Fait que je me sens un peu à part quand les gens parlent de ces événements-là [...] j'aime ça entendre les Québécois parler, j'aime ça l'accent, puis j'aime ça apprendre des nouvelles expressions. C'est comme toute une culture, le Québec, ils ont leurs propres émissions, leurs propres politiciens... on a tout, au Québec. C'est comme... je ne veux pas dire un pays, je ne suis pas séparatiste, mais c'est comme ils ont tout. Ouais.

Son ambivalence illustre bien la totalité sociétale construite et ressentie à travers un décalage de l'expérience commune du passé et du partage au quotidien de la culture. Ces

conceptions de la culture parmi d'autres ont l'avantage de mettre en évidence le spectre des représentations qui fondent l'évaluation des contreparties et des similitudes que font les jeunes entre les milieux de vie traversés.

5.2.2.2 Acceptation sociale et valorisation de la diversité

Le tiers des jeunes interviewés exprime d'abord une sensibilité pour un niveau d'acceptation sociale de la diversité culturelle plus élevé au Yukon qu'à bien d'autres endroits. Pour certains, ce serait grâce au non-conformisme relatif au territoire qui permet d'être soi-même ou d'adopter différents modes de vie, même atypiques. D'autres constatent plus largement la tolérance et l'acceptation des différences sociales et politiques découlant des diverses origines de la population, ce qui en porte quelques-uns à mentionner être solidaires avec les demandes de respect et de reconnaissance des minorités autochtones. Finalement, certains valorisent la possibilité de conserver une part de leurs traditions culturelles et ainsi de contribuer au quotidien à la culture au sein du territoire yukonais.

Pour une jeune femme ayant passé une partie de son enfance et son adolescence au Yukon pour ensuite migrer au Québec, se conformer au moule du nouveau milieu serait plus qu'un simple ajustement au code de conduite ou aux normes vestimentaires, cela voudrait dire nier son authenticité et une part de sa liberté. C'est du moins ce qu'elle semble exprimer en entrevue lors de l'un de ses retours temporaires pour un emploi d'été dans le territoire.

Je trouve qu'à [ville au Québec], les gens sont un peu snobs. Ouais. [...] Dans le sens que si tu fittes pas dans le moule qui est déjà en place, tu te fais regarder tout croche, puis je fitte pas vraiment dans le moule. [...] les gens sont bien habillés tout le temps, tout le temps... Mais c'est peut-être pas de même à Montréal, parce qu'il y a plus de diversité, à Montréal, tu peux être qui tu veux, tu peux être toi-même, mais à [ville], il y a juste... c'est comme ça que ça se passe, puis... tu n'as pas le choix de te conformer, mettons. [...] ici, bien, tu peux t'habiller comme tu veux, les gens, ça ne les dérange pas. [...] J'ai pas l'impression que j'ai besoin de me conformer, je peux être moi-même, je peux faire ce que je veux.

Ce non-conformisme attribué ici à la diversité sociale d'un endroit trouve un écho dans les propos d'une autre répondante l'associant plutôt à la normalité d'un mode de vie qui, vu d'ailleurs, serait jugé atypique. À peine sortie de l'adolescence, elle a pris la direction inverse de la dernière et témoigne maintenant de son sentiment d'être acceptée au Yukon dans son mode de vie qui n'est pas à mettre sur le compte d'une simplicité volontaire bien qu'il en partage les conditions de vie rudimentaires.

...en général... Si je te parle de mon entourage au Québec, le monde, quand ils me parlent, c'est souvent : puis? Tu es encore à Vancouver? Je fais : non... Eux autres, l'Ouest, c'est Vancouver. Eux, ils ne voient pas la différence. Parce qu'ils n'ont jamais vraiment voyagé, ils n'ont pas la notion de la géographie. [...] Les gens ne comprennent pas que je vis dans une tente puis que je suis heureuse. Ils ne comprennent pas que je charrie mon eau puis que je fends mon bois. [...] Ce n'est plus normal... Ouais, t'es pas bizarre ici quand tu fais ça [...] C'est peut-être pour ça, justement, qu'on est ici [...] C'est accepté, mais ici aussi, c'est même... c'est normal. Tout le monde... bien, pas tout le monde, mais il y a beaucoup de gens qui commencent comme ça ici. J'ai beaucoup d'amis qui vivent comme ça, moi, j'ai une amie qui vit dans sa *wall tent* à l'année longue. [...] c'est un mode de vie. Il y a gros des gens qui vivent comme ça... ma chum elle fait ça à l'année longue. Dans le fond, c'est elle qui m'a inspirée beaucoup, quand je suis arrivée ici, j'étais enceinte, je le savais pas encore que j'étais enceinte, puis j'avais pas de place pour rester, j'ai trouvé une petite cabane... vraiment cabane...

Son expérience correspond peut-être plus à ce qu'un informateur de première ligne nomme avec justesse la « simplicité involontaire » qui derrière le discours d'indépendance

vis-à-vis les biens matériels et du rapprochement avec la nature révèle parfois, au Yukon comme ailleurs, une précarité. Simplicité ici vécue au terme de multiples migrations conçues comme un véritable voyage. Dans ces conditions, on comprend que ce sentiment d'acceptation des différences sociales soit central dans l'évaluation comparative de son nouveau milieu de vie. L'acceptation des différences culturelles et linguistiques est également valorisée par les jeunes qui rejettent l'intolérance comme l'indique l'expérience réflexive d'un jeune migrant.

Au début, je trouvais pas beaucoup, puis c'est drôle, quand mon père est venu me voir, puis après ça ma cousine, puis mes amis, j'ai vu dans leurs yeux, dans leur façon de penser, comment moi, j'étais quand je suis arrivé, puis là j'ai vu la différence. Cette espèce de réflexe super commun de tout comparer quand tu es ici : ah, à Montréal, au Québec, ça, ça marcherait pas, on ferait pas ça. De voir à quel point que, quand tu es habitué à un endroit à une façon de faire, puis tu arrives à un autre endroit, puis ça marche différemment, bien il y en a que ça ne sera pas une ouverture comme : O.K., ça, c'est leur façon de faire, ça va être tout un processus d'adaptation, d'acceptation. Tandis qu'ici, on dirait que c'est différent, tu arrives, puis j'ai l'impression, personnellement, que c'est accepté très vite [les différences...] surtout culturelles puis linguistiques. [...] Moi, j'étais plus capable de sentir, au Québec, même des amis qui connaissaient l'anglais, mais que si quelqu'un les croisait sur la rue, leur posait une question en anglais, s'ils ne disaient pas au moins un mot en français, mes amis leur répondaient pas. Ça, ça me puait au nez, j'étais pas capable, je disais : écoute, ça va faire quoi dans ta vie de lui répondre en anglais. Ah bien, on est au Québec, il faut que tu parles en français. Je sais que le monde ne sont pas tous comme ça, mais même en avoir un une fois de temps en temps, ça me puait au nez, j'étais plus capable.

Notons que les différences culturelles et linguistiques découlent ici d'habitudes attribuables à des façons de faire spécifiques d'endroits spécifiques. L'ouverture à la différence passe alors par un processus d'adaptation du migrant aux façons de faire du nouveau milieu dans une acceptation mutuelle à priori de la diversité. Sans nier l'effectivité de cette adaptation, elle peut ne pas être perçue comme un processus unidirectionnel, mais

plutôt comme un dialogue, plus ou moins facile, et comme le lieu d'un échange. C'est ce qu'expérimente une jeune originaire du Yukon après sa migration en Alberta où elle ressent un décalage d'acceptation des divergences politiques qu'elle attribue aussi à différents milieux de socialisation.

J'ai toujours grandi : tu acceptes tout le monde, tu ne juges personne, quoi que ce soit. Tu arrives dans une place comme [ville en Alberta] où même la politique, c'est vraiment différent de ce que moi je pense, c'est assez impressionnant et des fois c'est même difficile de parler avec les gens parce qu'ils sont comme ça, ils ont grandi comme ça et moi, ce n'est pas comme ça que j'ai grandi. Des fois c'est difficile et d'autres fois c'est aussi un avantage parce que je peux changer la façon de penser d'autres personnes et eux aussi, ils peuvent me faire voir des choses que je ne vois pas parce que j'ai grandi d'une autre façon qu'eux.

Si le discours des jeunes sur l'acceptation sociale de la diversité, entre autres politique, est surtout rapproché au territoire yukonais, on se doute bien que celui-ci n'en est pas le seul lieu. Ce que rappelle le commentaire d'une autre participante originaire du Québec qui vit dans les Maritimes après son passage au Yukon:

Il y a beaucoup de différences. Entre le Québec et le reste du Canada. D'après ce que j'ai vu, ce n'est vraiment pas la même portée sociale dans le reste du pays. Je trouve qu'au Québec, on essaie d'intégrer, plus, tout le monde de la société et côté politique, en général, on est vraiment plus de gauche que dans le reste du pays. C'est ce que j'ai remarqué.

Lorsqu'interrogés sur leurs représentations des différentes cultures certains jeunes se disent plus sensibles aux similitudes. Une jeune acadienne d'origine vivant au sein d'une collectivité autochtone au moment de l'entretien met en relief les ressemblances entre minorités en s'associant aux demandes de respect et de reconnaissance qu'elle perçoit dans son nouveau milieu de vie.

Bien, c'est un petit peu pareil, dans un sens comme le respect, puis le respect pour les vieillards, puis le respect pour la personne que tu es, d'où tu viens, tout ça... Puis aussi, c'est un petit peu pareil parce qu'ils ont vraiment perdu leur culture, comme les Acadiens aussi ont perdu leur culture. Puis il y a pas beaucoup de monde qui sait qu'est-ce qu'ils font.

Même souci des similitudes chez un jeune homme provenant aussi de l'Acadie et qui dit se retrouver dans la volonté de conserver ses traditions qu'il voit chez les Yukonais d'origines diverses et dont le non-conformisme déjà discuté offre plus de liberté culturelle.

...c'est deux différentes cultures, c'est comme... mais, en même temps, ils ont les mêmes vouloirs, même si que c'est deux différents buts, deux différentes cultures, mais elles ont beaucoup de similarités. J'aime beaucoup... on dirait que ça se respecte ici. Vouloir garder ta culture, ça veut dire quelque chose ici, n'importe quelle culture, le monde est comme ça. [...] la culture, puis le vouloir de pratiquer la culture des temps passés, de sauver les générations [conserver les traditions], puis des choses comme ça que même si qu'ils ne sont pas Acadiens ici, on dirait qu'il y a le même sens de vouloir garder les générations [...] c'est peut-être parce qu'il y a beaucoup de monde ici qui... il n'y a pas grand monde ici qui viennent d'ici. La plupart du monde, ils viennent d'autres parts. Je pense qu'ils viennent ici, mais c'est tellement nouveau qu'il y a encore le sens que tu peux venir ici puis sauvegarder ta culture, puis tu peux vivre comme tu veux vivre, sans être assimilé complètement... tu peux vivre comme tu veux.

En plus de favoriser le maintien des cultures, cette diversité de provenance de la population du Yukon faciliterait la participation à la construction de la culture commune du milieu d'accueil.

...la culture yukonaise, c'est tout en restant attaché à certaines choses qui nous plaisaient ailleurs; il y a des choses qui nous plaisent moins au Yukon et qui nous plaisaient, par contre, en Europe ou en Belgique, on ramène ces choses-là. Ici, c'est un endroit, c'est super pour ça, le Yukon, parce que tout le monde vient d'ailleurs, donc c'est pas quelque chose de bien ancré, parce que tout le monde amène un peu de sa culture, puis avec les années, au fur et à mesure qu'il y a des gens ici, ça va s'amplifier, j'imagine. Il y a beaucoup d'Allemands qui viennent, puis ils amènent une partie de leur culture, puis des gens d'ailleurs au Canada, puis des gens qui viennent... tout le monde vient d'ailleurs, donc, finalement... c'est un mixage de cultures qui se fait ici... C'est un endroit facile, ici, tandis qu'à [ville

dans le Moyen-Nord du Québec], par exemple, où on était, c'était assez uniculturel, tu vois [...] Il n'y avait pas de mélange, puis si toi, tu apportais des morceaux de ta culture, bien tu te faisais un peu regarder de travers, il fallait t'adapter, vivre comme là-bas, manger à 4h00 de l'après-midi, puis nous, on mangeait à 9h00 du soir, on soupait à 9h00 du soir, puis... Des choses comme ça. [...] On était différents, tandis qu'ici, on peut vivre un peu.

Vivre selon ses habitudes et ses choix de vie sans devoir nécessairement se conformer, mais en s'intégrant par sa contribution à un mélange culturel avec les autres, voilà qui résume bien cette représentation de l'acceptation sociale de la diversité au Yukon.

5.2.2.3 Morphologie des populations : habitudes, caractères et valeurs

On l'a vu, les différences culturelles rencontrées en cours de parcours sont couramment saisies par des traits culturels distincts. Dans le discours d'environ le tiers des jeunes participants, c'est ainsi la morphologie des populations qui engendre essentiellement les habitudes, les caractères et les « mentalités » ou encore les valeurs au centre de leurs descriptions des variations culturelles. Cette vision du monde peut alors dessiner des bassins de population de diverses compositions identifiés à l'aide de contours linguistiques, ethnoculturels voire raciaux, urbains, religieux ou autres qui sous-tendent une différenciation démographique selon une certaine géographie humaine :

...quand on regarde des endroits anglophones, par exemple, quand j'étais à Whitehorse, il y a beaucoup plus d'autochtones [...] Ça l'a leur différence, quand on regarde un bassin comme [ville en en banlieue de Toronto] qui est tellement multiculturel on peut faire beaucoup allusion à Toronto, je pense en général que vraiment les Canadiens français sont une très petite minorité. Et après, je vais dans un endroit comme [autre ville en Ontario] où c'est pas mal plus catholique, pas mal plus canadien-français, [à l'intérieur] de l'Ontario, donc ça se multiplie un peu, la culture canadienne-française. Et ensuite, déménager à Whitehorse, où là, c'est sûr, anglophones comme francophones, sont pas mal en minorité, je parle de race

blanche, car il y avait plus d'autochtones que d'autres. Donc c'est sûr que ça amène beaucoup plus de variations, mais pour moi, ça n'a jamais vraiment joué dans la balance on dirait, parce que j'avais quand même ma propre culture donc, ça ne me dérangeait pas autant, les autres.

Clarifions que s'est plutôt le quart de la population du Yukon qui déclarait une identité amérindienne lors du recensement de 2006 (BSY, 2009). Ici le rapport aux autres porte un regard essentialiste sur des groupes culturels plus ou moins homogènes et statiques qui se répartissent différemment d'un endroit à l'autre. La représentation de l'isolement géographique de sous-populations rejoint en partie cette conception comme se l'explique une autre répondante :

...c'est un village juste de Première Nation [...] bien, je ne sais pas comment différent, mais différent aussi... Aussi parce que c'est vraiment une place... c'est à part des autres, ici, c'est loin, puis ils n'ont pas beaucoup de contacts avec le monde alentour. [...] il y a du monde ici qui n'ont pas vraiment beaucoup de contacts avec personne, qui ne vont jamais à nulle part. Qui restent juste ici, puis c'est tout ce qu'ils connaissent.

L'isolement et l'éloignement peuvent également fonder l'appréciation ambivalente du milieu d'origine d'une migrante de retour dans le territoire :

...je ne veux pas que ce soit plus peuplé que ce l'est. J'aime le fait qu'on est isolé, que c'est loin, qu'on est une petite population parce que ça ajoute au cachet du Yukon. Si c'est plus peuplé que ce l'est maintenant, ça va ruiner l'aspect du Yukon [...] des fois ça devient déprimant pendant l'hiver. Là, je te parle et c'est l'été alors mon *feeling* est un peu différent. Au mois de janvier, quand il va faire -40 et noir, mon attitude sera différente.

Pour une autre jeune femme maintenant dans une province de l'Ouest, c'est dans l'ambivalence sur sa double origine que l'éloignement et la proximité géographiques se

conjuguent respectivement avec la différence et la ressemblance entre populations et environnement.

Si d'où je viens, c'est le NB, oui. Parce que... j'ai mentionné un peu tantôt, je sais pas, l'atmosphère, les gens, dans l'Est, je trouve ça différent de l'Ouest, puis j'ai choisi l'Ouest. Si c'est de Whitehorse [que je viens], bien là, peut-être que c'est plus semblable, un peu, parce que c'est pas très loin géographiquement parlant, alors c'est plus semblable, je trouve.

Une répondante d'origine acadienne maintenant de retour dans les Maritimes, fait écho à ces propos en évaluant rétroactivement sa perception des valeurs du milieu yukonais : « La famille et la nature sont vraiment plus importants là-bas. C'est peut-être à cause du milieu dans lequel j'étais. C'est vraiment un plus grand respect des traditions ». Ainsi, les caractéristiques et les valeurs intrinsèques à un milieu et à sa population sont également une représentation typique des différences culturelles. Par exemple, le mode de vie associé de façon générale au caractère et aux valeurs de la population de la ville d'origine est opposé à celui vécu dans la capitale du Yukon en regard d'une éthique de consommation garante d'un rapport à l'environnement, au fond là aussi d'un rapport au monde.

...les gens qui habitent à [ville d'origine], c'est des gens très petits, le genre gratteux, c'est la petite vie tranquille, mon petit gazon, je vais aller au *Club Price* parce que je veux pas payer trop cher pour rien, je vais aller au *Super Store* pour acheter mon pain au lieu d'aller à la boulangerie... il n'y en a même pas, de boulangerie. C'est pas un niveau de vie [mode de vie] qui est super... c'est genre : je travaille, je sauve mon argent... puis je ne sais pas qu'est-ce que je fais le reste du temps, je ne sais pas qu'est-ce qu'ils font le reste du temps. Il reste toujours dans cette vie là je suppose. C'est pas... pour moi, c'est pas un niveau de vie, c'est pas un beau niveau de vie, c'est très matérialiste, aussi. C'est pas vivre ça. Apprécier la vie, les bonnes choses de la vie, c'est pas ça. Tandis qu'ici, c'est plus ça, tu vas retrouver des gens qui vont vraiment apprécier l'environnement, qui vont apprécier le pain, le bon pain de la boulangerie, qui vont apprécier le bon café, qui vont payer le prix pour payer du *fair trade* ou... comme si je prends juste

à [ville d'origine], c'est genre : non non, le Tim Horton, c'est pas cher, on s'en fout d'où ça vient. C'est pas du monde qui réfléchissent, non plus, dans leur consommation. Je trouve ça important, c'est pour ça que je reste ici à Whitehorse. [Là-bas] il y a... dans toute une ville, une ville de 46 000 personnes, il y a un seul café, avec du café du vrai café. Juste ça, c'est un bon exemple. C'est pas... ça ne mange pas bien comme ici, ici c'est très organique [biologique]... on fait attention plus... Il y en a, c'est sûr que sur une population de 46 000 personnes, il y en a, je ne dis pas qu'il n'y en a pas, mais, en général, tu regardes ça vite, ça achète tout en grosses portions, super enveloppées... Tu vois le genre. [...] c'est sûr, c'est pas comme mon style de vie. Oui, c'est sûr, mais il y a pas juste ça non plus, c'est la façon que les gens sont aussi, c'est très différent d'où je viens. [...] comment ils approchent les gens, comment ils vont commencer à se faire des amis, de quoi ils vont discuter... c'est pas pareil. En même temps, il y a du monde, partout, à qui tu peux coller... qui te rejoignent. Mais ces personnes-là, c'est peut-être plus difficile de les trouver. Parce qu'il y a beaucoup plus de monde.

Pour un jeune homme aussi originaire de l'Ontario francophone, ce n'est pas tant le rapport à l'environnement que le rapport à l'Autre qui est le siège de différents caractères innés et d'habitudes de vie qu'il perçoit dans l'hospitalité par exemple.

...les Anglais, ils ont bien de la misère à vivre. C'est du bon monde, mais... on dirait qu'ils ne pensent pas autant que nous. C'est drôle, parce qu'il y a un couple de francophones, ici, on rit d'eux autres : regarde les Anglais. C'est pas de leur faute sont venus au monde de même, mais... Je les trouve pas... je trouve que les anglophones ne sont pas aussi chaleureux... C'est pas mal... c'est sec... tu rentres chez un Anglais, puis ça va prendre peut-être une vingtaine de minutes avant que tu te fasses offrir une tasse de café, mais si tu entres dans une maison où tout le monde est francophone, tu as le café, tu as le gâteau, tu as... tu es bien accueilli. Que j'ai vu. [...] On sait vivre.

Réciproquement, un jeune homme né au Québec, mais qui a passé sa prime enfance en Colombie-Britannique et le reste de sa vie au Yukon exception faite d'un séjour de quelques années en Ontario, constate que les habitudes alimentaires et sociales sont une forme saillante des différences entre les francophones et les anglophones.

Not really in Ontario. When I went back to Québec it was very different, I though. Because I did go back for a while just to visit but I visited relatives and it was, it

was different, and it was kind of more fast pace and lot more like little cultural things, not even culture, mean more social, like tons of smoking, it was unbelievable. [...] and of course there's food differences [...] I mean I don't know if it's culture, it's just little social things, lot more smoking, lot more drinking, lot more kind of greasy fatty food. But I mean, it's different. [...] There's still I think some differences, in terms of the smoking and drinking and food. To me, I guess it is kind of culture cause more French Canadians... like when I have French Canadian relatives come up they're like, I mean, they're drinking lots, they smoke lots. Even when my grandmother came up, it was like, you know, at supper, she has three glasses of wine at supper! You know, so I guess some of this is cultural.

En somme, pour eux les variations culturelles se résument à des caractéristiques populationnelles et environnementales diversement réparties dans l'espace et qui sont à la source d'habitudes, de traits de caractère et de valeurs dont les individus héritent de manière générale.

Terre-Neuve, c'est comme à nulle part d'autre, c'est très différent. Le Yukon aussi, c'est un autre exemple de culture complètement différente. Fredericton aussi, c'était tout un choc, je pensais que ça allait être plus comme le Nouveau-Brunswick que j'avais identifié, plus comme Moncton, mais Moncton et Fredericton, il y a une grosse différence culturelle. Oui, parce que Fredericton est loyaliste, puis très anglophone... quand je suis déménagée ici, il n'y avait pas d'aspect culturel du tout, mais là, il y en a plus... même comme une ville avec une université, c'était... je sais pas comment... c'était plutôt tête carrée quand je suis déménagée il y a dix ans, puis là, je trouve que ça a changé beaucoup, puis c'est un peu plus ouvert à Fredericton qu'avant.

On remarque que la ville revient régulièrement dans le discours des jeunes interrogés. Pour certains celle-ci devient même le pivot de leurs représentations des contrastes culturels entre l'ici et l'ailleurs.

5.2.2.4 Le rapport à la ville

Nous avons déjà constaté une représentation de la ville qui favoriserait l'acceptation sociale des différences, car elle serait un important lieu de la diversité. Mais sans opposer directement le rural à l'urbain, certaines personnes évoquent l'urbanité comme spécificité des « grosses villes ». Il ne s'agit évidemment pas ici de Whitehorse, la capitale du Yukon, petite ville d'une vingtaine de milliers d'habitants, mais bien de la grande ville figure typique de la modernité. Celle qui est « ailleurs » et où le « rythme de vie » serait « moins *relax* » ou encore le mode de vie serait considéré comme « plus sophistiqué ». Moins en lien direct avec la culture, à première vue et peut-être plus près de l'évaluation de la qualité de vie du milieu dont nous avons discuté dans le quatrième chapitre, le discours de ces jeunes parle pourtant du rapport qu'ils entretiennent avec le monde.

Ce qu'illustrent les rapports au temps de deux jeunes femmes ayant grandi au Yukon : « ...les gens sont plus *relax* ici. En ville, c'est comme un rythme de vie plus... c'est beaucoup plus vite, tu ne peux pas être en retard à quelque part, tout le monde est en train de courir partout ». Le mouvement de la ville induirait des conduites subordonnées à l'emprise du temps alors que la possibilité d'émancipation relative de cette contrainte temporelle serait même à la source des mobilités spatiales d'une certaine catégorie de personnes : « Saint-Boniface c'est plus urbain. C'est plus sophistiqué que Whitehorse. Le Yukon, je pense que le monde vient ici pour la détente. Tout le monde est en retard. Je trouve ça moins organisé. Il y a plus de hippies qu'à Saint-Boniface ». Ces deux

témoignages du rapport au temps sont significatifs lorsque l'on sait que le stéréotype du Yukonais retardataire est légendaire dans le territoire, comme dans bien d'autres endroits éloignés d'ailleurs. S'agit-il d'une simple typification extérieure dans l'air du temps ou d'un marqueur de la distance des marges par un rapport temporel différent et parallèle au reste du monde? Il y a peut-être là une piste d'interprétation.

Quoi qu'il en soit, la ville semble bel et bien un contrepoint qui interpelle tôt un imaginaire de l'ici et de l'ailleurs. Par-delà l'attrait initial de la ville, le récit des migrations multiples d'un jeune homme originaire du territoire met en scène un va-et-vient évaluatif entre des satisfactions quantitatives et la qualité de cette vie en regard du rapport au temps et à l'environnement notamment.

Au Yukon, c'est ben *relax*. [...] la ville, n'importe quelle ville c'est toujours ben moins *relax*. Quand j'étais jeune, j'imaginai vivre dans une ville, mais je l'ai essayé ben des fois et j'ai découvert que j'aime ça en plus *relax*. [...] Quand j'étais jeune, je voulais toujours aller en ville, faire beaucoup d'argent, pis *this* pis *that*. Je l'ai essayé pis j'aime mieux ça ici. En plein milieu de ma maison, je vais dehors, y a personne dans les rues, y a pas plein de trafic, j'entends rien, y a rien de... j'entends même pas les chars, y a presque personne ici. Pis à quelques pas c'est la montagne. C'est juste là, l'autre côté il y a un petit lac. Je marche pendant dix minutes si je veux être près d'un lac.

Pour d'autres, l'ambivalence envers la ville s'éprouve, à petites doses, au fond dans le rapport aux autres :

...je ne suis pas une fille de ville. Mettons que je... quand je vais en ville, j'aime ça, mais je ne pourrais pas passer trop de temps dans une ville. Mettons quand je vais à Montréal deux jours, puis je ne suis plus capable, c'est trop gros pour moi. [...] il y a trop de monde, puis c'est... bien, je ne sais pas comment expliquer [...] j'aime ça quand c'est plus petit, quand il y a moins de monde, puis quand les gens sont ouverts... C'est ça que j'aime.

Fermeture des citadins, le qualificatif même employé à demi-mot a de quoi surprendre. Elle précise le sens de cette non-ouverture en fait dans les termes de l'opposition classique entre d'un côté, l'anonymat et l'indifférence des grandes villes impersonnelles et de l'autre, la proximité et l'intensité des liens ainsi que la solidarité interpersonnelle des petits groupes :

Les gens ici sont plus proches, ils se connaissent plus, fait qu'il y a plus d'entraide, tu vois beaucoup de familles qui vont... je connais plein de familles qui font des soupers ensemble, il y a dix familles dans la maison, puis ils font tout le temps des soupers, chaque fois qu'il y a une occasion, ils fêtent ça ensemble.

À l'opposé de la société dans la grande ville, synonyme de proximité physique et de centralité, c'est la proximité des liens sociaux au sein d'une petite population isolée et éloignée que l'on retrouve aussi dans l'analogie du tissu social « tissé serré » de la petite communauté privilégiée par une autre participante.

Quand je faisais mon bac en [domaine d'étude] à l'université de Victoria et quand j'étais outre-mer, plusieurs gens [demandaient] c'était où Whitehorse? Même si c'était la capitale du Yukon. Outremer, ils ne savaient pas c'était où le Yukon, à moins que je dise que c'est à côté de l'Alaska. Cela amenait beaucoup d'intérêt. [...] les gens ne comprenaient pas comment je faisais pour vivre au Yukon. Pour moi, ça a un petit cachet vivre au Yukon. Alors, je partageais seulement avec ceux avec qui je voulais partager où je vivais parce que je ne veux pas que ce soit plus peuplé que ce l'est. [...] C'est une culture assez serrée quand même. [...] Je pense que n'importe quel temps que tu vis dans une petite communauté, c'est plus *tight*. C'est plus riche. [...] moi personnellement, ayant parlé à d'autres gens, je trouve que la culture est *tight*, on est tissé serré. [...] je trouve que c'est important d'avoir un sens de la communauté.

Si ces jeunes parlent de la ville et des petites populations afin de comparer les cultures, en termes de façons de vivre et de penser, entre les différents milieux de vie qu'ils

ont connus, c'est aussi en rapport au milieu rural comme le résume bien ce jeune immigrant qui a passé son adolescence à Whitehorse.

La culture yukonaise. C'est amical, puis les gens sont super gentils, il n'y a pas beaucoup de monde, le rapport à la nature. Il faut être ici pour le savoir, pour avoir ce sentiment-là. [...] Je me sens... il y a moins de monde, c'est moins paranoïaque... [...] C'est pas comme le souvenir que j'avais en France. J'ai plus trop de souvenirs de quand j'habitais à la campagne, j'ai plus trop ce souvenir-là, mais j'ai surtout le souvenir quand je retournais en France, à Marseille [...] J'ai comme vécu à Marseille, puis j'ai marché dans les rues à Marseille [...] c'est pas si pire, Ottawa, c'est une grande grande ville, Ottawa [mais] c'est très espacé, il y a beaucoup d'habitants, mais ça ne se voit pas trop. [...] puis j'ai pris l'autobus à Ottawa, j'ai trouvé ça la même chose, tout le monde se pousse pour entrer dans une... comme des sardines qui entrent dans un filet, puis... J'ai pas trouvé ça trop trop le fun. C'est le fun quand tu peux pas te faire marcher sur les pieds. Mais pour le Yukon, c'est ça qui est bien, il n'y a pas beaucoup de monde, puis c'est parfait.

Certains de ces jeunes proviennent en effet d'un milieu rural ou d'une petite localité, mais pas tous. Et surtout, ce ne sont pas tous les répondants originaires de la ruralité qui se situent en opposition à l'urbanité. C'est en partie en cela que le rapport à la ville dépasse la dichotomie rural-urbain pour cristalliser plus largement le rapport au monde moderne. Mais bien entendu, tous nos répondants ont en commun d'avoir vécu au Yukon et même pour certains de l'avoir choisi comme milieu de vie. On comprend alors que parmi les jeunes interrogés, ceux pour qui le rapport au monde passe par la ville tiennent surtout un discours rejetant la grande ville.

5.3 La modulation linguistique et culturelle de la migration

Au terme de ce chapitre, nous pouvons maintenant considérer les résultats les plus pertinents aux trois questionnements directement interpellés, à savoir nos deuxième, troisième et quatrième questions de recherche. Ces questionnements visent d'abord à vérifier si les langues, l'identité linguistique, le statut de minorité et les cultures agissent sur les parcours migratoires des jeunes francophones interviewés, notamment au Yukon.

Nous avons constaté au chapitre précédent que selon nos répondants, l'identité est rarement un facteur causant directement la migration, aussi cherchons-nous plutôt à préciser les effets des aspects linguistiques et culturels de l'identité sur le déroulement des déplacements. Y a-t-il modulation de la migration par les langues et les cultures des jeunes et des cadres de vie qu'ils traversent? Les identités linguistiques et culturelles ont-elles un effet? Qu'en est-il du statut de minorité? Ici aussi, des réponses nuancées s'imposent, car si de façon générale plusieurs pensent que oui, les avis se départagent rapidement lorsque l'on aborde les aspects particuliers. Ainsi, il semble que ça ne soit pas le cas pour tous, encore moins pour toutes leurs migrations. D'autant plus que ces influences identitaires semblent se faire sentir subtilement, en balisant et en orientant indirectement la migration bien plus qu'en l'entraînant sans détour.

Il apparaît que les langues et les cultures peuvent moduler certains déplacements, au Yukon ou ailleurs, pour plus de la moitié des jeunes interviewés (15). Parmi les autres

répondants, certains reconnaissent l'importance de ces réalités bien qu'ils ne pensent pas que leurs migrations en aient été affectées alors que d'autres ne croient pas qu'elles puissent l'être dans un monde de diversité où il n'y a plus de barrières de langue ou autres.

L'analyse dégage deux principaux effets des langues et des cultures dans le processus de migration des jeunes concernés. Le premier peut agir avant même un départ en modulant – en limitant ou en ouvrant – l'horizon des possibilités de destination des jeunes selon leurs connaissances ou leurs pratiques linguistiques comme l'ont vécu près de la moitié (11) des répondants. Le deuxième effet peut influencer plus concrètement sur le cours de la migration, mais chez seulement le quart des répondants (7), alors que peut intervenir lors de la sélection d'une destination une préférence pour un milieu avec la présence de la langue ou de la culture française avec lesquelles ces jeunes ressentent un confort ou une affinité.

Seuls trois répondants rapportent connaître les deux effets dans leurs déplacements. Notons que la clé de l'articulation de ces effets est la distinction analytique entre différents « moments » d'une migration – avant le départ, la sélection d'une destination et le départ – dont l'ordre peut varier jusqu'à un certain point. Ainsi, si les langues et les cultures paraissent moins en cause dans les décisions de départ, elles le seraient plutôt dans la sélection du lieu d'arrivée.

5.3.1 La variation linguistique des possibilités de migration

La moitié des jeunes interviewés (11) confirment que les langues ont parfois limité, mais plus souvent élargi l'horizon de leurs possibilités de déplacement. On en a eu un bon aperçu lors de l'analyse des compétences linguistiques, car en plus de l'avantage comparatif du bilinguisme sur le marché du travail, la possibilité de communiquer et d'aller à la rencontre d'autrui en français et en anglais accroît l'espace de liberté de mouvement. En effet, l'espace envisagé par les jeunes dans leurs migrations semble pouvoir varier en fonction de leur connaissance des langues. Ainsi, le fait de pouvoir parler en français pour une jeune francophone qui est née et a grandi au Yukon a véritablement modifié ses possibilités de migration :

...je ne pense pas que je serais allé à Montréal. Peut-être l'Ontario, ou Toronto, mais je pense qu'être francophone ça a ouvert plusieurs portes pour moi quand même. [...] Oui, je peux voyager plus, je peux communiquer avec plusieurs personnes, je peux même avoir des emplois que d'autres personnes ne peuvent pas avoir parce que justement, je parle français ou je peux parler les deux langues.

La connaissance de la langue française est également perçue comme décisive dans le retour au Yukon et l'obtention d'un emploi dans son domaine d'une répondante.

Je pense que le fait que je suis francophone, ça m'a ouvert des portes à pouvoir [exercer ma profession] au Yukon. Si j'étais anglophone, j'aurais eu plus de difficultés à avoir un poste. J'ai des amis qui viennent de finir un bac [dans le même domaine]. Ils sont anglophones et ils ont du mal à se trouver une job parce qu'ils n'ont pas leur français.

L'élargissement des destinations possibles est une réalité dont est bien conscient un jeune adulte originaire de l'Ontario francophone qui a aussi grandi en milieu minoritaire :

Un francophone peut venir... moi, je peux venir au Yukon puis bien communiquer avec tout le monde, comme je pourrais me pogner une entente [un contrat de travail] à Rimouski, puis être capable de m'en sauver [me débrouiller] aussi. Alors, j'ai été bien chanceux de la manière que j'ai été éduqué dans mon enfance [en français] : je peux me placer n'importe où au pays, puis je vais avoir aucun problème.

Une jeune femme provenant du Québec a déjà ressenti l'impact des langues sur son champ de possibilités migratoires, elle qui ne s'est pourtant pas arrêtée devant sa première migration interprovinciale même si sa maîtrise de l'anglais n'était pas parfaite.

...je le savais que c'était [un emploi bilingue] et que c'était ce que je voulais faire. Je voulais perfectionner mon anglais aussi [...] Mais si je ne connaissais pas l'anglais, je pense j'aurais du mal à me débrouiller pour ce que j'ai envie de faire. Ça l'aide sinon ça réduirait mon choix d'endroits pas mal.

Même son de cloche pour un couple d'immigrants installé au Yukon au moment de l'entretien, eux qui ont ajouté l'acquisition de la langue anglaise à sa connaissance de base préalable en passant d'un milieu francophone minoritaire à l'autre par des migrations multiples à travers le Canada.

...on a toujours... la plupart du temps travaillé dans des milieux francophones, donc... ça nous a permis de progresser en anglais [...] le fait qu'on parle anglais aussi, qu'on l'a appris, qu'on l'a perfectionné ici, la langue n'est plus un frein. Et le fait d'être bilingue, c'est un avantage

Si barrière linguistique il y avait, l'acquisition de l'anglais permet de remédier à cette limitation et d'abattre les frontières qu'elle impliquait comme en témoigne un jeune arrivé au Yukon en famille.

Probablement plus maintenant. Maintenant, je parle les deux langues, l'anglais et le français, donc ça m'influencerait pas de dire je déménage. Je ne m'empêcherais pas de déménager dans une place anglophone parce que je parle juste français. Mais je te dirais que quand on a déménagé de [ville au Québec] à Whitehorse, c'est

quelque chose qui aurait pu m'influencer. Moi j'aurais aimé déménager dans une place francophone, vu que je parlais le français seulement. Mais maintenant ce n'est pas quelque chose qui m'influencerait.

Alors que les Québécois et les immigrants francophones sont plus susceptibles de rencontrer cette barrière en milieu majoritairement anglophone – tout comme les anglophones unilingues dans l'autre sens – presque tous les francophones d'origine minoritaire ne la connaissent pas d'un côté comme de l'autre :

Certainement. J'ai pas de peur à cause de la langue. Sûrement qu'un Québécois... [ou] un anglophone qui ne veut pas aller au Québec. Beaucoup de Canadiens anglais ne sont pas ouverts à ça. C'est la langue, c'est clair que c'est une barrière de plus. [...] moi, j'ai la flexibilité de travailler partout au Canada.

C'est ce que confirme un autre jeune minoritaire qui a effectivement migré après son départ du Yukon d'un autre milieu anglophone vers la France : « C'est un grand avantage et c'est sûr que pour pouvoir m'installer dans des endroits francophones, c'était grâce au fait que je parlais français déjà ». Gardons-nous cependant de confondre statut de minorité et bilinguisme dans cette relation bien que ceux-ci soient fortement corrélés. C'est évidemment à la connaissance et à la pratique du français et de l'anglais qu'il faut attribuer cet élargissement des possibilités de migration, mais en même temps on ne peut nier que le statut de minorité implique presque à tout coup l'acquisition de la langue majoritaire et le bilinguisme. D'autre part, le statut de minorité peut, à la limite, être vécu comme une habitude facilitant la migration internationale en atténuant l'effet de la minorisation culturelle : « Alors oui, ça m'a influencé à plus souvent faire des déplacements à l'étranger ou m'installer à l'étranger parce que je me sens minoritaire chez moi, ça ne me dérange pas d'être minoritaire à l'étranger ». Enfin, les jeunes francophones minoritaires qui sont en

couple exogame avec une personne unilingue peuvent partager cette limitation linguistique de leurs possibilités migratoires. C'est le cas de cette femme qui vit au Yukon depuis une quinzaine d'années et est en union depuis près de dix ans : « mon chum est anglophone. Alors, ça serait très difficile pour lui à moins qu'on vive dans une place vraiment bilingue comme Montréal, mais une [autre] ville au Québec, ça serait impossible pour mon chum. Pour nous, ça ne nous ouvre pas des portes, ça nous en ferme ».

Ainsi, l'horizon de possibilités de destination d'un répondant sur deux diffère selon les langues parlées alors que le statut de minorité apparaît en étroite relation avec la connaissance et la pratique de celles-ci.

5.3.2 L'orientation linguistique et culturelle de la migration

Le quart (7) des jeunes interrogés expriment une préférence personnelle pour la langue ou la culture française pouvant orienter leurs migrations passées ou futures. Les migrations de départ vers les études postsecondaires que nous avons analysées dans le dernier chapitre en faisaient déjà mention. Le confort au quotidien et les affinités linguistiques et culturelles avec un milieu de vie et de travail offrant une présence française paraissent également orienter les déplacements de certains jeunes francophones. Enfin, quelques-uns ont le projet – lors d'une prochaine migration – de choisir une destination où l'on peut vivre ensemble en français et transmettre sa langue et sa culture à ses enfants.

Que ce soit par facilité, par évidence, par aspiration ou plus rarement suivant une décision parentale, certains jeunes en situation minoritaire optent pour une scolarisation postsecondaire en français, ce qui n'est pas sans conséquences sur leur destination d'étude, particulièrement pour les jeunes au Yukon : « je voulais vraiment aller quelque part en français. Je voulais étudier en français. Pour moi c'était juste plus facile de faire mes études en français qu'en anglais ». Ainsi, la moitié des répondants qui ont poursuivi leurs études après avoir été diplômés du secondaire au Yukon les ont poursuivies au sein d'établissements d'enseignement francophones ou bilingues au Manitoba, en Ontario, au Québec au Nouveau-Brunswick ou en France. Il ne semble pas y avoir de filière particulièrement privilégiée par les jeunes du Yukon puisque l'on voit s'esquisser l'empreinte des centres traditionnels du réseau institutionnel d'enseignement postsecondaire en langue française au Canada. En plus de l'inclinaison pour les études en français, nous avons déjà constaté que d'autres facteurs dont les liens familiaux entrent parfois en ligne de compte dans la sélection d'un lieu d'études : « Je voulais étudier en français [...] au collège [où je suis allée] c'était en français [...] Et j'avais de la famille là ». Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'une préférence pour une langue plus que l'autre qui intervient dans la migration de scolarisation de la plupart de ces jeunes francophones : « je préférais étudier en français, parce que le français, c'est ma langue première ». Nous avons également relevé que cette préférence contribue à devancer le départ d'une année de ces jeunes, car la première année des études postsecondaires n'est pas offerte en langue française au Yukon. Enfin, la migration scolaire peut également relever, en partie, d'une affinité ou d'un confort culturels pour certains :

« Moi, je me sentais, pour déménager en France, un peu plus français. Par exemple, en France, les gens s'intéressent beaucoup plus à l'histoire, je trouve, et à la politique. Au Canada, bien surtout le Canada anglophone - c'est une des grands différences entre anglophones et francophones, je trouve - les anglophones en général sont moins... ils évitent les confrontations tandis qu'en France, les gens évitent un peu moins les confrontations. Par exemple, un argument [une discussion] politique, les Français poursuivraient un argument [une discussion] politique plus agressivement je trouve ou surtout dans ma famille. Les gens Français dans ma famille sont un peu plus comme ça qu'au Canada. Et les gens sont beaucoup plus intéressés par l'histoire en France, je trouve, qu'au Canada et comme l'argumentation politique et l'histoire sont des choses qui m'intéressent beaucoup je sentais que la France, la culture française étaient des choses qui me plaisait, l'endroit où je me sentirais à l'aise. Alors c'était une petite influence mais, comme j'ai dit, la façon dont j'ai choisi, c'est pas vraiment un calcul, mais c'est plutôt une impression holistique des différences qui sont produites par beaucoup de caractéristiques. ».

Ces préférences personnelles peuvent se maintenir après la sortie du secondaire et agir au-delà des choix scolaires. Par exemple, l'attrait et le confort d'un milieu de vie où le français occupe une plus grande place dans les interactions du quotidien important dans le choix du lieu d'établissement d'une de ces jeunes qui vit un véritable dilemme entre le Yukon et le Québec, elle qui revient dans le territoire chaque été pour travailler et voir ses amies d'enfance et du secondaire alors qu'elle achève ses études universitaires dans sa province de naissance :

...quand je suis au Yukon [...] je peux parler en français, mais c'est pas pareil parler en français ici, puis parler en français au Québec. Parce qu'ici, bien... tu vis quand même en anglais, tout ce qui est au centre-ville, c'est en anglais, mais quand tu vas au Québec, c'est tout en français. [...] j'aime ça parler en français tout le temps, puis... Ici, si tu parles en français, c'est pas nécessairement des francophones, il y a du monde bilingue ou des anglophones qui parlent français, mais quand tu es au Québec, tout le monde parle français, puis c'est ça qui est le fun, tu parles avec des francophones, tu te comprends en français, puis tu n'as pas besoin de te forcer pour parler anglais parce qu'il y a quelqu'un à côté qui ne parle pas français. C'est ça.

Arrivant également au terme d'un parcours scolaire avancé, un jeune homme qui a étudié dans trois pays étrangers prend en compte une préférence linguistique similaire dans ses projets d'emploi :

...chercher du boulot dans un pays qui ne parle ni anglais ni français serait beaucoup trop demander d'énergie je pense. J'ai pas envie de dépenser l'énergie pour rentrer dans un pays qui ne soit ni anglais ni français. Je l'ai déjà fait deux fois et j'ai plus envie de faire ça.

Sans se ressentir seulement envers des endroits où la ou les langues favorisées sont omniprésentes ou majoritaires, cette sensibilité peut également produire un effet migratoire en milieu minoritaire. L'analyse de l'utilisation du français dans l'identité linguistique a déjà fait émerger l'effet d'une préférence pour « vivre en français » dans les choix d'emploi et de destinations d'une jeune femme provenant du Nouveau-Brunswick et qui a grandi au Yukon :

...je préfère vivre en français quand c'est possible. [...] Ça veut dire que je préfère avoir un emploi dans une école francophone plutôt qu'une école d'immersion ou une école anglaise. Quand j'ai cherché à déménager en [province de l'Ouest], j'ai même pas regardé les écoles d'immersion ou les écoles anglaises, ça a été en français.

Dans le cas de cette répondante bilingue depuis l'enfance, les localités et milieux de vie considérés dans sa dernière recherche d'emploi ont été favorisés selon la présence d'un travail en français ainsi que la présence d'autres francophones. Cela après que son projet de migration ait été décidé et après que la région canadienne et que la province de destination aient été sélectionnées : « j'ai fait le choix de vouloir vivre dans l'Ouest ». Elle a ensuite retenu une province précise suivant son désir de se rapprocher de sa famille. La préférence pour un travail et l'affinité avec d'autres francophones afin de vivre en français en vient

alors à orienter l'aboutissement du déplacement en participant au déroulement du processus de migration.

Toutefois, si ce penchant pour un travail dans sa langue maternelle est partagé par d'autres, telle cette jeune originaire de l'Ontario francophone : « si je peux travailler en français, j'aime mieux ça », il n'est pas nécessairement pris en ligne de compte dans chaque déplacement et ne va pas jusqu'à orienter la migration à tout coup :

...je suis venue à Whitehorse, puis je ne m'attendais pas du tout à parler..., je m'attendais à parler en français, parce que je savais qu'il y avait des francophones, mais je m'attendais pas à travailler en français, je ne pensais pas qu'il y avait autant d'opportunités de travailler en français, comme complètement en français. Non, j'avais vraiment... j'aurais été prête à travailler en anglais, c'est pas grave...

Son arrivée dans la capitale du territoire fût plutôt motivée par un voyage à travers le Canada vers l'aventure et la nature du Yukon et dont le travail d'été de sa meilleure amie a fourni le prétexte. Quelques années plus tard et maintenant dans la trentaine, elle relativise son indifférence aux aspects linguistiques et culturels des endroits considérés selon le motif et la durée plus ou moins temporaire de la migration envisagée :

Si j'allais vivre et travailler, ça m'influencerait, si je m'en vais juste là... pour étudier non, je me dis : c'est rien qu'un passage. Pour aller travailler peut-être un petit contrat ici et là, non... Mais si je me dis : oui, je m'en vais m'installer, là... oui, ça va m'influencer. C'est sûr.

Les migrations pour les études ou pour un travail plutôt temporaire – conçus comme « un passage » par cette jeune femme – seraient donc moins susceptibles de s'attarder aux différences linguistiques et culturelles des lieux que lors d'un déplacement visant l'établissement dans un milieu de vie et de travail à plus long terme. Distinction

intéressante entre mobilité et fixité qui rejoint nos conclusions préliminaires du chapitre précédent. Retenons également qu'il est possible que certains jeunes affirmant ne pas avoir été influencés par les aspects de langue ou de culture dans leurs migrations soient susceptibles de l'être plus tard au cours de leur vie. D'autant plus que si la moitié d'entre eux avaient au moment de l'entrevue le projet ou étaient dans le processus de s'installer, l'autre moitié ne s'estimaient pas encore installés définitivement et leurs projets d'avenir incluait des déplacements avant de s'établir plus durablement. Mais revenons à la sensibilité tardive de cette répondante envers les langues et les cultures dans la migration d'installation pour constater qu'il s'agit aussi d'une question d'acceptation sociale :

C'est sûr que je vais aller vivre au Canada n'importe où, mais en sachant très bien que la francophonie est vivante [à cet endroit]. Ouais. C'est quasiment partout sauf en Alberta. Les francophones ont de la misère là. [...] bien, la mentalité envers les francophones, pas nécessairement... parce qu'il y en a, des francophones, en Alberta, il y en a beaucoup, mais c'est plus, les anglophones, leur mentalité envers nous que ça ne me tente pas de me battre avec ça. [...] Bien, je pense qu'ils ont de la difficulté à accepter ça [la diversité]. Mais ça, c'est mon idée très personnelle. Mais dans le reste du Canada, on voit que les gens sont plus ouverts à la diversité... L'Alberta, c'est très renfermé, même s'il y a beaucoup de personnes immigrantes, elles sont très marginalisées je pense. Ailleurs au Canada, je vois les gens comme très... *welcoming*. Mais en Alberta, non. Mais le reste du pays, on dirait que... je me sentrais comme chez nous.

S'établir au Yukon après plusieurs migrations temporaires entrecoupées d'un long voyage à travers le Canada, c'est ce qu'un jeune père d'origine acadienne a vécu, lui qui porte maintenant un regard rétroactif sur les différentes cultures qu'il associe aux grandes villes traversées en voyage, pour y travailler ou y étudier toujours de façon transitoire :

...je trouvais comme beaucoup... dans les grosses villes comme Calgary ou Vancouver ou même Montréal, c'est : bon, tu arrives là, puis c'est... O.K., là, tu es à Calgary, tu vas vivre comme un cow-boy, à Vancouver, tu vas vivre comme ci... Je trouvais qu'il y a vraiment un sens de culture... mais c'était beaucoup plus... je

dirais qu'il fallait que tu vives comme ça si tu voulais vivre avec eux autres. Tu perdais beaucoup ton sens d'identité dans les grosses villes [plus que] n'importe où d'autre. Ici, tu as vraiment la chance de vivre comme tu veux vivre, puis d'avancer ta culture. [...] Si la culture acadienne est vraiment reconnue, que c'est accepté plutôt, ça, ça va vraiment influencer ma décision avant d'aller quelque part. [...] j'irai jamais quelque part si je savais que les Acadiens sont pas aimés. Quoique j'ai jamais entendu ça, mais... si je savais qu'à quelque part... certainement que ça influencerait ma décision d'aller là. [...] je suis vraiment fier [content] qu'il y ait une école ici en français, que je pourrai être capable de continuer l'éducation [de mes enfants] en français.

Dans son cas, sa sensibilité culturelle et linguistique a moins joué dans l'orientation de sa migration au Yukon que dans sa décision d'y rester à long terme où il perçoit une acceptation sociale des différences et de la non-conformité lui permettant de maintenir sa culture et de transmettre sa langue. Cette sensibilité se retrouve ainsi chez certains jeunes francophones, particulièrement lorsqu'ils sont parents à leur tour, qui ressentent un enjeu autour de la transmission de la langue et de la culture – voire de l'identité – à leurs enfants au point de le faire peser dans la balance de leurs projets de migration et de vie:

...pour l'instant, ce n'est pas un problème pour moi mais j'imagine qu'un jour, lorsque je vais avoir une famille, je veux, j'aimerais ça que mes enfants apprennent le français. Donc là c'est sûr que ça va devenir quelque chose de plus important pour moi, à mesure que ma vie personnelle change. Ça fait partie de ma culture. Moi, comme personne, j'ai toujours eu l'idée de... par exemple, si je marie un asiatique, je trouverais ça autant important qu'ils apprennent la culture asiatique qu'ils apprennent la culture canadienne-française. Parce que ce sont nos héritages. C'est ce qui va vraiment développer leur identité.

Même son de cloche chez une autre répondante qui elle est effectivement en couple mixte culturellement – acadienne et amérindien – duquel sont issus ses enfants en bas âge au moment de l'entrevue. Ils n'ont cependant pas accès à une école de langue française car ils résident à l'extérieur de la région de la ville Whitehorse :

Ah oui!, ça, ça va définitivement influencer plus tard. [...] Parce que je veux que mes enfants aillent à l'école en français. Puis c'est important pour [mon conjoint] aussi, parce que [lui] il est [d'une nation amérindienne] puis c'est difficile pour lui, parce que leur langage est presque... [...] même dans le village, il y a personne qui parle [cette langue amérindienne] [...] pour lui aussi, c'est la même chose que pour moi en français, il n'y a personne qui le parle [...] ça fait que c'est important pour lui qu'on soit capable de vraiment... qu'il y ait une de nos cultures en vie.

Autant l'expérience des difficultés de maintenir et de transmettre la langue et la culture est apparue reliée à la conscience du statut de minorité, autant elle semble associée – également chez cette autre jeune mère en couple exogame – à une préférence dans la migration permanente pour un endroit avec au minimum une école de langue française :

Ce que je trouve bien ici, ce n'est pas trop gros comme ville. C'est assez petit. Mais y a quand même une garderie en français. Une école française. À travers l'école ils ont la chance de voyager un peu partout. Je pense qu'ils ont beaucoup plus d'occasions de faire quelque chose d'intéressant et de différent que dans les plus grosses écoles. Et c'est en français, ça c'est important. Donc si on déménageait, ce serait quelque chose qui... il faudrait trouver quelque chose, un autre village qui a une école française et je sais qu'il y en a pas partout alors ça limiterait les choix. [...] Par exemple, mon mari à sa citoyenneté australienne. Ça serait peut-être difficile si on déménageait là de trouver une école en français. Mais ça serait le fun d'aller en Australie pendant un an. Je dirais que je trouverais un autre moyen pour que mes enfants conservent leur langue française. Dans ce cas-là, mon identité franco-manitobaine, canadienne-française j'y penserais mais ça serait... je déménage! Je ne m'arrêtera pas de déménager à quelque part nécessairement pour ça. Par contre, si c'était de décider entre deux endroits au Canada ou à quelque part d'autre. La disponibilité des services en français puis l'éducation en français, ça serait un gros facteur. [...] c'est très, très important pour moi qu'ils aillent à l'école en français [...] il faudrait qu'il y ait une école en français, à quelque part. S'il y avait une communauté française, ça serait encore mieux. J'imagine qu'il y en aurait s'il y avait une école en français.

En plus d'une institution scolaire en langue française ça serait idéalement une petite collectivité avec l'accès à des services dans sa langue et la présence d'un groupe partageant le désir de vivre ensemble en français qui serait alors recherchée dans son projet de

déménagement au-delà d'un séjour temporaire à l'étranger. Une autre mère en couple mixte partage aussi cet avis : « pour moi personnellement, si on avait à se déplacer, il faudrait qu'il y ait une communauté francophone, ça c'est important pour le développement de nos enfants dans le futur ». Remarquons cependant que d'une manière similaire à la préférence pour un travail en français, la sensibilité envers la présence d'une communauté francophone dans son milieu de vie n'influence pas nécessairement la sélection d'une destination de migration comme l'indique le contre-exemple suivant. Cette autre répondante se dit sensible à la présence d'un groupe de francophones mais elle semble y voir davantage une source occasionnelle d'activités socioculturelles dans sa langue :

Il y a une grosse communauté francophone aussi aux deux places. [...] Ce n'est pas important dans le sens que ça me ferait choisir d'aller là plutôt qu'ailleurs, mais je sais que je suis contente quand j'arrive là-bas de voir qu'il y a plusieurs [francophones] et que je puisse faire des activités en français de temps en temps, si je le veux. C'est quand même important. [...] je ne le fais pas [migré] à cause de qui je suis, mais à cause de ce que je veux faire. Je pense pas que le fait que je parle français, à part le rôle que ça l'a joué dans mon travail [exigeant le bilinguisme], je ne pense pas que c'est quelque chose qui me fait prendre les décisions.

Aux différentes significations du rapport à une communauté francophone et à la culture française sont associées diverses affinités, aspirations ou raisons d'y participer. Pour certains ayant surtout vécu en minorité c'est tout autant un « sens de communauté » francophone minoritaire qui est privilégié :

Quand je retourne à Saint-Boniface au Manitoba, je vois le monde qui parle français, ils ont des activités en français. La musique en français ça me manque. Ça me donne le goût d'y retourner, de déménager. Il y a plus un sens de communauté dans ce temps-là. Peut-être je le sens plus au Manitoba qu'ici. Je pense que c'est parce qu'au Manitoba, ils sont aussi francophones minoritaires tandis qu'ici la plupart des francophones sont Québécois, donc qui viennent d'un milieu majoritaire et je pense qu'il y a une différence. L'attitude peut-être, je sais

pas trop comment décrire, mais ils sont peut-être pas aussi... ils ne savent pas que la langue est en danger autant que ceux qui ont vécu dans un milieu minoritaire toute leur vie. Je sais pas, je pense que c'est pas une bonne façon de la décrire, mais je pense qu'il y a une petite différence.

Remarquons qu'avant de s'établir au Yukon cette dernière interviewée a grandi dans une municipalité rurale bilingue du Manitoba et a habité Saint-Boniface au moment de ses études universitaires. Dans son cas l'affinité pour le milieu minoritaire qu'elle décrit semble également participer d'une ambivalence face à un désir de retour dans la communauté franco-manitobaine à laquelle elle s'identifie toujours.

C'est donc dire que la préférence pour une institution postsecondaire, une vie quotidienne ou un travail en français agit concrètement dans les déplacements déjà effectués par le quart des jeunes interrogés, alors que ceux-ci croient que leurs préférences linguistiques et culturelles peuvent également orienter leurs prochaines migrations à la faveur d'un endroit offrant un climat d'acceptation de la diversité, une école et l'accessibilité à des services de langue française pour leurs enfants, une communauté ou un milieu de vie où il est possible de vivre en français et de partager une certaine culture francophone.

Cette analyse de la modulation linguistique et culturelle des migrations a été menée selon un découpage *ad hoc* du discours des jeunes. Dans ce cadre, la thématique des appartenances et autres identifications a été soulevée à plusieurs reprises. C'est à ces

derniers aspects que s'intéresse plus spécifiquement le prochain chapitre afin d'obtenir une vue plus complète de la modulation identitaire de la migration chez nos répondants.

CHAPITRE 6

RÉSULTATS TROISIÈME PARTIE :

LES APPARTENANCES ET L'IDENTIFICATION DANS LES MIGRATIONS DES RÉPONDANTS

Avec ce dernier chapitre, nous achevons l'analyse des résultats portant avant tout sur le rôle de l'identification dans la migration. Nous cherchons toujours à explorer et préciser ce que nous avons nommé la modulation identitaire de la migration, au sein des déplacements des jeunes francophones qui ont participé à notre recherche. Le chapitre précédent a bien explicité la modulation ou l'orientation linguistique et culturelle des migrations de certains d'entre eux. Il s'agit maintenant d'examiner la question des appartenances territoriales et sociales et, d'une façon plus générale, celle de l'identité, afin d'en souligner les liens avec la migration. Les formes et transformations identitaires viendront alors boucler l'analyse de cette relation réciproque entre les migrations et les identités en mettant l'accent sur les processus identitaires sous-jacents.

La prise en compte attentive des appartenances territoriales et sociales fournit des éléments de réponse à notre cinquième questionnement de recherche et permet ensuite de compléter en bonne partie le tableau de la modulation identitaire des migrations des répondants. Les identifications territoriales et culturelles des jeunes migrants interrogés

sont finalement analysées afin de tenter de répondre à notre sixième et dernière question de recherche.

6.1 Les appartenances territoriales et sociales des répondants

L'analyse des appartenances distingue, lorsque possible, les sentiments d'appartenance envers les lieux et à l'égard des milieux tout en s'y intéressant simultanément afin d'en cerner les effets conjugués. Si, bien souvent, il ne nous est pas apparu de distinctions évidentes – tout au plus des prépondérances – entre les dimensions spatiales et sociales, c'est qu'au fond ce sont deux aspects d'une même réalité sans que l'une ne soit que le reflet de l'autre. L'intention étant également de recouvrir des représentations et des notions se rattachant à l'espace et aux territoires ainsi qu'aux liens et aux groupements sociaux. Il s'agit notamment des notions que nous avons considérées dans le premier chapitre. L'analyse se déploie alors en deux temps, d'abord les lieux et milieux d'origine des jeunes et ensuite, ceux d'accueil – passés ou présents – qu'ils ont traversés et où ils vivent au moment de l'entretien.

Loin d'être des concepts abstraits pour les répondants, les appartenances font l'objet de discours abondants et bien sentis. Suivant toujours le même mouvement descriptif et analytique nécessaire à la compréhension des principaux rôles des aspects identitaires nous débouchons sur deux effets d'appartenance dans les déplacements de certaines des personnes interrogées. Ceux-ci sont alors explicités afin de préciser de quelles façons

l'appartenance aux lieux et milieux d'origine et d'accueil influence les migrations des jeunes francophones, notamment dans le territoire du Yukon.

6.1.1 Les appartenances aux lieux et aux milieux d'origine

D'abord, un aperçu de l'intensité et de l'importance proportionnelle des appartenances territoriales et sociales chez nos répondants indique que la moitié des jeunes interviewés (12) exprime un fort sentiment d'appartenance territoriale à leurs lieux d'origine. Ensuite, le tiers des répondants (8) décrit une appartenance modérée ou partagée envers leurs endroits de provenance alors que les quatre derniers disent ne pas ressentir d'appartenance par rapport à leur territoire d'origine. On retrouve exactement les mêmes proportions entre ces catégories graduées pour l'appartenance au milieu d'origine. En effet, la moitié des jeunes (12) rapporte un net attachement à un ou plusieurs groupes d'appartenance du milieu d'origine, le tiers (8) façonne un discours ambivalent sur ses affinités avec les groupes d'origines alors que quatre participants n'éprouvent aucune appartenance avec leur milieu de provenance.

Il ne s'agit toutefois pas toujours des mêmes répondants qui se répartissent à l'intérieur de ces catégories. Ainsi, le tiers des répondants (8) rapportent de forts sentiments d'appartenance tant à l'endroit qu'aux gens d'où ils viennent alors qu'une seule personne déclare s'être délestée, à la fois de l'une et de l'autre de ces attaches – exception faite d'un lien familial – après une immigration à l'adolescence : « Plus maintenant. [...] J'ai plus

trop de souvenirs de quand j'habitais [lieu]. [...] Non, plus trop, c'est lointain. [...] je ne m'identifierais pas à un [nationalité d'origine...], parce que ça a changé tellement, c'est de l'histoire ».

Les deux notions théoriques se voisinant empiriquement, on ne se surprend pas que dans les faits, les références à l'appartenance territoriale et aux groupes d'appartenance s'entremêlent aisément dans les sentiments et les discours sur l'origine. Il est peut-être plus intéressant de soulever que pratiquement l'ensemble des jeunes interrogés présente sous un rapport ou un autre, au moins une forme d'appartenance d'origine, certes plus ou moins ambiguë d'une personne à l'autre.

Faute d'espace, nous ne présentons que les résultats particulièrement significatifs, soit principalement ceux portant sur les forts sentiments d'appartenance à l'origine qu'ils concernent le territoire yukonais et ses milieux ou d'autres endroits. L'analyse a d'abord dégagé chez la moitié des répondants (11) une appartenance marquée à une origine plutôt unique – ou du moins tendant vers un centre unifié – et relativement essentialiste. D'autre part, environ le quart des participants (5) ressentent de fortes appartenances multiples combinées plus ou moins naturellement selon les parcours et à la fois agencées par les individus construisant leur identité au sein de divers contextes.

6.1.1.1 L'appartenance d'origine essentiellement unique

L'investissement du lieu de naissance : « ma ville natale [...] c'est chez nous », par un jeune arrivée au Yukon presque directement de l'Ontario depuis seulement quelques années est certainement un exemple bornant cette première figure essentiellement unitaire de l'appartenance à l'endroit et au milieu d'origine :

Ma famille, mes amis... pour les gens d'une ville, c'est des gens bien chaleureux... c'est une belle place [ville d'origine]. Il y a du bon monde là-bas. Puis c'est... une place que j'oublierai jamais, c'est chez nous.

Que ce soit en évoquant les liens familiaux, d'amitié, de proximité ou plus directement la socialisation et la scolarisation vécues dans le milieu d'origine, ces jeunes ressentent toujours une appartenance importante envers leur localité de naissance même après l'avoir quitté :

Pour le Yukon? Je ressens de la fierté. [...] Parce que ça définit qui je suis, j'ai grandi là, j'ai vécu là, j'ai été à l'école là-bas, ça fait vraiment partie de qui je suis. [...] Plus Whitehorse parce que c'est là que j'ai vécu.

Ainsi, l'appartenance d'origine peut également se maintenir tout en s'élargissant à la région ou à la province de provenance : « ...le Nord de l'Ontario. Mais je dis que je suis originaire de l'Ontario [...] Pour moi, oui. Si je rencontre quelqu'un de l'Ontario, c'est facile à s'identifier étant donné qu'on est une petite ville [Whitehorse]. On se rapproche assez vite ». D'autres témoignages vont essentiellement dans le même sens :

J'aime beaucoup l'endroit d'où je viens, puis... il y a souvent des gens qui font des farces : ah, le Manitoba, c'est tellement plat, ah, tu viens pas du Manitoba! Des choses négatives, mais pour moi, c'était très positif, puis j'ai vraiment aimé ça. [...] J'ai un sentiment d'appartenance] au Manitoba, parce qu'il y a tout des petits

villages... [...] Une région, peut-être, mais il n'y a pas vraiment de nom pour la région. [...] comme le sud-ouest du Manitoba. [...] Je pense dans la façon qu'on a été élevés, dans notre enseignement, les écoles... juste le sens de... à cause que c'est plutôt des petits villages, je pense qu'on a été élevés dans des petits villages, puis on a beaucoup de ressemblance, ce genre-là... beaucoup des valeurs sont semblables, beaucoup des traditions sont semblables [...] je m'identifie avec les gens du Manitoba, mais, en même temps, des fois, il y en a qui n'ont pas beaucoup voyagé ou ils ne sont pas beaucoup allés ailleurs, puis dans ce sens-là, je m'identifie moins à eux.

D'une manière similaire, l'appartenance au milieu d'origine peut parfois se cristalliser dans le groupe d'appartenance pour une autre répondante : « Oui. Si je rencontre d'autres Franco-manitobains, je sens un lien avec eux autres ». Au fond, toutes ces formes d'appartenances peuvent se combiner dans l'attachement au lieu et au milieu d'origine et dans l'évaluation de ceux-ci :

...je suis *definitely* fière d'être française, d'être Acadienne, puis de venir de là [le Nouveau-Brunswick], puis j'adore ma famille, mais je ne trouve pas particulièrement que [ma ville d'origine] c'est vraiment une place où je suis nostalgique *about*. Je trouve que [ma ville d'origine] c'était vraiment une place où tout le *focus* était aux alentours du monde anglais, puis tous les petits villages français alentour étaient juste vraiment comme... C'est comme ça partout, je le sais, parce que tu es français, toi, il faut que tu apprennes à parler en anglais pour te conformer à ton entourage, puis c'est vraiment comme ça là.

Un autre répondant né au Yukon et parti plus d'une fois, mais maintenant de retour dans ce qu'il considère comme une des plus belles places du monde fonde plutôt son appartenance d'origine sur certaines caractéristiques du territoire notamment la nature et la qualité de vie qui en découlent :

...c'est ma place. C'est ici l'appartenance. Je me sens... moi je viens d'ici, j'aime ça. [...] Ça me fait penser d'être sur les lacs en bateaux, à la chasse, à la pêche, en planche à neige l'hiver, sur les montagnes l'hiver. La nature tout partout. À une heure d'ici mes parents ont une maison sur le lac en bois ronds avec des poêles à bois à chaque niveau et bain-tourbillon sur le lac, c'est... tu ne vois pas ça souvent,

juste dans les films, ça existe pas, faut être millionnaire pour avoir ça. On n'est pas des millionnaires, c'est même pas proche pis y ont ça, c'est incroyable.

Ce qui rejoint l'appartenance d'origine de notre cas limite, qui est lui arrivé dans le territoire en bas âge pour ne plus le quitter sauf lors d'un séjour temporaire de quelques années dans la vingtaine. Il se dit fortement attaché à sa maison et à la région rurale environnante de Whitehorse pour sa nature, sa qualité et son rythme de vie : « It's out of town, it's peaceful, it's quiet. Yeah, it's relax, there's nature [...] Well we built this. We built the home when we moved here there was just ragged stuff so you know I put the sole and I put the walls up. I built this place so I feel really connected to it ».

En plus de procéder de la socialisation dans le milieu et de la valorisation du lieu, l'appartenance d'origine peut parfois – mais pas toujours – être accompagnée d'une certaine nostalgie pour quelques migrants : « Un attachement profond. De l'ennui souvent, mais, pas trop. De l'ennui dans le sens que je m'ennuie ». Nous verrons que cette jeune femme ne croit pas pour autant que ses migrations sont affectées par son appartenance à sa région du Québec ou par son attachement à ses proches restés derrière. Dans la même veine, un jeune originaire de l'Acadie du Nouveau-Brunswick ressent un ennui persistant qui semble l'habiter durablement au point de ressurgir régulièrement dans son nouveau milieu :

Je m'ennuie beaucoup. Je rêve à ça. [...] Ah oui, absolument. Absolument. [ville d'origine] ouais. C'était beaucoup de bateau à voile, pendant toute ma vie, ça a fait... je vois un bateau, c'est ça que je pense. On achète encore du homard ici, parce que le homard, c'est vraiment populaire par chez nous aussi. C'est la capitale mondiale du homard, c'est comme ça qu'on appelle [ville d'origine], puis c'est juste pour faire penser, de temps en temps, on sort, puis on s'achète du

homard de [ville d'origine]... Ou je fais ma mère aller au magasin m'acheter du homard, puis ils nous envoient ça par ici. Du sirop d'érable, n'importe quand... Je vais encore faire de la voile. C'est toutes sortes de choses que je pense [...] ça me rappelle beaucoup par chez nous, puis ça me fait penser [à chez nous]... On va à la plage [ici], même, c'est parce que je pense à la plage de chez nous.

Relevons que son ennui fait cependant plus dans le registre romantique de la rêverie et de l'exaltation à propos des similarités lui rappelant son lieu d'origine que dans la tristesse et le regret de celui-ci. D'ailleurs, lui non plus, ne nourrit pas un projet de retour bien qu'il le désirerait comme nous le verrons. Ce qui fait écho au témoignage complexe et parfois contradictoire d'une jeune femme attachée au cadre naturel de son lieu d'origine prépondérant et derrière lequel elle unifie tout naturellement les autres endroits où elle a vécu avant l'adolescence :

...je me ressens vraiment comme si je suis chez nous, je veux dire maintenant je dis que c'est chez mon père, je ne dis plus que c'est chez nous, j'ai plus de chambre là-bas, j'ai plus rien. Mais non, je me sens chez nous quand même... [...] J'ai pas vraiment une nostalgie d'où je viens. J'avoue que la seule nostalgie que j'aurais, ça serait la question de la nature. Je vais m'ennuyer des arbres, je vais m'ennuyer des grands arbres, ou des fleurs toutes sortes de couleurs. Je me suis ennuyée de ça... Chez nous, chez mon père, j'ai planté des sapins, ils étaient gros comme ça. À chaque fois que je retourne, ils sont trois fois ma grandeur. Ça, ça me manque. J'aime ça retourner, puis aller voir les sapins. Je m'ennuie du fleuve, parce que j'ai grandi tout le temps sur le bord du fleuve, même si c'était les terres des fois, le fleuve n'était pas loin. C'est plus... je ne m'ennuie pas de l'endroit, mais je m'ennuie plus de l'environnement puis de ce que je faisais, comme du canot... tout ça. Mais je sais que je peux le faire [ici]... mais c'est plus de retrouver ça ailleurs... [...] même ma famille, ils ne sont pas attachés eux-mêmes à l'endroit. Mon père, il parle toujours de déménager. [...] Non, ma famille, ils ne sont pas attachés... Ma mère, elle – ils sont divorcés – ma mère, je pense qu'elle est restée à six places... C'est fou, c'est comme... Non, eux autres, c'est genre on va où qu'il y a de l'emploi ou on va... c'est pas nécessairement parce qu'elle connaît quelqu'un là qu'elle va aller là, ma mère. Je pense que ça aussi, mes parents, ils m'ont transmis ça, ils ne sont jamais vraiment... ils n'ont jamais... on n'a jamais eu une grosse maison, notre maison... Tu sais, les familles qui restent dans la même maison toute leur vie, puis les grands-parents quasiment... Nous

autres, n'on a jamais connu ça, on n'a jamais eu des maisons à n'en plus finir, chez nous c'était comme des petites maisons. On n'est pas matérialistes non plus, je veux dire on n'a rien chez nous. Mon père, il pourrait tout mettre dans une vente de garage, puis c'est pas grave, il s'en fout, il n'est pas attaché à rien. J'ai hérité de ça.

Au terme de l'entretien, cette jeune femme approfondit sa réflexion sur son appartenance à sa principale localité d'origine en considérant ses affinités envers sa famille, son milieu de provenance et son groupe d'amis auquel elle s'identifie en les qualifiant de : « Très francophones. Très fiers d'être francos... eux autres, c'est des Franco-Ontariens, Ontariens... Ouais, ça les rejoint beaucoup... On va demander nos services en français là ».

Je pense que je dirais que j'ai la mentalité plus de ma famille, mais pas nécessairement de la ville. Je pense je me suis forgé ma propre identité qui est comme un peu différente. Mais, en même temps, je rejoins beaucoup mes amis de là. [...] Ça fait que je dois avoir la mentalité finalement de ce monde-là, parce que j'ai pas mal la même mentalité que mes amis. [...] C'est pas parce que c'est des personnes de [ville d'origine]. Ces personnes-là, c'est des personnes qui ont vécu à plein de places comme moi aussi, fait qu'on a comme le même désir de vivre un peu partout. Je veux dire eux autres non plus, quand ils retournent à [ville d'origine]...on a la même façon de voir [notre ville d'origine] aussi, c'est que nos parents restent là, c'est ça [notre ville d'origine], c'est ça.

Soulignons que son discours sur sa « mentalité » d'origine laisse entrevoir une prise de distance personnelle et de groupe avec le milieu et le lieu de provenance. Cette ouverture sur le monde par la migration permet de se « forger » une identité modifiée. En fait, ce désir commun de « vivre un peu partout » dans la mobilité contribue simultanément à la définition de soi et du groupe d'appartenance.

Il semble donc que nos répondants fortement attachés au lieu d'origine qu'ils ont quitté versent rarement dans la nostalgie mélancolique, et ce, même lorsqu'ils se

représentent cet endroit de façon primordiale. Nous reviendrons sur les effets de ces appartenances dans les déplacements de ces jeunes que nous nous gardons pour l'instant de réduire à des migrants nostalgiques.

6.1.1.2 Les appartenances aux origines multiples

Plusieurs jeunes ont connu des migrations familiales à l'enfance ou à l'adolescence qui les ont amenés à traverser différents endroits et à y vivre. Devant ces divers cadres de référence, nombreux sont ceux et celles qui cherchent à unifier leurs expériences comme nous venons de le constater. Quelques-uns éprouvent plutôt une double appartenance voire une multiplicité d'attachements à leurs lieux et milieux de provenance ou considérés comme tels. Ces appartenances plurielles ne se conjuguent pas toujours aisément pour certains jeunes qui au fil des variations de contextes spatiaux et d'interaction connaissent tour à tour des cumuls d'appartenances, des ambivalences entre elles ou encore des difficultés voire des réticences à unifier ou à décliner leur parcours :

C'est un contexte un peu différent, mais oui, je me sens... oui, j'ai vraiment ça pour les deux, c'est pour ça que je trouve ça très difficile à identifier d'où je viens. Répondre à cette question-là, je trouve ça difficile. Les Maritimes, on va dire. [...] Surtout dans l'ouest du pays, c'est plus facile de dire les Maritimes, ils ne comprennent pas, ils pensent que Terre-Neuve, c'est l'Île-du-Prince-Édouard. Sur une carte, ils ne peuvent jamais identifier les provinces maritimes, elles sont tellement petites, dans leur contexte, alors les Maritimes, c'est un ensemble. [...] La Nouvelle-Écosse était très proche de mon cœur pour longtemps, puis je m'identifie encore beaucoup à la Nouvelle-Écosse, les régions le long de la côte, des affaires comme ça... l'océan [...] j'ai quand même des liens très forts avec la Nouvelle-Écosse, mon enfance et l'Acadie du passé, avant la déportation, c'est ça... C'est ça, l'Acadie, en Nouvelle-Écosse. [...] Aussi, c'est difficile, parce que pour l'enfance, je m'identifiais tellement au Yukon, puis les montagnes, c'est quelque chose que j'avais jamais vécu avant. [...] Si je veux donner une réponse

courte, je dis Nouveau-Brunswick, si je veux donner la vraie réponse, je dis un peu partout. [...] la Nouvelle-Écosse, le Yukon, le Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve. J'ai habité un peu partout. [...] Nouveau-Brunswick, c'est les rivières, les champs, la forêt... La Nouvelle-Écosse, c'est la côte, la baie de Fundy, pour moi, puis les roches, tout ça, la plage. Tandis que le Yukon, c'est vraiment les montagnes, puis j'ai plus une connexion avec le paysage, au Yukon, j'ai passé beaucoup de temps dans les montagnes pour le travail, puis pour le plaisir. Ouais.

Les paysages s'accumulent parfois dans une véritable géographie historique et physique appliquée à la biographie afin de caractériser des appartenances et l'attachement à des lieux de provenance qui ne deviennent réductibles qu'à contrecœur et que par souci communicationnel. Dans d'autres cas, une telle ambivalence entre plusieurs appartenances sociospatiales liées à l'origine parvient à s'articuler dans une continuité entre deux temps biographiques qui correspondent à deux principaux milieux d'interaction ou lieux de découverte et de vécus passés:

C'est quelque chose de très spécial, le Yukon. Bien, j'ai vécu tellement d'affaires ici, j'ai tellement de souvenirs, j'ai pris tellement de photos., Ça fait que... chaque fois que je regarde une photo, ça me rappelle dix souvenirs, donc... oui, c'est vraiment spécial pour moi le Yukon. [...] Bien, plus Whitehorse, mais le Yukon en général aussi. [...] j'ai voyagé partout au Yukon, je suis allée partout. [...] J'aime la nature, j'aime aller camper, faire du sport dehors, j'aime ça. [...] Puis j'aime ça mettre ce que je veux, j'ai pas besoin de faire attention à ce que je porte. Les gens sont plus relax, puis je m'identifie à ça. [...] Sauf le fait que je suis francophone, on est quand même un petit peu à part, les francophones, on est différents de tous les gens qui sont ici. Il n'y a pas beaucoup de francophones... même s'il y en a beaucoup, mais il n'y en a pas tant que ça. Il y a quand même quelque chose qui me tient à part, mettons. [...] parce que quand je parle... mettons qu'on est dix personnes, puis qu'il y a quelques francophones et qu'on est en train de parler français, les anglophones, comme ils ne comprennent pas le français, ils trouvent ça drôle ou... ils ne s'identifient pas à nous. Puis... mettons que je parle du Québec avec d'autres Québécois ici, bien, c'est pas quelque chose que les anglophones vont comprendre. C'est des choses comme ça, c'est des affaires de langue. Ouais. [...] La ville de [ville d'origine au Québec] fait quand même partie de moi, mais j'ai moins de souvenirs de là. Sauf que mes ancêtres viennent tous de [ville d'origine]. Du côté de mon père, ils ont fondé la ville de [ville d'origine]. Ça fait que... j'ai tellement de souvenirs, puis mes grands-parents qui restaient là...

J'ai encore un peu de famille là-bas, mais ils sont un peu éparpillés, puis on se parle moins souvent. J'ai comme un sentiment d'appartenance quand on a des réunions de famille au Québec. Ça, c'est le fun. Puis le vieux [ville d'origine], j'aime ça me promener là, ça me rappelle quand j'étais jeune, mon père nous amenait dans la ville, puis il connaît la ville par cœur, puis il nous contait toute l'histoire de [ville d'origine]. Oui, j'ai des souvenirs aussi.

Se combinent alors les caractéristiques naturelles et historiques des territoires, des localités et de leurs populations avec les contextes d'interaction familiale et sociale au sein desquels des identifications diverses prennent formes. D'autres fois, l'ambivalence tente de se résoudre par la primordialité d'un endroit sans que celui-ci n'éclipse toutefois l'autre, ce à quoi s'accommode une autre répondante :

S'il faut que je choisisse une place d'où je viens, ça serait plus le Yukon. Mais mes racines sont quand même au Nouveau-Brunswick. [...] c'est mes racines, c'est un peu... je suis originaire de là-bas, [...] il y a quand même beaucoup de membres de ma famille qui sont là-bas, alors c'est certain que je m'identifie à eux jusqu'à un certain point, c'est ma famille. [...] Puis le Yukon, bien [...] Whitehorse [...] la ville, j'imagine. C'est là où j'ai grandi, c'est là où on a vécu toutes les années qu'on était au Yukon. [...] le Yukon, c'est pas mal spécial comme place avec tous les gens qui viennent d'un peu partout, puis il y en a qui restent, il y en a qui restent un peu, il y en a qui ne restent pas longtemps du tout, alors c'est quand même... de s'identifier à des gens, là-bas, c'est pas évident, parce qu'il y a tellement de gens différents, il y a tellement de cultures différentes, des francophones de partout puis là, je parle surtout des francophones... les anglophones aussi, jusqu'à un certain point, mais juste à l'AFY [Association franco-yukonnaise], il y a quand même... il y avait les quelques personnes qui restaient, puis après ça, il y avait un grand roulement... Alors, je ne sais pas, c'est oui et non, je m'identifie à certaines personnes, puis à d'autres un peu moins, mais je pense qu'avoir été entourée d'autant de gens d'un peu partout, ça créait une certaine ouverture d'esprit...

Deux migrants internationaux rapportent des appartenances à des lieux et groupes d'origine multiples bien que celles-ci ne résultent pas de déplacements familiaux. C'est le cas par exemple d'un jeune homme ayant immigré au Canada de manière autonome qui

conjugue deux sentiments d'appartenance d'origine, l'un envers son pays de provenance et l'autre pour la région culturelle dont il est issu et qui lui semble bien prendre le dessus.

Bien, au départ, Belgique... je suis Belge, donc au départ, beaucoup de choses me restent par rapport à ça : j'aime boire de la bière [rires]... on est très convivial... dans ma région... C'est plus... je me sens plus, au niveau culturel, appartenir à la région où j'habitais, en Belgique, Liège, qu'à la Belgique dans son ensemble. Parce que finalement, j'ai pas beaucoup culturellement de rapports avec un bruxellois, avec quelqu'un de Bruxelles, de la région de Bruxelles-capitale, mais... c'est une mentalité différente, c'est un autre, ou quelqu'un de Flamand, dans le Nord, j'ai pas du tout de liens avec eux... Donc... culturellement me sentir appartenir à la Belgique pour certains aspects qui sont communs à tout le monde, oui, mais ça serait plus lié culturellement à ma région où j'habit[ais]. Je te parlais de la fête du 15 août, C'est typiquement liégeois, puis culturellement par rapport à ça. Je me sens aussi plus proche – et ça, je l'ai réalisé quand je suis allé à Vancouver – de notre ami, qui était, lui, d'origine française, c'était un Chti, mais du Nord de la France... tu connais le Nord de la France, Calais, etc. Mais nous, culturellement, on est beaucoup plus proches de... on était plus proches de lui au niveau culturel... Parce que c'est le même contexte que le Nord de la France, les mines, les mineurs, les corons, tout ça... chez nous à Liège, que par exemple quelqu'un de Bruxelles ou de Flandre. Donc culturellement, c'est comme ça que je me sens.

Par-delà les frontières de la nationalité, ce dernier ressent une affinité envers les autres migrants issus du même contexte culturel d'origine puisqu'il confirme s'identifier : « surtout aux immigrants, aux immigrants qui viennent d'ailleurs. J'étendrais ça aux Français... plus ceux du Nord, Belgique qui arrivent aussi, qui ont émigré ». Ici aussi, l'expérience du mouvement de la migration participe de l'appartenance identitaire. Le dernier interviewé est quant à lui parti étudier à l'étranger de façon autonome depuis quelques années maintenant.

Comme j'ai ma famille à Whitehorse, je me sens toujours canadien et je me sens quelqu'un du nord-ouest du Canada et c'est quelque chose en Europe, on a l'habitude un peu d'avoir beaucoup d'identités. Et c'est pas quelque chose que je trouve gênant ou exclusif j'ai toujours pensé que je suis canadien et je suis quelqu'un du Yukon, dans le nord-ouest du Canada, je suis un anglophone et un peu francophone aussi.

Fait intéressant, ce participant explique que ses différentes appartenances d'origine varient et s'agencent selon le cadre d'interaction dans lequel il se trouve dans l'espace :

L'appartenance que je sens, je crois que je la sens toujours en opposition avec quelque chose d'autre. Je veux dire que si je suis au Canada, je me sens quelqu'un qui vient du Yukon, quand je suis au Yukon, je me sens comme quelqu'un qui vient de [localité du Nord] et quand je suis en France, je me sens quelqu'un qui vient de France et du Canada en même temps. Etc.

Nous verrons dans la dernière section de ce chapitre que cet agencement d'appartenances variant suivant le contexte d'interaction ou de référence n'est pas qu'anecdotique chez les migrants combinant plusieurs éléments identitaires.

6.1.2 Les appartenances au lieu et au milieu d'accueil

Les deux tiers des participants (16) ressentent un sentiment d'appartenance territorial envers leur lieu d'accueil actuel ou parfois à l'égard d'un de ceux qu'ils ont connus auparavant dans le cas des migrations multiples. En revanche un tiers des répondants (8) déclare avoir peu ou pas de sentiment d'appartenance ni pour le nouvel endroit de vie ni pour ceux habités depuis leur première migration autonome. Si l'on constate qu'il est fréquent de se sentir appartenir au territoire actuellement habité, il semble que les affinités sociales soient aussi sinon plus communes. En effet, jusqu'aux trois quarts des jeunes interviewés (18) éprouvent un sentiment d'appartenance envers les gens ou les groupes de leurs milieux d'accueil présents ou antérieurs. En conséquence, un quart des participants (6)

disent avoir peu ou pas d'appartenance à leurs milieux d'établissement. Notons qu'au total, c'est la moitié (13) des jeunes interrogés qui partagent une appartenance tant pour leur lieu que pour leur milieu d'accueil alors que seules trois personnes ressentent peu ou pas d'appartenance à la fois envers leur lieu et leur milieu d'accueil.

Se profilent ici deux figures générales de l'appartenance au nouvel endroit de vie. Ces appartenances se présentent à la moitié des répondants (10) d'une manière naturelle ou essentiellement déterminée socialement ou, pour le tiers (7) d'entre eux, découlent plutôt de leurs préférences, affinités et participations personnelles ce qui leur permet alors de prendre individuellement une distance relative par rapport aux déterminations sociales ou culturelles de leurs appartenances.

6.1.2.1 Les nouvelles appartenances essentiellement naturelles et sociales

Arriver dans une localité pour un emploi implique pour certains que le milieu de travail sera le premier groupe d'appartenance comme l'explique une répondante qui y trouve tout naturellement une nouvelle « famille » suivant l'analogie consacrée :

J'apprends encore à connaître [ma ville actuelle], comme j'ai mentionné, ma première année à une nouvelle place est pas mal centrée sur [mon milieu de travail], alors je peux te parler de [mon lieu de travail] très bien... Mais [ma ville actuelle], c'est pas une grande place, alors je me suis quand même promenée un peu. J'apprends à aimer ça, jusqu'à date, c'est bien le fun vivre ici. [...] ceux que j'ai rencontrés à date, parce que j'en ai pas rencontré énormément, à part de ma petite bulle [au travail], avec les autres [professionnels], le personnel, puis les [gens], j'en ai pas rencontré beaucoup. Mais je pense que je fais partie de la petite famille de [mon lieu de travail], que je m'identifie à ces gens-là jusqu'à un certain point. Puis peut-être que l'année prochaine, je pourrai dire si je m'identifie au reste

de la communauté de [ville actuelle], parce que pour l'instant, je ne les ai pas rencontrés beaucoup.

Nous verrons que pour certains le développement d'un sentiment d'appartenance au cours des premiers temps passés dans un nouveau milieu est en lien étroit avec l'aboutissement de leur migration. Mais ce qui prime ici c'est la socialisation à l'intérieur du cercle social immédiat – professionnel dans son cas – tenue pour source centrale de sa nouvelle appartenance.

Peut-être plus du côté des appartenances essentialistes que de la détermination sociale, la découverte d'un nouvel endroit dont le cadre physique et la « mentalité » unique de la population sont ressentis comme correspondant intrinsèquement à sa personne sous-tend l'appartenance d'une autre répondante :

À Whitehorse? Je te dirais que c'est l'endroit où j'ai le sentiment le plus fort. Parce que la nature est vraiment belle. Pis... parce que j'ai vraiment besoin du côté tranquille comme paisible. Je pense que je suis une personne comme ça... ça me le donne beaucoup beaucoup puis je le ressens beaucoup ici. C'est sûr que si je vais vivre ailleurs, dans une petite campagne ou je ne sais pas trop, je vais le retrouver, ce sentiment-là... mais, ouais, je dirais que c'est mon sentiment le plus fort, à Whitehorse. [...] Bien, en fait, c'est pas juste l'environnement, mais c'est aussi le fait qu'ici, les gens ont une mentalité qui me rejoint que j'ai jamais trouvée ailleurs. Ça fait que c'est pour ça que c'est dur de partir [soupir...]. À Whitehorse. Ouais. Je veux dire après trois jours à [ville d'origine], je pensais déjà à mon chez nous... Ouais. [ville d'origine], ce n'est plus mon chez nous. J'y retourne pour faire plaisir à mes parents, à mon père. Je ne vais jamais chez ma mère quasiment, j'aime juste pas ça. [... Ici] j'ai mes amis, j'ai mon travail, j'ai ma place à moi, mes affaires sont toutes ici. J'ai rien, chez mon père, à part ma valise. C'est pas comme des gens, il y en a qui retournent pis qui ont leur chambre encore. Ça, c'est différent. Puis parce que mes sœurs sont plus ou moins là non plus, elles ne restent pas là. Mes amis ne sont plus là.

Ainsi après trois migrations autonomes et son intégration sociale, économique et résidentielle au sein de sa localité d'accueil, son appartenance d'origine lui semble s'estomper devant sa nouvelle appartenance qui paraît alors relativement exclusive. Remarquons que de ce fort sentiment d'appartenance envers sa localité actuelle lui semble découler une difficulté à quitter l'endroit. Ce qui ne l'empêche pas de n'accorder aucun rôle à ses appartenances dans ses décisions de migration comme elle l'explicitera dans la prochaine section.

Néanmoins, l'endroit d'accueil et celui d'origine peuvent parfois faire l'objet d'une double appartenance : « Je dirais que j'ai le sentiment d'avoir ma place aux deux endroits ». Aussi dans cette situation, une autre interviewée précise de quelle façon se combine ses appartenances, dont celle qu'elle porte envers sa province de vie actuelle qui devient graduellement primordiale :

...de plus en plus souvent, dernièrement, je m'identifie plus avec le Nouveau-Brunswick, vu que c'est l'endroit où j'ai habité le plus longtemps. À ce point-ci... Mais la Nouvelle-Écosse, j'ai quand même habité plus longtemps, j'ai habité 15 ans en Nouvelle-Écosse, mais vu que j'ai pas de famille ou vraiment de contact dans cette région-là... toute ma famille, mes grands-parents, tout ça, sont au Nouveau-Brunswick, je m'identifie plus au Nouveau-Brunswick. [...] Depuis que je suis déménagée au Nouveau-Brunswick, je voyage plus, je fais plus de randonnées, tout ça. Je m'identifie plus au Nouveau-Brunswick qu'à la Nouvelle-Écosse. [...] J'ai plus de connexion avec le Nouveau-Brunswick que j'ai jamais eue avant dans ma vie, je trouve, [au cours des] derniers cinq ans. Je l'apprécie beaucoup plus et je m'identifie plus au Nouveau-Brunswick que jamais avant. Parce que c'est ma famille, c'est ma culture, c'est là où on trouve l'Acadie d'aujourd'hui... [...] Alors, j'ai ce lien-là entre les deux. [...] la Nouvelle-Écosse : mon enfance et l'Acadie du passé [...et] le Nouveau-Brunswick : l'Acadie d'aujourd'hui.

On retrouve la continuité de deux temps biographiques qui ordonne ici les appartenances historique et sociétale, du lieu d'origine au milieu de vie. C'est suivant ces appartenances à ses « origines » et à « l'Acadie d'aujourd'hui » qui en découle qu'elle trouve de plus en plus sa place « avec les francophones » dans sa localité actuelle – majoritairement anglophone – au Nouveau-Brunswick. D'autre fois, nous l'avons vu, la double appartenance au lieu d'origine et au lieu d'accueil se conjugue au premier abord dans une valorisation des similitudes et contrastes entre les deux endroits comme l'indique un jeune interviewé qui est fortement attaché à l'environnement et au paysage de la capitale yukonaise et surtout au fait d'y avoir vécu sa vingtaine et d'y avoir fondé une famille :

De plus en plus, je me sens comme si c'est mon nouveau chez nous. Probablement plutôt parce que je sens qu'il y a tellement de choses qui ressemblent [à ce qu'il y a] par chez nous. C'est vraiment facile de faire que ça ressemble à [ce qu'il y a] par chez nous. C'est mon mini [ville d'origine], ici. [...] De plus en plus, ouais. Je veux dire ma famille est née ici, maintenant, ça fait sept ans que je suis ici... j'ai vécu seize ans par chez nous, ça fait la moitié de ce temps-là que je suis ici, puis... Je veux dire j'ai passé seize ans à [ville d'origine], mais la plupart de ça, j'étais vraiment dans l'enfance. Ça fait que j'ai passé peut-être mon âge adulte ici. Dans un sens, j'ai grandi ici aussi. J'ai vraiment un sens d'appartenance ici aussi. [...] Parce que c'est ma famille, maintenant, ce n'est plus moi, c'est vraiment ma famille. Ma famille a grandi ici, moi, j'ai grandi ici, ça me donne vraiment le sens d'appartenance, puisque j'appartiens [à Whitehorse], puis que j'ai besoin d'être ici. [...] Ça fait tellement longtemps que j'ai pas visité chez nous, je pourrais dire que c'est vraiment ici mon nouveau chez nous. [...] C'est ici, c'est Whitehorse. Je me réveille le matin, conduire à l'ouvrage, voir les montagnes, c'est vraiment le fun, ça me donne un sens de chez nous, je suis vraiment à l'aise avec les montagnes. C'est quelque chose que j'avais pas par chez nous; chez nous, c'était toujours l'océan. Je me réveillais le matin, je voyais l'océan : ça, c'était mon chez nous. Là, à l'adolescence, j'ai dit : O.K. là, je vais aller voir les montagnes... j'en ai eu assez de l'océan, je veux aller voir les montagnes. Astheure, c'est vraiment... c'est les montagnes, mon chez nous.

Mais en regardant à deux fois, on peut également y lire un souci de continuité biographique entre au départ, l'enfance dans le lieu d'origine et ensuite, l'âge adulte et la

paternité qui permet la réalisation de soi et recentre la vie vers les enfants et la famille dans le nouveau milieu. Soulignons la proximité de son discours avec la conception du passage à l'âge adulte par la socialisation déjà considérée et retrouvée chez un autre répondant au quatrième chapitre. D'autre part, on ne s'étonnera pas que celui-ci n'hésite pas à mettre cette nouvelle appartenance – par attachement personnel et familial, mais aussi envers les similitudes et contrastes avec le cadre naturel d'origine – en relation avec le désir initial de son parcours migratoire. Il faudra y revenir afin de répondre à la question de recherche qui nous occupe.

Au-delà de l'appartenance aux collègues de travail francophones, pour une autre répondante, c'est avant tout le cadre naturel du territoire qui est à la source de son appartenance territoriale et communautaire au Yukon, son lieu de vie depuis maintenant plus d'une vingtaine d'années :

J'adore où je vis. Absolument. [...] Tout le Yukon parce qu'on va faire du camping et de la pêche partout au Yukon. Whitehorse spécifiquement autre que mon [travail], y a pas un gros intérêt là, mais j'aime sortir de Whitehorse pour faire les choses de nature. [...] Quand je suis dans la nature. Si je suis en train de faire du camping, dans un bateau en train de faire de la pêche, autour d'un feu de camp. C'est là que je me sens chez moi. [...] dans un élément où il y a la forêt, les montagnes, l'eau, la nature, les animaux. [...] Je dirais que c'est le fait qu'on vit au Nord. Le fait qu'on vit dans un climat très exceptionnel et puis très éloigné de la plupart des gens. Ça prend deux jours pour se rendre à Vancouver. C'est assez loin non ? Pour se rendre dans une grande ville, ça prend du temps, c'est loin. Je pense que n'importe qui qui vit au Yukon, le fait qu'on vit au Nord et que c'est assez éloigné, ça l'ajoute un petit cachet spécial qui nous rejoint. Ça créé un sens de communauté encore plus fort je trouve. [...] Aussi je dirais quand je suis à [lieu de travail], quand je m'entoure [de collègues] francophones et on fait des petites fêtes culturelles et des petits partys francophones.

Outre les caractéristiques naturelles du lieu, l'appartenance à la vie de communauté peut trouver son fondement dans l'expérience de relations de solidarité sociale comme le rappelle le témoignage d'un jeune interrogé quelques années après son arrivée. Remarquons sa double appartenance qui est ressentie simultanément envers sa localité d'origine et la communauté de sa nouvelle localité rurale.

[Ville d'origine], c'est mon chez nous, c'est là d'où je viens, mais... je suis bien ici. [...] Je viens de [ville d'origine], mais je suis résidant de [localité actuelle] à l'année. [...] Il n'y a pas un autre endroit comme ça ici, au monde. C'est spécial. C'est... vraiment, c'est une vie de communauté. Tout le monde prend soin de tout le monde, ici, il n'y a pas personne qui a faim, il n'y a pas personne couché sur le bord du chemin. Tu n'as pas une cenne dans les poches puis tu veux un verre, tu vas en avoir un, verre. C'est le fun de pas voir quelqu'un couché sur le bord du chemin, demander de l'argent pour aller manger. Tout le monde mange ici. Tout le monde mange bien. [...] On prend soin de tout le monde, ici. Moi aussi, j'ai vécu la misère ici, puis ça paraissait pas. Il y a eu des bouts durs pour tout le monde, puis tout le monde s'en sort, puis tout le monde est là pour s'aider, puis c'est vraiment spécial.

Le récit d'un jeune homme arrivé à Whitehorse aussi depuis quelques années combine les deux représentations communautaires avec d'une part l'expérience intime de liens privilégiés de solidarité « À la maison, avec les colocs avec qui j'habite [...] tout le monde surveille le dos de chaque personne dans la maison, c'est un lien que j'ai même pas vécu dans ma famille. C'est aussi fort que ça » et d'autre part l'identification à un mode de vie en communauté découlant des réalités des régions éloignées.

...des régions éloignées ou des gens qui habitent dans des petits villages, d'autonomie puis tout ça, je pense que c'est à ce type de monde-là que je m'identifie, des gens qui doivent être autonomes, débrouillards, vivre à même la collectivité pour survivre. Je pense que c'est ça qui m'identifie. Ça plus qu'une région. N'importe quelle région que les gens doivent vivre comme ça, je m'identifie à ça.

Il en tire une forte appartenance « d'adoption » à sa localité d'accueil dont il ressent la stabilité au-delà de ses projets de migration, du moins jusqu'à un certain point :

Ma terre adoptive. Je ne sais pas si je vais être ici jusqu'à ma mort, je veux encore bouger, mais je suis encore ici pour au moins un an ou deux. J'ai l'impression que même si je bouge ou que je déménage ailleurs, que mon point de retour, mon point d'attache devient de plus en plus ici. [...] c'est un genre de petite terre d'attache. Pour l'instant, c'est là que je suis bien. [...] c'est ici que je vis ma vie, puis que je suis bien. Un jour, si je déménage à un autre endroit, que j'y reste pour dix ans, bien ça sera un sentiment d'appartenance à cet endroit-là.

Ce témoignage rappelle le type du jeune migrant d'adoption discuté au premier chapitre et rejoint en partie le cas de ce répondant qui dit s'être délesté de son appartenance de provenance. Quelque part entre les deux représentations de la communauté, une jeune femme qui est devenue mère récemment, tire un sens d'appartenance et une fierté de son mode de vie proche de la nature et de la connaissance mutuelle des résidents de sa petite localité rurale, mais aussi de la capitale du Yukon.

...je suis fière de rester ici. Mes parents sont venus passer dix jours ici au mois de juin, puis pendant dix jours, j'étais fière... je les faisais visiter partout, puis je voyais dans leurs yeux... ils sont éblouis, c'était vraiment... Bien, c'est sûr que de voir leur petite fille aussi, mais juste de voir où je vivais puis comment je vivais, puis comment je me débrouille... pour eux... c'était... Ouais, j'en suis fière. C'est une fierté. [...] Comme je dis, le mode de vie, le camping... partir en canot, canot-camping, les montagnes... Il y a ça au Québec aussi. Il y a ça partout, mais pas dans ma ville natale. [...] Je dis souvent que je me sens chez nous ici. Comme je disais, t'as un peu l'impression d'être quelqu'un ici. Tout le monde, tous les locaux, tout le monde me connaît, ils savent mon nom. Tout le monde connaît mon nom, je connais pas la moitié du nom du monde... [...] moi, je trouve ça merveilleux. Je me sens bien. [...] surtout à [localité actuelle], mais beaucoup à Whitehorse aussi, comme je dis Whitehorse, c'est la plus grosse ville où moi j'ai habité... Ouais, j'ai adoré ça, Whitehorse, parce que je connais beaucoup de monde, mais, en même temps, c'est la ville, y a plein de monde que je ne connais pas non plus, mais j'ai quand même une identité, parmi ceux que je rencontre puis que je connais... Non, j'ai adoré ça. Juste prendre l'avion, puis connaître du monde dans l'avion, je trouvais ça bien spécial.

Tout en prenant ancrage au sein de deux localités du Yukon, son appartenance s'étend à l'ensemble du territoire, ce qui lui permet de ne pas limiter ses possibilités personnelles et de garder ses projets de déplacement activement ouverts : « Moi, j'ai partout ma place. Je la fais, ma place [...] Au Yukon. Je ne sais pas encore où. Puis c'est ça que j'aime ici. [...] Je ne suis pas obligée d'être 'stallée' à une place. Pas tout de suite, quand [ma fille] va aller à l'école, on verra ». Cette attitude favorisant l'autodétermination relative et la liberté de mouvement s'opère dans une prise de distance temporelle avec la fixité de l'établissement dans l'espace. On trouve cet embryon de distanciation chez une autre répondante qui ressent une forte appartenance au cadre naturel de la région rurale où elle a migré il y a plusieurs années et envers la famille de son conjoint qui est originaire de l'endroit.

J'adore ça. J'aime vraiment ça, puis c'est une des raisons pourquoi on est encore ici, même si des fois c'est difficile [la petitesse du milieu], c'est qu'on est capable de faire comme une séparation, à un certain *extent*. Puis la famille de [mon conjoint], elle reste ici, puis ils sont... vraiment tellement tellement du bon monde... ils sont une grosse partie de pourquoi on est ici, puis j'aime vraiment la place, puis j'aime vraiment rester ici. [...] J'ai un sentiment d'appartenance] à la famille de [mon conjoint] plus, parce qu'ils sont vraiment super sportifs, puis aussi à la place, à la beauté, c'est vraiment une place le *fun*, c'est vraiment comme. C'est vraiment *prestigious* [...] Mais on est en train de travailler pour être capables d'avoir une propriété juste en dehors de [village], qu'on ne reste pas *right* dans le village, puis qu'on est capables d'avoir le choix de venir à [village] si on veut, puis pas vraiment être obligés [d'y vivre].

Notons que son appartenance n'est pas incompatible avec son désir d'indépendance relative envers l'omniprésence de la collectivité projeté dans une distance résidentielle. Ainsi, l'appartenance découlant naturellement du lieu de vie et des proches peut s'avérer

insuffisante comme l'éprouve avec incertitude un répondant qui en ressent les limites face à la part d'indétermination de sa vie :

...j'ai un peu d'appartenance. Je suis habitué, puis... la liberté, il y a moins de monde ici. Tu peux respirer, on va dire. Ça dépend ce que tu veux aussi, comme en ce moment, c'est bien, c'est le fun d'être ici. Il faut juste être ici pour le voir, il n'y a pas beaucoup de monde qui vont voir ça, une place comme ça. [...] Veut, veut pas, j'en ai un, même si c'est peut-être pas ici que je vais vivre toute ma vie, mais j'ai un sentiment d'appartenance. Ça restera dans ma mémoire, puis qui sait, peut-être qu'un jour, je serai là, puis j'aurais ma famille ici, je ne sais pas. [...] ici, je suis reconnu quand même, avec ma famille, je suis libre d'être ici. Je suis là, avec mes amis aussi, je suis reconnu à Whitehorse. La personne que je suis, la personne que je suis devenue.

Mais au-delà de son sentiment d'appartenance naissant envers la localité où il se réalise depuis l'adolescence et au sein de laquelle sa famille et ses amis le reconnaissent dans sa singularité, ce jeune homme éprouve le début de la vingtaine comme une recherche personnelle et sociale plus large qui peut paraître contradictoire aux premiers abords :

Je suis rendu à ce point-là où je n'ai pas vraiment de chez-moi. Je suis en train de chercher où peut être mon chez-moi. [...] Puis j'ai ma blonde, en ce moment, puis on va prendre des décisions, puis on veut vivre des expériences avant de se poser quelque part. On va faire l'expérience de l'université, puis ensuite, on aimerait ça aller voyager. On va voir c'est quoi qu'on aime, puis si on s'entend toujours bien, on va voir après. [...] C'est où mon chez-moi? Je le sais pas encore. Je ne sais pas où j'ai ma place. J'ai des idées qui viennent et qui partent sans arrêt. Je sais pas... des fois, il y a des choses qui font du sens, c'est ça qu'il faudrait que je fasse, puis je travaille avec du monde, puis j'entends le monde parler, j'entends le monde qui dit ça, d'autre monde qui dit ça, puis ça, ça fait du sens, ça, ça fait du sens, ça, ça fait pas de sens, ça, c'est pas de sens... Il faut que je sois dans le milieu pour être parfait? Je ne sais pas encore. Je ne sais vraiment pas.

Il nous semble qu'il témoigne de l'insuffisance des lignes directrices de la socialisation, des empreintes du vécu et des attaches de même que des aspirations qu'il en conserve devant l'impératif de se trouver et de choisir quoi faire de sa propre vie dans le

monde dont le sens idéal lui échappe. C'est à travers les nouvelles expériences – avec le support du couple dans son cas – que s'entrevoit alors la recherche individuelle de soi et de sa place dans la société. L'instantané est d'autant plus intéressant qu'au moment de l'entrevue, ce répondant vivait une transition migratoire vers les études postsecondaires. Au fond, c'est cette ouverture qu'assume dans la migration l'autre figure des nouvelles appartenances territoriales et sociales, celle de l'individuation.

6.1.2.2 L'individuation des nouvelles appartenances

La représentation la plus saillante de l'individuation de l'appartenance au lieu et au milieu d'accueil concerne l'expression d'une préférence personnelle pour l'endroit de vie sous la forme d'un choix. Le témoignage d'un jeune immigrant explicite de manière très articulée ce qu'il nomme « un sentiment d'appartenance un peu volontaire » :

...un sentiment pour le Yukon que je n'ai jamais eu ailleurs, puis la raison principale, c'est surtout qu'ici, finalement, c'est un endroit qu'on a choisi, alors que quand tu nais quelque part, tu es comme obligé d'avoir un sentiment d'appartenance même si t'as pas d'affinités... tu as comme un devoir moral que je n'ai jamais eu, je ne me sentais jamais appartenir... par la force des choses, tu veux partir de cet endroit-là, mais c'est plus facile d'avoir un sentiment d'appartenance pour un endroit que tu choisis, finalement, que pour un endroit qui t'est imposé. [...] nous, on voulait... c'est quelque chose qu'on s'est créé, finalement, un sentiment d'appartenance un peu volontaire. [...] bien, le fait qu'on a construit une partie de notre vie ici. On a jamais acheté une maison avant, puis on acheté une maison, on a fait des enfants qui sont nés ici, tout ça, ça crée un fort lien d'appartenance, déjà, au départ. Puis aussi c'est un endroit qu'on a choisi, donc... je pense que c'est pour ça. [...] Je me sens chez moi] ici, au Yukon. Vraiment ici, dans la région de Whitehorse. C'est ça, les choses qu'on a développées. Je pense que si j'allais ailleurs, maintenant, il me resterait toujours ce sentiment d'appartenance au Yukon, c'est ça que je disais, si on s'en allait ailleurs, on aurait toujours, je pense, un pied à terre ici, une envie de revenir.

Ce sentiment qui se fonde sur le choix individuel – ou en couple – de l’endroit pour y vivre est d’autant plus puissant qu’il se double d’une appartenance collective à une population représentée comme ayant en commun d’avoir également largement choisi d’y migrer :

...je pense que, à quelque part, les gens qui habitent ici au Yukon se ressemblent tous un petit peu, d’une certaine manière, ils ont tous fui quelque chose, quelque part, souvent... on se retrouve pas ici par hasard, c’est souvent un choix qu’on a fait, puis je me ressens beaucoup là-dedans. Dans une grande ville, tous les gens sont différents, ton voisin, il n’a pas les mêmes aspirations que toi, il est différent, puis tu as des gens qui ont des expériences de vie tout à fait différentes. Ici, il y a une similitude, tu ressembles, finalement, à tout le monde. Que les gens viennent de n’importe où, il y a quelque chose de commun là, ils sont venus ici souvent par choix et pour chercher quelque chose. Ils aiment la nature, souvent... c’est pas des grands citadins, puis c’est là-dedans qu’on retrouve des similitudes.

Il nuancera le caractère volontariste de son discours tout au long de l’entretien, mais quoi qu’il en soit, cette appartenance par choix est intimement en lien avec les migrations de certains jeunes. L’appartenance au Yukon ou à la région de sa capitale basée sur la volonté de s’installer dans le territoire par choix pour le milieu de vie ne s’affranchit en effet pas toujours autant des déterminations sociales comme le décrit une répondante qui y vit depuis près d’une année :

Qu’est-ce que je ressens ici? Que j’aime beaucoup cette région [de Whitehorse], j’aime beaucoup le style de vie [...] Parce que j’ai mes amis ici, mon copain est ici maintenant, on veut y rester... Oui, je me sens très bien ici. [...] Puis ici, je trouve qu’il y a plein de gens qui ont fait beaucoup de voyages, qui sont allés partout au pays puis dans d’autres pays, c’est de cette façon-là que je m’identifie avec eux, puis c’est des gens de tout partout, puis ça, je trouve que c’est vraiment super, puis c’est vraiment excellent.

L'identification aux autres migrants qui composent la population yukonaise se fonde alors plus sur la diversité et le cosmopolitisme relatif de celle-ci. Pour une autre jeune femme, la préférence personnelle envers un endroit peut aussi s'exprimer devant sa double appartenance au lieu d'origine et au milieu d'accueil en contribuant en quelque sorte à résoudre l'ambivalence entre les deux, sans toutefois se soustraire aux influences sociales ou à la participation culturelle :

Bien, on partage la même langue, puis... quand je suis retournée au Québec, je ne connaissais pas vraiment la musique là-bas, les émissions, les personnalités connues, je ne les connaissais pas, parce que j'ai pas vécu là-bas, j'ai pas lu les journaux pendant dix ans... Mais là, je commence à écouter plus de musique en français, je m'identifie de plus en plus à la culture là-bas. Ouais. [...] Entre les deux, si j'avais à choisir. [...] je pense que je penche un petit peu plus du côté du Yukon. Mais j'aime les deux. [...] je dirais, après avoir passé l'été ici [à Whitehorse], c'est plus ici. Parce que mes amis ici sont plus proches, on se connaît mieux. J'ai des bonnes amies au Québec, des très bonnes amies que je vais garder pendant très longtemps, j'espère, mais c'est pas pareil comme ici. [...] Même quand ça fait un an que j'ai pas vu une de mes amies [d'ici], puis qu'on se revoit, c'est quasiment comme c'était avant. Ouais, très spécial.

Pour certains de ces jeunes, les affinités linguistique, identitaire ou générationnelle par exemple restent des éléments sociaux et culturels importants au développement progressif d'appartenances dans leurs nouveaux milieux de vie :

...ça fait pas longtemps que je suis ici. Je sens que ça prendrait plus de temps pour m'identifier aux gens d'ici. [...] c'est plus long. C'est normal [...] Mais en fait, c'est sûr que quand je rencontre des gens de mon âge, je m'identifie plus à eux. Mais vraiment, comme je sais que je suis Québécoise et que je m'identifie aux Québécois, quand je rencontre des Québécois ailleurs, je m'identifie encore plus vite aux gens. J'avoue que, de plus en plus, les francophones hors Québec, je m'identifie aussi plus à eux autres. J'ai rencontré quand même beaucoup de francophones acadiens aussi, des francophones qui ont grandi au Yukon, des francophones qui ont grandi au Manitoba, en Ontario. De plus en plus, je m'identifierais à ces gens-là, mais jamais autant qu'à des Québécois. C'est sûr que la langue est un facteur important dans le fait de s'identifier et de se connecter avec les gens. [...] Avant de partir de Montréal, j'ai toujours eu des relations sociales en

français. C'est sûr que pour moi, quand je rencontre quelqu'un en français, je suis plus portée à aller lui parler et à faire des liens.

Cette répondante parle alors d'une appartenance par affinité plus importante envers son milieu de vie précédent, le Yukon, lors de sa deuxième migration pourtant très brève :

Je me suis plus attachée à Whitehorse que je m'attache à [ville actuelle au Nouveau-Brunswick]. Je ne sais pas si c'est parce que j'avais plus d'amis là-bas. Sûrement que ça aide. Ce n'était vraiment pas le même genre de milieu non plus. On travaillait juste avec des jeunes de notre âge, tout ça. Tandis qu'ici c'est vraiment plus un bureau avec du monde plus âgé. Ce n'est vraiment pas le même genre d'emploi. J'imagine que ça joue un rôle là-dedans. J'étais triste quand je suis partie de Whitehorse, je m'étais fait des amis aussi qui restaient là, qui venaient pas d'ailleurs au Canada, qui venaient du Yukon. Je pense que ç'a été plus dur de partir. [...J'étais attachée] à l'endroit aussi. J'ai vraiment aimé les montagnes. J'ai vraiment aimé l'Ouest, vraiment beaucoup. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai aimé le genre de place que c'était.

Mais en définitive, elle dit choisir son lieu d'appartenance qui peut par ailleurs varier à court terme : « Maintenant, chez moi ça pourrait être ici et dans sept mois, ça va être autre chose. Faut que mon chez-moi, ça soit mon choix. [...] Sinon, c'est vivre dans le passé et je ne veux pas faire ça ». Après le choix temporaire d'un endroit, l'appartenance au milieu s'articule selon les affinités sociales et culturelles qui favorisent le développement de liens passagers dans ce nouveau contexte. En même temps, cette conception d'une appartenance temporaire permet de marquer – à l'avance – une rupture avec sa permanence et ainsi d'établir une distanciation avec ses déterminations naturelle, sociale ou culturelle. Il nous semble que ce rapport particulier au temps constitue une autre forme de l'individuation de l'appartenance au milieu d'accueil.

Que ce soit par habitude aux migrations multiples ou rapprochées, devant l'inévitabilité d'une migration prochaine, en attendant une stabilisation future de leurs parcours ou par aspiration à une vie de grande mobilité quelques jeunes se représentent une telle appartenance transitoire à leur milieu de vie présent. La narration d'une répondante illustre à elle seule trois de ces modalités de l'appartenance temporaire :

...je pense que c'est ici, mais encore là je sais que je ne suis pas encore en place parce que je me dis encore là, je m'en vais dans moins d'un an, je vais faire des études là-bas, je reviens, je vais m'installer, donc dans ma tête, je m'attends à déménager parce que je m'attends à avoir un emploi qui va m'amener à déménager ailleurs, donc, je pense que c'est ma place, mais temporaire. [...Je me sens chez moi] au Canada. Ça sonne banal, mais parce que je ne suis jamais resté dans un endroit de très longues années, que j'ai toujours de la difficulté, je trouve à m'associer à juste un endroit en particulier. Je ne peux pas dire « je suis montréalaise », je ne peux pas dire que je peux m'associer beaucoup avec la ville d'Ottawa, présentement, c'est celle avec qui je m'associe le plus, c'est là que je vis présentement. Je ne peux pas déterminer une ville plus qu'une autre. Je pense que c'est quelque chose qui va peut-être se développer plus lorsque je vieillie, je fonde une famille, je m'installe sérieusement. Mais pour l'instant, je ne peux pas m'associer à une place en particulier. [...] Et là maintenant, dans la région d'Ottawa, autant que j'aime ça, je m'associe beaucoup à toute la région aussi parce que je crois que souvent les gens qui se regroupent ici, ont, pas nécessairement eu le même parcours que moi, c'est certain, par contre, des parcours un peu semblables et les endroits où je travaillais, surtout au [gouvernement fédéral], je travaillais pour les gens à travers le pays donc j'ai pu beaucoup m'associer avec eux. [...] Je pense que je m'associe le plus avec les gens de la région ici, où je vis présentement. Mais c'est juste parce que je pense que les gens que je côtoie habituellement, c'est les gens que j'aie connus depuis mes études ici donc soit qu'on s'est connu à travers les cours, les études à l'université ou les emplois dans la région, donc j'ai toujours quelque chose qui ait rapport avec eux. Mais je trouve ça curieux parce que quand je me tiens avec les gens du travail, on parle de ce qui c'est passé au travail à ce moment-là, si c'est signé ou quoi que ce soit ou quand c'est avec les gens que je connais plus de l'université, là on parle vraiment plus des profs ou des choses qui se sont passées à l'université. Donc, ça dépend des amis que je vais voir, c'est sûr que je vais m'associer avec eux d'une certaine manière, mais je pense que c'est juste parce que je suis ici présentement que je m'associe à eux.

Mais l'appartenance temporaire au milieu d'accueil n'engendre pas nécessairement des liens sociaux limités aux milieux d'étude ou de travail comme le spécifiait l'avant-dernière répondante. C'est aussi ce que confirme le prochain interviewé aux études à l'étranger :

Je me sens chez moi à [ville en France]. Ça fait 4 ans que je suis installé là-bas. J'ai une petite amie là-bas, j'ai des amis là-bas j'ai un passé là-bas alors je me sens chez moi à [ville], mais c'est pas quelque chose qui va forcément durer si je dois me déplacer encore dans l'année qui vient pour trouver du boulot.

Par-delà sa relation amoureuse, ses amitiés et son attachement passager à sa ville actuelle, ce dernier ressent des appartenances multiples qui s'expriment symboliquement par sa participation politique à ses sociétés d'origine et d'accueil, ce qui illustre la dernière modalité de l'individuation de l'appartenance présente dans notre échantillon :

Moi j'ai de multiples identités je crois. Je crois que ce n'est pas comme tout le monde : il n'y a pas une identité qui soit plus forte que toutes les autres. [...] J'ai un sentiment d'appartenance au Canada, mais encore plus à la France. C'est pas quelque chose que je trouve exclusif ou je sens que c'est pas exclusif, mais c'est vrai que je me sens une appartenance à la France. J'ai fait les démarches pour avoir la nationalité française et je me suis assuré que je vote dans toutes les élections, que je puisse voter en France en partie pour affirmer une identité française que je ressens et au Canada pareil. Je participe toujours aux élections au Canada quand je suis en France. C'est toujours plutôt symbolique, mais ça symbolise que je me sens impliqué au Canada autant que je me sens impliqué en France.

L'appartenance à l'endroit d'accueil par la participation ne se réalise pas seulement sur le plan politique, mais aussi dans un registre plus matériel. C'est le cas d'un autre répondant dont l'attache à son nouveau milieu lui vient en partie de sa participation à un comité au sein duquel il s'implique afin de réaliser un projet éducatif et artistique qui le rejoint et de surcroît déboucherait peut-être sur un emploi plus valorisant pour lui.

Bien ici, pour l'instant. J'ai des choses à offrir dont les gens ont besoin. [...] Ouais. Et donc là, ils ont peut-être besoin d'un [métier] à [établissement] et moi, comme j'ai un savoir extrêmement large, ça se passerait parfaitement. S'ils ont besoin de moi... Si personne n'a besoin de moi, je m'en vais.

Cette indépendance radicale dans la participation sociale et économique est à saisir au regard d'une éthique de vie personnelle et d'une morale universelle qui correspondrait à un certain mode de vie yukonais :

...je pense que le mode de vie que certaines personnes ont est tout simplement un mode de vie qui me semble logique; pour moi, c'est une série de choses, c'est de réaliser, bon, premièrement, vivre le plus en accord avec mon environnement, essayer d'inclure de l'exercice physique dans ma vie de tous les jours, donc je suis en vélo, puis je monte la pente en vélo... j'ai même pas besoin d'y penser, je fais de l'exercice physique, construire une maison avec l'environnement, ensuite être impliqué socialement... Et donc il y a des gens qui font ça et... ils font ça... je sais pas pour quelle raison ils le font, moi, je le fais parce que je pense que c'est... tout ce que j'ai vécu jusqu'à maintenant me dit que c'est ça, l'idéal. Et donc, c'est pour ça que j'essaie de faire ça. Mais je m'identifie pas aux gens d'ici, non, mais je pense que c'est une bonne manière de faire les choses. C'est ça que je pense.

En dépit de son affinité avec le mode de vie, de son aspiration de participation, de son appréciation de l'ouverture de l'identité canadienne, de son attachement à son habitat, au fond sa prise de distance singulière s'appuie sur une appartenance universelle transcendant la vie particulière.

Bien, ce qui est intéressant, pour moi, au Canada, c'est que quand tu viens ici, tu es étranger, donc tu es Canadien, quasiment, c'est ça, si tu veux. Il y a une ouverture énorme. [...] mon idée, c'est que je vais garder cette maison, mais que je vais... si je veux aller prendre un cours, ou si je pense que je veux aller en Europe pendant un certain temps, parce que j'ai des projets ou je sais pas quoi... Mais j'aimerais bien garder cet endroit. [...] Bien, dans ma maison. Bien, comme dit... moi... tu vois, il me semble que maintenant, je pourrais être heureux n'importe où. Et mon chez-moi, bien, c'est ma tête. [...] j'ai vu... je sais pas, 35, 40 pays dans ma vie, j'ai été au Pôle Sud, quasiment [...] j'ai aussi pas mal voyagé là... Donc je réalise que, je sais pas, j'ai pas l'impression d'appartenir plus à la France qu'au

Canada qu'au... [...] Moi, la manière dont j'aime penser à moi-même, c'est pas que j'appartiens à quelque chose ou que j'ai pas le choix d'être ici. Je sens que je peux faire quelque chose [ici], mais moi, j'appartiens à la planète. C'est tout.

Que ce soit dans des appartenances sociospatiales qui leur apparaissent essentielles ou en individualisant celles-ci nos répondants déclarent pour la grande majorité des attaches importantes à leur nouveau milieu de vie. Au fil de l'exploration, ces appartenances sont régulièrement apparues en lien avec les migrations des jeunes, invitant à l'analyse systématique de leurs effets précis dans le processus migratoire.

6.2 Les appartenances dans les migrations des répondants

La moitié des jeunes participants (14) considèrent que leurs différentes appartenances sociales et territoriales influencent d'une manière ou d'une autre leurs déplacements. En continuité avec les analyses des pages précédentes, notons que ces jeunes, à une exception près, ont déclaré de fortes appartenances à leurs lieux ou leurs milieux soit d'origine, soit d'accueil, soit au deux. En revanche, nous avons déjà constaté qu'un sentiment d'appartenance prononcé n'est pas suffisant afin d'influer sur le cours des déplacements des migrants.

Les témoignages indiquent plus précisément des liens effectifs entre ces appartenances et deux des principaux moments du processus migratoire : le choix d'une destination et la décision de rester dans un milieu. D'une manière typique, ce peut être au moment de choisir une destination en favorisant, par appartenance, un retour au lieu

d'origine – ou considéré comme tel – comme le rapporte le quart des répondants (7) ou encore afin de décider de rester à un endroit suivant une appartenance au milieu d'accueil pour un autre quart (7). Évidemment, les réalités migratoires ne sont pas aussi univoques et exemplaires, mais il semble bien qu'il y ait là suffisamment de ressemblances dans les témoignages pour qu'émergent distinctement de l'analyse ces deux effets dans la modulation identitaire des migrations. D'ailleurs seuls deux jeunes rapportent avoir connu les deux effets qui apparaissent en conséquence relativement typiques, du moins dans notre échantillon.

Par contre d'autres jeunes pensent que leurs appartenances agissent à leur insu sur le déroulement de leurs déplacements : « Probablement. Même si j'en suis pas conscient, probablement ». Ce qui reflète assez bien la difficulté que certains ont à identifier et expliciter le rôle de leurs appartenances. Sans nier tout à fait ce rôle, ces derniers (6) accordent en dernière analyse la prépondérance à des facteurs de migrations disparates tels le « *feeling* », le goût du changement et de l'aventure, l'amitié et le couple, la petitesse de la population, le climat et un emploi bien rémunéré ou les possibilités de carrière. À titre illustratif, un jeune homme conclut : « ça a toujours une influence, mais [...] je crois qu'au bout du compte... [...] une quelconque raison qu'une région peut m'apporter quelque chose [...] toutes ces raisons d'appartenance là... c'est pas eux autres qui vont me retenir à un endroit ». Plus catégoriques, les derniers interviewés (4) n'attribuent aucun rôle à leurs appartenances dans leurs déplacements, confiants envers leurs propres forces et capacités et attachés qu'ils sont à leur indépendance dans leur réalisation personnelle. Par exemple, une

jeune femme provenant du Québec ressent un « attachement profond » et de l'ennui qu'elle compense par des voyages ou des séjours de retour dans sa province d'origine, elle est toutefois d'avis qu'au-delà de ses appartenances, elle a la capacité personnelle de se réaliser à n'importe quel endroit :

Si j'ai une chance de pouvoir y aller, c'est sûr que je la prends. Le plus souvent possible. C'est comme ça que je le vis. Ça ne me dérange pas d'être loin, tant que je peux y retourner. Tant que je sais que je vais toujours connaître du monde là-bas pour aller les voir. [...] je pense que je suis capable de me sentir bien partout, si j'aime ce que je fais et si j'aime où je vis. Ce n'est pas vraiment une influence avant que je sois rendue là. Ça pourrait m'influencer à rester ou à partir, mais j'ai jamais eu le problème de ne pas me sentir à ma place à quelque part.

Ainsi, il ne faut pas croire que ces jeunes soient sans appartenances aucunes, mais plutôt comme l'a relevé Garneau (2003) que celles-ci, même fortes, ne les empêchent pas de quitter un endroit ce que confirme une de nos répondantes : « Je sais que je ne veux pas vivre là [dans sa province d'origine, le Manitoba], mais... c'est pas à cause que j'ai pas aimé mon expérience, c'est juste que je veux faire de nouvelles expériences ». D'ailleurs, ces mêmes appartenances pourront parfois contribuer à un retour éventuel. Le témoignage d'une seconde jeune femme fait ressortir davantage la question en plus d'indiquer que les appartenances associées à un retour possible ne concerneraient pas que le lieu d'origine :

...mes appartenances vont toujours être là. C'est quelque chose qui va toujours être pareil. Je sais qui je suis, je sais à qui j'appartiens... d'où je viens. Tant que je sais ça, je peux aller n'importe où. Tant que je sais que ces personnes-là sont... que je suis en contact avec eux autres, ils ne vont pas arrêter d'être mes amis parce que je reste à l'autre bout de la terre. Il y en a deux qui sont à l'autre bout de la terre, puis on est encore amis. [...] je ne pense pas à ça quand je veux déménager : je vais-tu me faire des amis, tout ça? Non, puis je veux pas, parce que sinon, ça t'arrête. C'est comme... parce que plus tu vieillis, plus on dirait que c'est difficile, les gens commencent à avoir des familles, installés, tout ça... tu veux avoir des amis de ton âge. C'est sûr que là, à partir de l'âge que j'ai, bien, c'est pas facile de bouger là. [...] je ne veux pas faire ça, parce que ça va m'arrêter, finalement, puis

je ne veux pas m'arrêter. [...] Je pense que je suis une personne qui est prête à faire une nouvelle vie n'importe où. Mais je te dirais cent pour cent que je ne retournerais jamais vivre à [ville en Ontario français]. D'où je viens. Pas mal certain que je ne retournerais pas à [ville au Québec] non plus, à moins que mon mari ou mon chum, *whatever*, soit Québécois puis il veut vraiment retourner. Mais je ne pense pas que je retournerais d'où je viens. [...] je retourne souvent, c'est comme mon pied à terre, si tu veux chez mon père, parce que je bouge beaucoup, quand même, même si je reste beaucoup... ça fait cinq ans que je suis ici... j'ai quand même été parti pendant ce temps-là. [...] ça ne me dérange pas de retourner juste pour quelque temps, juste pour avoir un petit goût des arbres, sentir la pluie qui s'en vient... Mais... juste retourner quelque temps. Je ne sens pas le besoin d'aller retourner vivre là. [...] Présentement, je pense que je suis assez forte pour aller... je pourrais vivre n'importe où. Je ne retournerais pas d'où je viens mais je reviendrais... peut-être la seule place où je dirais que je reviendrais, c'est peut-être à Whitehorse. S'il y avait... m'établir ici plus tard, à la retraite. [...] je pense que j'ai vraiment trouvé l'endroit qui me rejoint le plus, à Whitehorse, dans tous les endroits où j'ai vécu. Mais, en même temps, j'ai des nostalgies de toutes les places que je suis allée, c'est tout le temps de même. Tous les bons moments que tu as eus, les choses qui étaient le fun. À chaque place, j'avais aimé chaque place, quand même. Donc je me dis : ah, ça va être pareil, c'est correct. Mais je pense que c'est l'endroit le plus difficile à quitter. Ouais. [...] Parce que j'ai commencé peut-être plus à... bien, j'ai commencé ma vie professionnelle ici. Avant, c'était toujours les voyages, tout ça, ou les études... j'étais pas attachée encore. On dirait que quand tu commences à travailler, à te faire des amis... tu as ta place... bien là ça devient plus difficile. Mais c'est pas ça qui va m'empêcher de partir; oui, c'est pas facile, mais je vais partir quand même. Parce qu'il faut, c'est ça.

Il serait difficile de soutenir que cette jeune femme n'est pas affectée par ses appartenances. Elle affirme néanmoins rester stoïque devant l'impératif du départ pour son développement personnel et vers de l'avancement professionnel qui passeront probablement par une reprise des études dans son cas. De la même manière, ses migrations passées n'ont pas été influencées par ses appartenances en fin de compte. Mais revenons maintenant à ceux et celles qui discernent dans leurs déplacements une part attribuable à leurs appartenances.

6.2.1 Les migrations de retour suivant l'appartenance au lieu

Le quart des jeunes interrogés indiquent que leurs appartenances ont été étroitement associées à au moins un retour dans leur localité d'origine, dans une région de vie passée ou même dans un pays qui leur sont particulièrement signifiants. De plus, quelques personnes envisagent avec plus ou moins de certitude un retour éventuel, sur la base d'une forte appartenance à leur lieu de provenance ou à une région antérieure privilégiée.

Lors de l'analyse des facteurs migratoires au quatrième chapitre, seulement deux migrations de retour au Yukon ont été directement attribuées par nos répondants à une appartenance envers leur lieu d'origine. Plusieurs considérations permettent d'élucider cet écart. D'abord, un autre jeune originaire du Yukon a découvert au cours de l'entretien que ses appartenances jouent un rôle plus important qu'il ne le pensait à première vue parmi les divers motifs de ses retours répétés. Ainsi, il appert que les appartenances n'agissent pas toujours comme une cause directe ou centrale et certainement pas unique des migrations de la même façon que les préférences linguistique et culturelle discutées au chapitre précédent. Ensuite, les trois quarts des jeunes interviewés ne sont pas originaires du Yukon et certains d'entre eux ont également connu des déplacements vers leurs différents lieux ou régions d'origine suivant leurs appartenances. Enfin, nous venons de le constater, l'effet des appartenances sociales dépasse largement l'origine pour également se déployer dans les nouveaux milieux de vie traversés et ainsi parfois influencer sur le retour de certains dans l'un de ces endroits privilégiés au point qu'il peut fournir un sens assimilable à l'origine, surtout

lors des migrations à l'enfance et à l'adolescence ou encore au cours des parcours à migrations multiples.

Notre terrain de recherche implique toutefois que la moitié de ces migrations de retour où se manifeste une appartenance au lieu d'origine concernent le territoire du Yukon. Ce type d'influence identitaire sur les migrations de retour est apparu dès l'analyse des motifs reliés à la qualité de vie du territoire dans le quatrième chapitre. Que ce soit après un séjour à l'extérieur, habituellement temporaire, pour des études, du travail, un voyage ou d'autres expériences, cet effet semble couramment se combiner avec d'autres facteurs dans les retours des jeunes du Yukon. Les facteurs liés au territoire, tant la famille que les amis restés sur place, le désir de s'y établir, d'y réaliser son projet professionnel et parfois d'y avoir une famille se côtoient avec l'attachement pour le style de vie et la nature. Le témoignage d'une répondante est assez représentatif de ces combinaisons de multiples facteurs et de ces changements d'origine en cours de route. Arrivée au Yukon à l'adolescence en provenance de l'Ontario français, elle a vu son appartenance envers son nouveau territoire et sa nouvelle localité se révéler et se renforcer à travers ses migrations de départ pour ensuite s'agencer avec des attaches et aspirations familiales, d'amitié et professionnelles au point d'y revenir au fond par appartenance pour l'endroit et le milieu de vie :

Pas au début de mon déménagement, je n'étais pas heureuse d'être ici. [...] Mon sens d'appartenance au Yukon s'est ressenti très fort quand je suis allée outremer. Je parlais aux gens et je me sentais fière d'où j'étais. [...] C'est drôle, parce que je trouve que Whitehorse c'est une place que les gens, quand ils sont jeunes, ils veulent partir d'ici mais ils veulent toujours revenir. Comme moi, je savais qu'après mon voyage je retournais – [j'en étais sûre à] cent pour cent - à

Whitehorse. Je savais qu'après mon bac en [domaine] - [encore sûre à] cent pour cent - je voulais [exercer ma profession] à Whitehorse, je savais que je voulais avoir une famille à Whitehorse. [...] je voulais revoir ma famille, mes amis [...] Je suis une fille de Whitehorse qui avait voyagé.

Similairement, un jeune du Yukon est revenu plus d'une fois dans son territoire d'origine – après des expériences de vie, de voyage et de travail à l'extérieur – afin d'y retrouver ses parents, mais également suivant son appartenance à l'endroit ainsi qu'au style de vie et à la qualité de vie que la nature du Yukon lui procure :

Je reviens toujours ici parce que c'est ma place. C'est ici l'appartenance. Je me sens... moi je viens d'ici, j'aime ça. [...] J'adore le Yukon. C'est une belle place. Comme j'ai fait le tour du monde, je suis allé à bien des places quand j'étais jeune, seul et avec mes parents, mais le Yukon [...] Tout le Yukon. C'est une place incroyable.

Ce dernier venait de faire l'achat de la maison familiale et s'y installait au moment de l'entretien, stabilisant par le fait même son parcours et ses projets d'avenir : « Je voudrais la garder pour longtemps, car j'ai toujours voulu habiter ici ». L'appartenance et la qualité de vie semblent agir de la même manière pour un autre jeune homme arrivé du Québec en bas âge. Celui-ci a quitté le territoire au début de la vingtaine pour une expérience de travail dont la durée temporaire et déterminée d'avance lui fournit le prétexte à un report de ses choix de vie. Cet épisode sera suivi comme prévu d'un retour au Yukon pour le « *lifestyle* » et par appartenance à la région de Whitehorse, celle qu'il a au fond toujours connue : « this felt like home to me. [...] mostly just that's where I fit ». Il s'y établit durablement en y trouvant ensuite un emploi dans son domaine, en se mariant avec une femme originaire du Yukon et finalement en construisant leur maison non loin de ses parents.

Mais les migrations de nos répondants affectées par l'appartenance à un lieu signifiaient au point de conduire à un retour n'aboutissent pas toutes dans le territoire du Yukon. On l'a constaté tôt dans cette recherche, la nécessité de sortir du Yukon pour faire des études postsecondaires peut également devenir l'occasion d'un retour dans son lieu d'origine. Par exemple, une jeune répond à son désir de vivre de nouvelles expériences par elle-même en allant étudier à l'université dans sa ville d'origine au Québec, pour laquelle elle a conservé une appartenance tout en grandissant au Yukon : « ...ça faisait plusieurs années que je voulais aller étudier à [ville...] j'avais envie de retourner à [ville...] parce que je viens de là [...] ça fait quand même partie de moi [...] j'ai comme un sentiment d'appartenance [...] j'ai des souvenirs aussi ». En déterminant bien à l'avance le choix de la destination du déplacement, l'appartenance territoriale oriente ici aussi la migration beaucoup plus qu'elle ne l'engendre. Même son de cloche pour une autre jeune qui rapporte avoir vécu son départ du Yukon après le secondaire comme « une opportunité de déménager dans les Maritimes ou les provinces de l'Atlantique de nouveau ». Son retour dans la grande région canadienne de ses origines se conjugue alors avec un déplacement familial, mais auquel elle se joint de façon autonome, avec un devancement de son projet de poursuite de ses études ainsi qu'avec un voyage vers de nouvelles expériences :

Mais vraiment, je voyais ça comme la chance de retourner aux Maritimes, que j'identifiais comme la place... c'était la chance de retourner à mes origines, un peu. Puis aussi... quand tu finis le secondaire, j'avais planifié de quitter le Yukon pour aller à l'université en dedans d'un an, j'avais ça dans l'idée, alors... j'étais bien contente, vraiment. Mes amis, tout le monde s'en allait à l'université, alors je regardais ça comme une chance de voyager de nouveau, de voir autre chose.

Ainsi, au-delà de la localité d'origine, la région d'appartenance peut parfois s'élargir considérablement, voire changer diamétralement en cours de route. C'est le cas d'une autre jeune femme qui a aussi poursuivi ses études postsecondaires dans les Maritimes, dans sa province d'origine, après avoir passé son adolescence au Yukon. Elle a déjà rapporté avoir eu une forte appartenance à sa première localité de provenance :

Moi, en grandissant [ville au Nouveau-Brunswick] c'était chez nous, puis je voulais toujours vivre là pour le reste de ma vie, puis pas question que je parte de là. [...] arrivée au Yukon, par exemple... ça m'a pris des années avant de pouvoir dire que j'aimais ça, habiter au Yukon. [...] Je ne sais pas, ça m'a pris beaucoup d'années à m'adapter au Yukon, puis à dire : O.K., là, c'est chez moi.

En fin de compte, son choix de destination à la suite de l'obtention de son diplôme universitaire s'appuie plus largement sur une affinité personnelle et une appartenance à la grande région de l'ouest du Canada.

Juste le fait de choisir de revenir ici, dans l'Ouest, après l'université. [...] je voulais revenir dans l'Ouest, je ne voulais pas rester dans l'Est. [...] J'y ai pensé plusieurs fois, puis je ne suis pas certaine de pouvoir mettre le doigt sur la raison, mais c'est juste une atmosphère qui est différente dans l'Ouest que dans l'Est. Les gens sont différents. Pas... pas au Nouveau-Brunswick, au contraire, j'ai beaucoup de souvenirs là-bas, puis j'aime ça retourner là-bas, mais pas pour vivre... je sais pas, je suis peut-être plus une fille de l'Ouest; j'étais devenue une fille de l'Ouest. [...] J'ai choisi l'Ouest plutôt que de rester dans l'Est, après que j'aie fini mes études. Parce que, justement, j'ai fini l'université de Moncton et j'étais une des rares qui ne planifiaient pas rester dans l'Est. Je sais pas... je trouvais que j'appartenais pas [à l'Est], là-bas, puis j'aurais beaucoup de difficultés à te dire pourquoi, mais j'appartenais pas [à l'Est] là, j'appartenais à l'Ouest.

Son retour dans sa nouvelle région d'appartenance est à saisir à la lumière de son ambivalence envers sa province ou son territoire d'origine entre le Nouveau-Brunswick et le Yukon ainsi que de la proximité sociale qu'elle perçoit entre le Yukon et les provinces de l'Ouest canadien sur la base de leur proximité géographique. Notons qu'en plus d'une

migration avant l'adolescence et d'une première migration de retour pour les études ses migrations multiples sont certainement propices à ces changements d'appartenance au fil de parcours qui au demeurant illustrent bien l'interrelation dynamique entre les migrations et l'identité.

...quand je pense au Nouveau-Brunswick, je pense pas : ah, je veux retourner là-bas, je veux retourner vivre là-bas. C'est vraiment... c'était chez moi. Puis jusqu'à ce que je retourne au Yukon il n'y a pas longtemps, je me disais toujours : peut-être qu'un jour, je retournerai là [au Yukon]... mais là, je suis moins certaine. Malgré que j'ai adoré mon voyage là-bas, puis j'adore encore le Yukon, c'est vraiment... encore... c'est mon passé, j'étais plus... je ne pouvais plus voir un futur pour moi au Yukon. Il va peut-être y en avoir un quand même, on ne sait jamais, mais... je ne sais pas... Je vais toujours adorer le Yukon, ça va toujours être chez moi, jusqu'à un certain point, mais... je ne sais pas si j'ai un futur là-bas. Ça va peut-être être juste une petite visite une fois de temps en temps.

Le parcours de mobilité scolaire d'un autre répondant ayant grandi au Yukon synthétise bien les effets réciproques que l'identification et la migration peuvent avoir l'une sur l'autre. Pendant un séjour d'études temporaire dans un pays européen, il effectue un bref voyage en France qui sera pour lui une véritable révélation lui rappelant sa langue maternelle et une appartenance d'origine allant jusqu'à orienter sa prochaine migration scolaire dans le pays de ses ancêtres et de sa parenté maternels :

Et quand je suis arrivé en France, comme le français c'est un peu la langue de ma mère et c'est une langue de quand j'étais petit, la langue que je parlais avant d'avoir 5 ans, à chaque fois que j'entendais le français, je sentais un peu la langue de chez moi et en rentrant en France, l'espace de ce week-end-là, j'ai eu le sentiment que je voulais rester en Europe et que l'année d'après je voulais rester en France et c'est quelque chose que j'avais jamais senti avant. C'est juste là, c'est ce week-end-là que je me suis décidé que je voulais au moins faire mon master en France. [...] Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi la France. C'était parce que j'ai senti une identification avec la France que je suis venu en Europe. Alors oui, ça c'est quelque chose d'important.

Depuis cette expérience migratoire par identification, il conserve une sensibilité identitaire lorsqu'il considère la fin de ses études. Sensibilité qui pourrait alors orienter un retour au Canada ou bien le retenir encore plus longtemps en France comme nous le verrons dans la prochaine section où il explicite davantage l'autre versant de la relation réciproque entre ses identités et ses migrations :

Et c'est une question d'identification avec le Canada qui me fait choisir, préférer le Canada aux États-Unis aussi. Même si au niveau culturel, le Canada anglophone et les États-Unis sont très similaires, et au niveau style de vie c'est très similaire aussi, mais je préférerais toujours le Canada car j'ai plus d'identification avec le Canada qu'avec les États-Unis. C'est une question d'identité. [...] Il y aurait des opportunités de boulot aux États-Unis et peut-être dans le futur je serai tenté par un emploi aux États-Unis, mais je garderai toujours une préférence soit pour le Canada ou soit pour la France.

Insistons pour souligner que la persistance d'un sentiment d'appartenance au lieu d'origine ne favorise pas nécessairement une migration de retour devant les contraintes de la vie, notamment économiques ou familiales. Ce que ressent un jeune homme toujours attaché à sa localité de provenance au Nouveau-Brunswick, mais bien établi au Yukon où il vient d'acheter une maison avec sa conjointe, originaire de l'endroit, qui est aussi la mère de ses enfants : « Je m'ennuie beaucoup. Je rêve à ça. J'aimerais vraiment être capable d'y retourner, mais c'est difficile de faire une vie par là, puis... J'aimerais visiter ». Face à ces contraintes et à son sentiment d'absence, il se rabat alors sur les visites dans sa ville de provenance. De même, les appartenances d'une jeune femme ne sont pas suffisantes pour induire une migration de retour dans sa localité d'origine :

...j'ai un sentiment d'appartenance, je suis fière de venir de là, puis j'arrêterai jamais de dire que je viens du Nouveau-Brunswick, puis je suis fière de venir du Nouveau-Brunswick, puis j'ai grandi avec des bonnes valeurs, tout ça, mais je ne pense pas que je déménagerais jamais là. [...] Je pense que là, au Nouveau-

Brunswick, à [ville d'origine], alentour de toute ma famille, je me sentirais comme vraiment bien, mais ça serait pas vraiment assez pour me faire déménager là. [...] Mais je suis vraiment excitée d'être capable d'apporter mes enfants là, comme l'année prochaine, quand ils vont être un petit peu meilleurs à parler en français... j'ai vraiment hâte qu'ils soient capables de visiter tous les petits cousins qui sont français, puis d'être capables de vraiment voir qu'ils sont français, puis qu'ils comprennent [d'où je viens].

Elle a cependant l'intention de revenir dans sa région rurale de résidence actuelle après une migration familiale envisagée dans un avenir rapproché afin de permettre la scolarisation en langue française de ses jeunes enfants :

...c'est certain que quand les enfants auront fini l'école, puis qu'ils iront au collège, peut-être qu'on va venir rester de nouveau ici. Mais je ne veux pas dire ici à [localité au Yukon], mais c'est certain qu'on va vivre dans la [région de la localité]. [...] je pense qu'on va être ensemble pour super longtemps si c'est pas toujours, puis je veux vraiment que mes enfants soient capables de revenir ici, puis être capables de se faire une bonne vie ici. C'est vraiment une belle place...

Ces rêves, projet ou volonté de retour par attachement au lieu peuvent parfois correspondre à une conviction durable d'un retour éventuel par appartenance à l'origine lorsque le temps y sera propice : « Je vis ici, mais [ville d'origine] c'est mon chez nous. [...] C'est chez nous. J'oublierai jamais qui je suis, puis d'où je viens. J'aime bien ma ville natale, mais... c'est pas le temps d'y retourner tout de suite. Un jour [...] Mais pas aujourd'hui ». Ce jeune homme provenant de l'Ontario vit au Yukon depuis quelques années au moment de l'entretien tout en gardant volontairement ses projets de vie ouverts, lui qui a déjà tenté un retour infructueux dans sa localité de provenance. Entretemps, il attribue d'ailleurs à ses appartenances sociales et au mode de vie une part importante dans sa décision de rester dans le territoire :

« C'est une des grandes raisons pourquoi je suis encore ici. J'ai ma gang, j'ai ma clique d'hiver, j'ai mes chums avec qui je joue au golf tout l'été, j'ai mes amis d'ouvrage. Ouais... c'est tout qu'est-ce que j'ai besoin, moi. Passer un bel hiver, puis jouer au golf tant que je peux [...] C'est pour ça que je suis encore ici. [...] Le mode de vie ici, il me convient.

Voilà qui nous conduit au deuxième effet de l'appartenance sur les déplacements, celui qui favorise la rétention et l'établissement des migrants au sein de leur nouveau milieu d'appartenance.

6.2.2 La rétention et l'établissement par appartenance au milieu

Enfin, il y a ceux et celles qui restent et choisissent de s'installer dans leur nouveau milieu d'accueil confortés par un sentiment d'appartenance envers l'ensemble de celui-ci ou bien à l'égard de certains cercles sociaux immédiats ou groupements symboliques qu'ils croisent, rencontrent et auxquels ils aspirent ou participent. Un répondant sur quatre, parle ainsi de son nouveau milieu de vie ou de travail, de sa participation et ses allégeances politiques, de ses affinités éthiques ou linguistiques, ou encore de sa nouvelle communauté.

Plusieurs de ces jeunes pensent notamment que l'appartenance acquiert une importance toute particulière lorsque vient la décision de rester à plus long terme dans un endroit comme le précise après quelques migrations une jeune Franco-Manitobaine venue au Yukon il y a un an, par choix pour y vivre et envers lequel elle ressent déjà un sentiment d'appartenance :

...il faudrait que je sente que j'appartiens [au lieu] pour rester à quelque part. Alors que pour y aller, pour aller visiter ou faire des nouvelles expériences, c'est d'aller n'importe où, mais pour décider de rester dans une place, je dois avoir ce sens d'appartenance là. [...L'endroit de ma première migration] c'est une belle ville, c'est pas pire, mais... il n'y avait pas du tout de sens d'appartenance, puis c'était pas une place où je voudrais rester pendant longtemps. Puis [dans la ville de ma deuxième migration], au début, je me sentais comme si j'aimais ça, puis j'appartenais, puis après un moment, bien... ça a changé un peu. [...Maintenant] j'aime beaucoup cette région [de Whitehorse], j'aime beaucoup le style de vie puis tout, puis je veux m'acheter une maison puis rester ici [de façon] un peu plus permanente. [...] je planifie rester ici pendant un moment encore. [...] Parce que j'ai mes amis ici, mon copain est ici maintenant, on veut y rester... Oui, je me sens très bien ici.

Cette fois-ci, son sentiment d'appartenance l'encourage à rester dans le milieu yukonais et confirme son projet de s'y installer plus durablement. Mais qu'est-ce qui peut bien changer avec le temps pour que certains perdent un peu de leur appartenance initiale envers leur nouveau milieu de vie? Une répondante provenant de l'Ontario et ayant déjà passé cinq ans au Yukon après plusieurs migrations apporte une piste intéressante :

J'ai toujours le sentiment d'avoir ma place partout où je vais. C'est pas une question de la place. Mais je vais l'avoir souvent dans des endroits où je sais que je ne serai pas longtemps, mais plus j'anticipe de rester longtemps à un endroit, on dirait que là, ça va être plus dur, parce que là, ce n'est plus un *trip*, c'est comme... Quand c'est un *trip*, tu rencontres du monde qui *trip*; mais quand tu veux t'installer, bien là, tu veux rencontrer des gens qui viennent de la place, puis tout ça, puis ça, ça peut être plus difficile. Ça fait que des fois, je ne vais pas me sentir partie de la *game*, parce que ça prend du temps pour rencontrer du monde, puis... ça peut être long... Ouais. [...Par exemple après ma première migration] mon départ, ce qui l'a motivé [entre autres]: c'était que je ne me sentais vraiment pas à l'aise à [ville au Québec], je ne faisais vraiment pas partie, je n'étais pas Québécoise, si tu veux. [...] Je ne sentais pas que je parlais comme les gens de [cette ville], les valeurs n'étaient pas pareilles. Finalement, je me tenais avec les gens qui allaient [là] pour apprendre le français, je me tenais avec les immigrants, les étudiants étrangers, finalement, ou les gens d'ailleurs au Canada, mais pas du Québec. C'est pas normal, là. C'est une clique, disons, [...] les gens de [cette ville] [...] c'est comme dur d'entrer dans cette clique-là. [...] Ça fait que... j'ai décidé d'aller à Montréal [...] pour avoir une meilleure vie sociale.

En plus de conduire à l'érosion des appartenances, à des modifications de celles-ci, à l'ajout de nouvelles ou à des incompatibilités entre elles, les parcours impliquant des migrations multiples peuvent révéler d'autre part le changement du rôle de ces appartenances dans les migrations, ce dont prend aussi conscience un jeune homme originaire du Yukon et à la veille de terminer des études avancées à l'étranger :

Je peux dire que c'est le fait de ne pas me sentir tellement enraciné nulle part et c'est un peu un avantage si tu veux, car j'arrive à me déplacer, ça ne me gêne pas du tout de me déplacer d'un endroit à l'autre. Alors oui, ça m'a influencé à plus souvent faire des déplacements à l'étranger ou m'installer à l'étranger. [...] Si je choisis un endroit où j'ai pas vécu avant, je peux créer tous ces liens avec les gens là-bas. Je peux créer un sentiment d'appartenance après, avec un endroit que je connais pas. J'ai fait ça avant, mais maintenant c'est vrai que l'année qui vient je dois choisir un endroit où vivre et je choisirai prioritairement les endroits que je connais bien. [...] parce que à la fin de l'année en [pays de sa quatrième migration autonome] j'ai fait des amitiés qui... j'ai fait des connaissances avec lesquelles j'ai eu des sentiments très forts. J'ai eu une petite amie là-bas aussi et des amis pour lesquels j'ai ressenti beaucoup, mais ce n'était que pour quelques mois que j'étais avec eux et après la fin de l'année j'ai dû rentrer au Canada et j'étais très triste à cause de ça. J'ai pas eu ce genre de contacts depuis longtemps, car moi je voulais pas m'investir, faire la même chose encore, m'investir beaucoup dans un endroit, avoir des connaissances très proches avec des gens et les rompre après quelques mois. Je veux avoir quelque chose qui dure un peu plus longtemps. Moi je pense que je devrais arrêter de simplement me déplacer d'un endroit à l'autre et essayer de m'enraciner un peu plus à un endroit. [...] j'avais réfléchi un peu avant de partir en France [sixième migration] et j'en avais un peu marre de toujours déménager alors je voulais essayer de vivre autre chose alors quand je suis parti en France, j'avais comme en tête de trouver l'endroit où je pourrais m'installer, où j'aimerais rester aussi longtemps que possible. Alors là je voulais essayer de changer un peu et vraiment m'installer quelque part et créer ma vie. Parce que je me sentais un peu comme une plante qui était trop transplantée quoi, déracinée et plantée et déracinée et plantée moi je voulais essayer de m'établir quelque part. [...] Les endroits où je voudrais vivre d'ici un an seraient plutôt [ville actuelle en France], car j'ai un sentiment d'appartenance plus fort, sinon à Ottawa, car je connais un peu et je sens qu'un boulot [au gouvernement fédéral] peut-être ça m'irait bien. Alors, c'est quelque chose qui m'influence dans mes déplacements.

Pour une répondante également aux études à l'extérieur du territoire, c'est l'alternance entre ses années scolaires au Québec et ses retours répétés au Yukon pour des emplois d'été qui crée à la longue une ambivalence éprouvante dans ses attaches sociales :

Bien, c'est juste dur de partir d'une place, je trouve ça dur de déménager tout le temps. Mettons que je passe quatre mois quelque part, je m'attache aux gens qui sont là, j'ai des bons amis partout, puis à chaque fois que je pars, bien, je laisse des gens derrière moi. C'est très difficile émotionnellement. Ouais. [...] J'ai comme de la misère à choisir entre les deux. [...] quand je suis quelque part, j'aimerais ça être à l'autre place. C'est dur.

Après cinq migrations, une autre jeune interrogée ayant également passé son adolescence au Yukon confirme l'importance de sa nouvelle appartenance dans son choix de rester ou non au sein de son dernier milieu de vie et de travail dans l'Ouest :

Oui. Oh oui, parce que si je m'étais retrouvée ici, puis j'avais pas aimé ça, bien ça aurait certainement pu affecter ma décision de rester ou pas. Mais là, j'aurais été très déçue et triste, et tout ça, s'il avait fallu que je déménage parce que j'aimais pas ça, mais... j'ai été chanceuse, puis j'aime ça, j'ai pas le goût de partir, alors tant mieux. Mais oui, si j'avais vraiment... je m'étais pas bien sentie dans mon emploi ou... je serais peut-être pas restée. [...] C'est pour ça que quand je suis arrivée ici, puis j'ai vu la ville, puis après, quand je suis allée à [lieu de travail], j'ai rencontré les gens, tout ça, ça a fait comme : bon, c'était une bonne décision. Parce que [dans mon milieu de travail], à [ville antérieure], j'aimais beaucoup les gens avec qui je travaillais, tout ça, mais... je sais pas, je me pose la question depuis que je suis arrivée ici, mais il devait manquer quelque chose, parce que je suis mieux ici que j'étais là-bas, malgré les cinq ans où j'ai été là-bas. [...] Je m'étais dit : on va voir après un an, puis on décidera à partir de là. Mais... non, c'est certain que je reste. [...] Je ne suis pas certaine que je vais rester ici pour le reste de ma vie, c'est pas encore à ce point-là, mais c'est ici pour un bout de temps. [...] Oui, je suis bien ici, puis j'ai pas envie de repartir, alors... Surtout que déménager, c'est pas quelque chose que j'aime faire particulièrement. Mais... c'est ça, pour l'instant, c'est [ville de résidence actuelle], puis on va voir ce qu'on va voir.

Ainsi, les premiers temps passés dans le milieu d'accueil constituent parfois une période de découverte et d'évaluation de la compatibilité personnelle avec celui-ci dont

l'issue peut-être décisive entre la rétention ou un nouveau départ. Par exemple, les affinités politiques et éthiques peuvent également mobiliser ou orienter certains jeunes dans leurs projets de migration. Ce que ressent une jeune femme qui a grandi au Yukon, étudié au Québec, et ensuite s'éveilla à la « politique avec la Colombie-Britannique » où elle a vécu quelque temps avant d'éprouver de la difficulté à se retrouver idéologiquement après deux années dans la capitale albertaine :

Je dirais que ce serait encore au Yukon [que je me sens chez moi...] à Whitehorse. [...] Parce que j'ai de la famille là-bas et je n'ai pas encore planté mes racines à moi. Je n'ai pas encore un endroit à quelque part, donc je ne me sens pas complètement chez nous [ici] [...] Je n'ai] pas un gros sentiment d'appartenance, justement parce que ce n'est pas un endroit où j'ai de la famille. Je n'ai pas cette connexion-là avec l'Alberta ou Calgary. Quand je suis déménagée à Montréal, j'avais une connexion familiale là-bas, j'avais de la famille au Québec. Quand je suis déménagée en Colombie-Britannique, j'avais mon chum, l'éveil politique avec la Colombie-Britannique. Je n'ai vraiment pas un sentiment d'appartenance pour l'Alberta. C'est vraiment juste pour l'emploi, en ce moment. [...] De plus en plus. Justement, je pense qu'à cause que les politiques en Alberta diffèrent tellement de mes vues politiques, je pense que ça me donne de plus en plus le goût de commencer à penser comment la politique influence mon pays, moi et tout ce qui tourne autour de moi. [...] Au niveau politique ou environnemental. Comme ça, je pense que ça influence beaucoup. Si tu sens plus d'appartenance à un endroit, c'est sûr que tu vas vouloir aller là-bas plus qu'à une autre place. [...] Oui, définitivement. On parle justement déjà de déménager.

Remarquons le lien intrinsèque qu'elle exprime entre ses liens familiaux ou de couple et ses appartenances envers ses différents milieux de vie. L'appartenance politique amène d'une manière similaire un jeune homme originaire de l'Ontario à exclure le Québec de son horizon de migration après y avoir vécu une courte période : « je peux me placer [et trouver du travail] n'importe où au pays puis je ne vais avoir aucun problème. À moins qu'on parle de politique, mais là... [...] Je ne suis pas d'accord avec les politiques de la province [de Québec]. Mon drapeau est rouge et non bleu ». Par delà les allégeances politiques, c'est

l'appartenance au milieu yukonais justement pour son climat social de respect de la différence, de non-conformisme et de liberté combiné au mode de vie et au monde du travail canadien qui incite un jeune immigrant à rester dans le territoire :

[Je me sens chez moi] ici, au Yukon. Vraiment ici, ouais. Et d'ailleurs, le fait d'avoir immigré, puis... c'est bizarre, parce que si on devait revivre notre vie comme avant, retourner en Belgique, on ne pourrait plus, on ne s'y sentirait plus chez nous, parce que nos repères ont changé, notre façon de vivre a changé, notre façon de travailler... Finalement, j'ai plus travaillé, maintenant, au Canada qu'en Belgique, donc je devrais me refaire au milieu du travail, aux normes sociales, etc. ça serait difficile, je n'ai plus ces repères-là. Donc ça ne serait plus du tout chez moi. Même le système monétaire a changé, je n'ai jamais connu l'euro, puis maintenant, c'est l'euro, quand j'y vais, je ne comprends rien... [rires] Non, j'ai plus vraiment aucun sentiment de repères, je perds de plus en plus de repères. [...] ici, on peut garder et continuer à vivre avec une partie de sa culture, on est bien respecté, tout le monde vient d'ailleurs, donc c'est plus facile, si tu vis à ta façon, tu vas pas être jugé, tu vas... Au Québec, c'était moins évident, à [ville dans le Moyen-Nord du Québec], tu arrives là, tu dois t'assimiler à la mentalité locale, faire comme les gens. Ici, non, tu n'as pas ça, chacun... [...] on peut être soi-même, puis on a plus de liberté ici. On est plus exigeant vis-à-vis de sa liberté, parce que le fait d'habiter au Yukon, ça te donne une tellement grande liberté, tu es dans un environnement extraordinaire, tu peux faire des activités de plein air... c'est plus cool que dans beaucoup d'endroits au monde, tu as moins de stress... Même à Vancouver, qui est une ville pas très stressante, le fait de te lever le matin, d'aller à pied, tout le monde qui marche comme un robot vers le *sky train*, puis se rend à son travail, puis revient... C'est une vie... que tu ne retrouves pas ici. Les gens sont beaucoup plus cool dans leur boulot, dans leur façon de vivre, et ça, ça entraîne... j'ai l'impression que tu deviens plus exigeant par rapport à ta liberté, finalement. Tu as trouvé une certaine liberté au Yukon, puis tu as encore envie d'avoir plus de liberté... si ton boulot ne te plaît pas, bien... tu vas faire autre chose, tu vas pas te poser de questions. Tu es moins dans un carcan qui te... souvent, je remarque, les gens que j'ai connus auparavant, ils ont une petite vie, puis... ils n'en sortent pas, ils ne se plaisent pas, mais ils s'en satisfont, parce que... bon, une série de raisons, ils ne peuvent pas en sortir. Finalement... tu acquiers plus de flexibilité... plus libre, puis tu es plus exigeant par rapport à ta liberté, je dirais.

De même, l'appartenance à la capitale du Yukon comme milieu privilégié pour se développer et se réaliser librement procède du respect et de l'acceptation des différents

styles de vie qu'y trouve un autre répondant ainsi que de la convivialité d'un petit milieu dont « le sens de la communauté » et la présence francophone lui rappellent sa petite ville acadienne de provenance :

C'est les similarités entre Whitehorse et [ma ville d'origine] qui me fait rester ici, c'est parce que Whitehorse ressemble à [ma ville d'origine] que je reste ici. [...] Je pense que le sens de la communauté, ici, c'est fort, puis ça, j'aime beaucoup ça. Tout le monde se connaît puis se respecte, puis... je pense qu'il y a vraiment un sens de la communauté ici, même que c'est une ville, mais c'est pas une grosse ville, c'est une ville qui fonctionne comme un village, c'est vraiment... puis j'aime vraiment cet aspect-là de l'endroit. [...] comme quand on marche, le monde se salue, puis tu peux traverser le chemin sans te faire passer sur le corps, puis le monde arrête pour toi, ils ne sont pas gênés de te parler, puis... La communauté française, aussi, est spécialement forte ici... Parce que du fait que tu es français, du même coup, il y a vraiment le sens que : on peut jaser, puis on peut parler, puis on peut... Je dirais qu'il n'y aurait pas vraiment ça nulle part d'autre. [...] Même si je ne viens pas d'ici, je peux dire que là, maintenant, je viens de Whitehorse, parce que le monde me demande : tu viens de Whitehorse? J'habite ici, on va dire, pas que je viens d'ici, j'habite ici, c'est vraiment mon chez nous maintenant, même si que j'ai pas été élevé ici, c'est vraiment mon chez nous maintenant, je pense vraiment que je vais rester pour un long long bout. [...] Le sens d'appartenance, je pense que ça veut dire beaucoup. Personne ne veut vivre quelque part où tu vas pas te sentir appartenir ou que le monde va pas t'accepter. Je me sens vraiment accepté ici. Il y a beaucoup d'opportunités pour moi de grandir, puis de continuer mon style de vie. Il n'y a pas grand-chose qui m'arrête, je peux faire ce que je veux dans ce que je veux.

L'appartenance au milieu d'accueil, sans s'affranchir complètement de celle au lieu d'origine, cimenter alors son installation à long terme au Yukon. Par exemple, la présence et l'acceptation des francophones dans le territoire contribuent à son sens d'appartenance tant au groupe linguistique privilégié qu'à la collectivité locale ou qu'au Yukon dans son ensemble.

...j'ai vu un bout à l'autre du Canada, puis... aussitôt que tu passais le Québec en allant vers l'Ouest, c'était vraiment... c'était tout anglais, puis c'était pas nécessairement qu'être francophone c'était pas accepté ou... c'était juste que c'était pas la norme, c'était certainement pas la norme. Puis on dirait qu'aussitôt

que j'arrive au Yukon... moi je pensais que plus c'était loin, le plus que... mais c'était vraiment le contraire; ici, j'arrive ici, c'était vraiment accepté, puis tout d'un coup, il y avait comme un gros sens de communauté française, puis il y a vraiment beaucoup de choses à faire en français. Ça, j'ai vraiment vraiment aimé ça. [...] ici, c'est facile d'être francophone plus que j'aurais jamais pensé. Je veux dire on est vraiment à la diagonale de l'autre bout du monde, on dirait presque, puis je trouve qu'il y a vraiment un gros sens d'être francophone ici que... être francophone, ça veut dire quelque chose, puis c'est vraiment... c'est plus qu'accepté, c'est presque la norme.

Notons que plutôt qu'orienter la migration comme au chapitre précédent, la présence de francophones et l'affinité linguistique favorisent voire facilitent l'intégration sociale d'ensemble, en procurant un sentiment d'acceptation ou encore un sentiment de confiance lors de l'arrivée dans un nouveau milieu de vie ou de travail tel que le partage cette jeune femme originaire du Québec :

Peu importe où je vais aller, il va toujours y avoir des gens qui parlent français. Parce que dans mon travail, les gens connaissent tous l'anglais et le français et ils peuvent soutenir une conversation dans les deux, donc à chaque milieu de travail où je vais arriver je sais qu'il va y avoir des francophones [...] C'est sûr que c'est rassurant d'une certaine façon de savoir que tu ne seras pas complètement laissée à toi-même, surtout au début.

Au final, les effets de l'appartenance sur les déplacements vécus par la moitié des jeunes francophones interviewés participent bien de la modulation identitaire de la migration. D'un côté, les appartenances identitaires orientent certaines migrations subséquentes vers le lieu d'origine d'une part de ces migrants, contribuant probablement ainsi avec le temps à la propension aux retours (Leblanc, Girard, Côté et Potvin, 2003) et de l'autre côté, elles favorisent la rétention et l'installation des autres dans leurs nouveaux milieux de vie, là aussi au fil du temps. Mais au-delà du simple passage du temps, il semble que se soit le rapport au temps dans la migration qui ici aussi accompagne et peut-être

préfigure les effets identitaires dans les déplacements. La prochaine section fournira des occasions d'explorer davantage ces aspects temporels et identitaires.

6.3 L'identification des répondants à travers leurs migrations

Notre dernière question de recherche interroge le discours des jeunes répondants sur leurs conceptions générales de leurs propres identités. C'est aussi l'occasion d'examiner brièvement leurs rapports au temps au fil de leur parcours migratoire et personnel ainsi que leurs rapports à l'espace, à l'aide des identités territoriales. Nous nous intéressons finalement à leurs formes et processus identitaires en explorant leurs identités culturelles actuelles ainsi que leurs identifications depuis l'adolescence. Nous cherchons alors à vérifier quel est l'écho empirique au sein de notre échantillon des trois perspectives théoriques sur les formes et processus identitaires préalablement considérées. On obtient ainsi un meilleur portrait des interrelations entre les identités et les migrations qui mettent aussi en lumière les effets des migrations sur l'identification des jeunes francophones interrogés. On pourra alors mieux juger du rôle des différents aspects de l'identité dans la migration afin de conclure cette recherche exploratoire.

6.3.1 Le rapport au temps en mouvement : du passage à l'établissement?

Un dernier niveau d'analyse a régulièrement fait surface dans les récits au point de s'imposer à nous. Ainsi ce qui paraît structurer encore davantage les expériences de

migration des jeunes, c'est peut-être le rapport au temps qu'ils entretiennent à travers leurs déplacements dans l'espace. À un haut niveau de généralité, ce rapport au temps permet de distinguer parmi les migrants, d'une part, ceux toujours en mouvement malgré des arrêts temporaires en certains endroits et d'autre part, ceux qui encore dans les prolongements du mouvement tendent néanmoins à se fixer dans l'espace.

Lors des premières expériences autonomes de la mobilité, le rapport au temps paraît unanimement passager, voire immédiat : séjours d'études temporaires pour plusieurs, voyages transitoires de par le monde et expériences de travail provisoires. La proximité du présent semble permettre la mise en suspens de l'espace dans la migration pendant que l'ailleurs et ses nouveautés établissent des coupures dans le temps. Il est possible que cette temporalité du temporaire permette un rapport au monde particulier, celui du passage dans le monde. Les nouvelles expériences parmi les autres deviennent des passages initiatiques et la source de transformations existentielles alors que la séparation et la distance entre l'origine et l'ailleurs se concilie peut-être plus facilement dans le temporaire.

En revanche, il semble que les répondants qui pensent plutôt à s'établir dans l'espace voient alors leurs rapports au temps s'altérer. Ainsi, au sein même des différents parcours le rapport au temps se modifie soit peu à peu, soit à la suite de moments décisifs, soit à l'intérieur d'un entre-deux ou encore plus tardivement pour d'autres. Le rapport au monde et aux autres cherche alors à s'inscrire dans le temps voire dans la continuité pour certains. Les jeunes migrants concernés choisissent, s'ils le peuvent, leurs lieux et milieux

d'établissement plus en fonction de leur choix de vie et de leurs préférences personnelles. Des sensibilités que l'on regroupe couramment sous les questions de qualité de vie ou d'appartenance deviennent plus appréciables. L'ailleurs devient l'ici pour certains alors que d'autres retournent aux sources.

Il est ainsi possible que cette modification du rapport au temps dans la migration, du passage temporaire à l'établissement durable, permette d'éclairer les interrelations entre les identités et les migrations, particulièrement les effets identitaires dans certains choix de destination, les retours et la rétention. C'est du moins ce que pensent certains de nos répondants lorsqu'ils considèrent leurs préférences linguistiques et culturelles ou encore leurs appartenances territoriales et sociales. Il est également intéressant d'analyser de manière plus générale les rapports à l'espace qu'entretiennent les jeunes francophones interrogés.

6.3.2 Le rapport à l'espace des identités territoriales

Comme l'appartenance territoriale aux lieux d'origine et d'accueil a été longuement explicitée dans les premières sections de ce chapitre, nous nous contentons ici de synthétiser brièvement les résultats concernant les appartenances et les identités territoriales des répondants. Ceux-ci n'ont d'ailleurs pas de difficultés à discerner leurs appartenances de leurs identités territoriales qui concernent de façon générale des territoires plus vastes.

En effet, il semble que les territoires d'appartenance tendent à se rapprocher des espaces de proximité. Ainsi les appartenances territoriales au lieu d'origine des interviewés se rapportaient à, en ordre d'occurrence : la localité (8), la région (6), la province ou le territoire (6) et plus marginalement la maison, le cadre naturel ou le pays. Constat similaire pour les lieux d'appartenance actuels des jeunes qui investissaient surtout : la localité (10), la maison (5), la province ou le territoire (4) et enfin, le cadre naturel, la région, ou le monde. En revanche, lorsque les jeunes francophones indiquent à quelles parties du monde ils s'identifient au premier plan au moment de l'entrevue, ils expriment des identités territoriales cernant d'abord l'ensemble du territoire du Yukon (11) ou certaines régions de celui-ci (2); ensuite le Canada (6), parfois combiné à un autre pays (1) ou plusieurs provinces canadiennes à la fois, dont le Yukon (1); et enfin des villes en Acadie (2), ou encore le monde entier (1).

Mais dans les faits, on constate que la moitié des répondants (13) se réfère à de multiples territoires afin de cerner leur identité territoriale. Seuls le Canada (6), le Yukon (4) et dans une moindre mesure une de ses régions (1) fournissent un territoire unique à l'identité d'un jeune francophone sur deux. Lorsqu'au contraire l'identité territoriale est plurielle, soit elle dessine typiquement deux territoires dont l'un est inclus dans l'autre (8), soit elle combine deux ou plusieurs territoires séparés, qu'ils soient adjacents ou non (5).

Dans les discours des jeunes les territoires qui se conjuguent en se superposant, le plus vaste englobant bien souvent le plus rapproché, sont le Yukon et le Canada (4), le

Yukon et le Nord, le Yukon et sa capitale la ville de Whitehorse ainsi que deux villes du Nouveau-Brunswick incluses dans l'Acadie pour une et dans l'ensemble des provinces maritimes pour l'autre. Les jeunes qui s'identifient de la sorte à deux espaces à la fois indiquent néanmoins un territoire privilégié à leurs yeux; sauf exception, il s'agit du plus proche dans l'espace et auquel s'ajoute l'autre. Alors que les territoires non superposés qui sont rapprochés par les interviewés dans leurs identités sont soit deux régions du Yukon voisines l'une de l'autre, soit le Canada et la France, plusieurs provinces canadiennes, le Yukon et une ville du Québec ou enfin l'ensemble des pays de la planète. Ces différents contextes identitaires sont tantôt amalgamés et ressentis de façon égale (3), tantôt soupesés et éprouvés comme un dilemme (2).

Notons que ceux et celles qui vivaient au Yukon lorsqu'ils ont participé à la recherche déclarent une identité territoriale correspondant primordialement au Yukon (8), au Canada (4), à une ou deux régions du Yukon (2), à la ville d'origine d'un répondant qui se dit toujours Acadien du Nouveau-Brunswick ou enfin à la planète entière pour notre « citoyen du monde ». Contrairement aux répondants de Lamontagne (1999), nos résultats ne permettent pas de conclure à une identification au Nord largement partagée par les jeunes francophones au Yukon. En fait, seuls trois répondants y accordent une importance digne de mentions bien qu'elle ne soit pas centrale à leurs identités territoriales. Un jeune homme provenant du Québec et vivant au Yukon depuis quelques années décrit son intérêt pour le Nord comme étant complémentaire à son identité territoriale yukonaise :

...si je regarde une carte du monde, je pense que je ne regarderai même pas le... la carte nord-américaine ou juste le Canada, je vais tout de suite spotter le Yukon. Je

vais tout de suite spotter le Nord. J'aimerais visiter d'autres endroits du Nord dans d'autres pays, mais le Nord comme tel, le Nord du 60^e parallèle, c'est intéressant.

Pour une autre personne qui a passé sa jeunesse dans le Nord provincial et qui a migré au Yukon il y a plus de vingt ans, sa représentation du Nord ne dépasse pas les limites du pays et sert surtout à caractériser le territoire du Yukon parmi les provinces canadiennes en soulignant son éloignement :

Si quelqu'un me demande je suis d'où, je vais dire Whitehorse, Yukon, Canada, ça dépend dans quel environnement je suis. [...] Le territoire, mais aussi le fait qu'on est au Nord. [...] *Yukon Territory*, ça appartient au Canada, mais je dirais qu'on est au nord du Canada. Alors, je pense que chaque province et territoire a quelque chose de spécial et pour nous, c'est qu'on est au loin, on est au Nord.

Enfin, notre cas limite fait référence au Nord dans son ensemble mais il parle plutôt d'un espace de mobilité imaginé à partir d'une similarité de paysage et de mode de vie alors que sa véritable identification territoriale est issue du Yukon, tout comme lui :

I could leave anywhere as long as it was the North. I could live in Northern B.C., like I said northern Québec, I could live there. I could live in Alaska. It's all kind of similar. And it's all nice. Anywhere around the earth, I guess, at that level, I can live in Russia if it was like this.

Ainsi, même les répondants originaires du Nord s'identifient surtout au territoire du Yukon (3), à deux régions de celui-ci (1), uniquement au Canada (1) ou encore simultanément au Canada et à la France (1). Décidément, l'identification au Nord passe d'abord par le territoire du Yukon ou celui du Canada pour nos jeunes répondants. Ce qui est par ailleurs conforme avec les analyses précédentes des appartenances et celle de la prochaine section portant sur les récits de leurs identités culturelles.

Mais si l'identification territoriale n'investit plus communément le Nord comme référent central, c'est peut-être que les dynamiques locales et régionales internes au Yukon se sont de plus en plus substituées à l'opposition externe entre le nord et le sud du Canada (Lamontagne, 1999) vécue comme un des grands clivages régionaux des réalités nationales (Coates et Morrison, 2005; Coates, 1995; Bassand, 1990). Pour autant, il faut souligner la marginalité de l'identité régionale interne au Yukon dans nos résultats bien que l'on doive nuancer ce constat en considérant le contexte du territoire à l'étude. Si le territoire du Yukon est maintenant une juridiction quasi provinciale avec ce que cela implique comme administration et services, il présente toutefois des similitudes à bien des égards avec les réalités de territoires régionaux, voire locaux. Il semble en effet que la montée et la modernisation du cadre étatique provincial et territorial au Canada se soient traduites par le déclin du statut iconique et de la vision politique traditionnelle du nord du Canada (Coates et Morrison, 2005; Coates, 1995). Tous deux n'ont pas été entièrement renouvelés par les références politiques occasionnelles – et opportunistes – à la souveraineté territoriale nationale du Canada en Arctique ou même par les enjeux locaux et globaux de développement et d'environnement qui s'y posent pourtant avec acuité et actualité. Ainsi considérés, nos résultats nous portent à penser que l'on assiste probablement moins à une substitution complète qu'à une superposition de cadres référentiels allant du local au global et se répercutant sur l'identification territoriale.

Cette analyse rapide ne présente qu'une photographie squelettique de l'identité territoriale que l'on imagine aisément mouvante pour les jeunes migrants : « À quelle partie

du monde je m'identifie? Comme c'est là, je dirais le Yukon. [...] Peut-être que si j'étais ailleurs, je nommerais cette place-là. Mais comme c'est là, je suis ici ». C'est pourquoi, les divers rapports à l'espace des jeunes participants sont illustrés par leurs discours sur leurs identités culturelles et surtout lorsque l'analyse s'attarde aux processus identitaires sous-jacents qui permettent de considérer l'identité de manière plus dynamique.

6.3.3 Les identités culturelles des répondants

Deux grandes représentations de l'identité culturelle se dessinent au sein du discours des jeunes interrogés : l'identité yukonaise et l'identité canadienne, qui obtiennent chacune l'adhésion privilégiée d'environ le tiers des répondants. La première correspond donc au cadre territorial, équivalent au cadre provincial ailleurs, alors que la deuxième épouse le cadre national du pays. Ensuite, trois autres identifications constituent l'autre tiers des discours rapportés en entrevue, soit les identités : canadienne-française, acadienne et franco-manitobaine. Ces identifications peuvent être mises en rapport historique et idéologique avec le déclin du Canada français et les débats contemporains sur son existence et son éclatement (Dumont, 1997; Martel, 2004; Bock, 2008). Finalement, le jeune se qualifiant de « citoyen du monde » explicite également le fondement de son identité dont l'universalisme se révèle plus naturel que culturel.

En fin de compte, il nous est apparu évident que les identités contemporaines des jeunes francophones au Canada procèdent de marques et d'adhésions certes multiples et

éclatées, mais qu'en même temps elles s'insèrent dans des contextes concrets et symboliques structurés dans l'espace et à travers le temps. On se doute bien que les migrations ne sont alors pas étrangères à ces identifications et vice versa. Plusieurs témoignages illustrent d'ailleurs les différents processus identitaires qui, selon les jeunes migrants, sont derrière leurs représentations de l'identité culturelle. L'analyse s'y attarde afin d'enrichir notre compréhension de leur point de vue et d'alimenter notre dernier questionnaire de recherche.

6.3.3.1 L'identité yukonaise

Pour un répondant qui est né, a grandi et est de retour dans le territoire du Yukon, l'identité culturelle yukonaise se vit dans une combinaison intime des cultures francophone et anglophone : « Les deux, français et anglais. Ma personnalité plus française, mais ma culture, c'est la même chose des deux bords, car je suis né dans une culture des deux donc j'ai toujours eu les deux ». Mais pour plusieurs autres, en particulier les jeunes arrivés au Yukon à la suite d'une migration ou d'une immigration, la combinaison ou l'ambivalence entre la culture d'origine et celle du nouveau milieu de vie est typique : « je dirais québécoise. [...] Je te dirais probablement à la culture yukonaise ». Pourtant, bien souvent une affinité particulière est quelque peu privilégiée : « Bien, en tant que culture, je dirais le Yukon, ça a comme sa propre culture, puis le Québec aussi, puis je trouve que le Yukon, ça me ressemble plus, à moi ». Les combinaisons, contradictions, transitions, agencements ou nouvelles affiliations semblent attribuables à au moins quatre phénomènes qui bien que

couramment imbriqués peuvent se distinguer analytiquement dans nos résultats : la socialisation, le passage du temps, l'individuation et l'affinité personnelle.

Par exemple, un jeune immigrant explique sa distanciation d'avec sa culture d'origine par ses apprentissages depuis son arrivée au Yukon qui coïncideraient avec les périodes déterminantes de sa vie: la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte. Son discours rejoint assez bien une certaine conception de la socialisation, étroitement associée aux processus de développement psychologique et de formation de l'individu suivant certaines étapes de la vie.

Bien, c'est pas un *gros deal*, tu sais, ma culture française. Je suis né en France, j'ai été là... J'ai pas vraiment connu ça, moi, la culture française. J'ai connu ça quand j'étais dans le stade d'adolescence puis d'enfance. J'ai pas pu apprendre beaucoup à propos de la culture française, ma culture... ce qui est triste, mais après j'ai découvert une autre culture. Mais sûrement que je vais retourner. [...] Bof... ça serait le Yukon, je pense. Oui. Je dirais la culture yukonaise, j'ai appris beaucoup ici, puis ma culture française, elle est très loin, très loin d'ici, puis j'ai pas passé assez de temps en France pour... C'est sûr que j'en ai un petit peu, de culture française, parce que j'ai habité là-bas 14 ans, mais c'était à un stade d'enfance, un stade d'adolescence. On dit que tu apprends différentes choses quand tu es adolescent que quand tu es adulte.

Rappelons que, s'il est un des rares à tenir un discours s'apparentant autant au passage à l'âge adulte, ils sont plusieurs à accorder de l'importance aux processus de socialisation. Il serait d'ailleurs également possible de voir dans l'expérience migratoire et personnelle de ce jeune répondant une « dé-socialisation » à une « appartenance primordiale » suivie d'une « seconde socialisation » à un nouveau contexte culturel qui lui fournirait alors une « appartenance circonstancielle » qui permet à certains auteurs d'intégrer le changement diachronique dans les parcours identitaires des minorités (Breton,

1994). La socialisation primaire et la série de socialisations secondaires peuvent aussi être attribuées aux contacts synchroniques avec les cultures qui à la suite d'une migration familiale notamment peuvent se côtoyer au quotidien entre le domaine de la famille à la maison considéré comme privé par opposition à ceux plutôt publics tel le travail :

Je pourrais me prononcer comme un Yukonais. [...] je parle encore mes racines québécoises. Je parle ma langue natale tous les jours. On vit quand même en québécois à la maison à tous les jours. Mais aussi je vis à la manière des gens yukonais à tous les jours au travail et dans le public. Un peu des deux, je dirais, à tous les jours. [...] Je dirais que je ne passe pas beaucoup de temps à la maison chaque jour et que la culture yukonaise ressort un peu plus. Parce que je passe plus de temps dans le milieu du travail et dans le milieu public à l'entour des gens yukonais.

Que ce soit à travers les étapes du développement personnel ou dans les contacts de la vie quotidienne, les socialisations secondaires apparaissent donc indissociables du temps pour ces répondants, voire du rapport au temps. Sans nécessairement tendre vers une conversion, le seul passage du temps est par ailleurs parfois tenu pour responsable, à tout le moins, de la combinaison singulière des références culturelles : « Francophone, c'est une culture ça? [...] francophone avec une touche du Yukon. Ouais. Avec les années. [...] Yuko-franco-naise, qu'ils disent ». Pour d'autres, la transition intérieure se réalise avec le temps et sur la base des expériences, des adaptations, des acquisitions et des préférences culturelles diverses qui permettent la prise de conscience de la possibilité de la construction active d'une identité culturelle en constant changement :

...un mélange de différentes cultures, parce que j'ai voyagé en Espagne, j'ai voyagé au Canada... Maintenant, c'est difficile de... ça change, tu vois, ça change, tout ça, c'est d'autres perspectives, d'autres horizons, plus tu voyages, plus tu t'ouvres un peu l'esprit, plus tu regardes, puis tu remarques, finalement, que... les individus, c'est les mêmes partout, puis ils ont des cultures différentes, mais toi, tu t'adaptes chaque fois, tu acquiers de nouvelles choses. [...] Puis ma culture, elle

devient yukonaise. Maintenant, je me sens plutôt Yukonais, puis je la construis ici, avec mes enfants, tout en essayant qu'ils aient aussi plusieurs visions. On essaie de garder chez nous une culture assez... comme nous on voudrait, de donner un peu ce qui est bien de chaque culture. [Ma compagne], elle est Italienne. On aime les plaisirs de la table, cuisiner, c'est un aspect culturel important pour nous. On prend ça au sérieux, le fait d'être à table, de faire des repas, de cuisiner, puis d'écouter des films étrangers, tout ça... Essayer d'apporter beaucoup de choses.

Pour ce jeune immigrant, l'individuation permet la construction d'une identité culturelle sur le mode du bricolage identitaire à partir d'aspects culturels valorisés personnellement, mis en commun dans le couple par une volonté de les transmettre parmi les apports de différentes cultures d'origine, de référence et d'accueil. Ainsi, le choix actif des jeunes dans l'adoption d'un nouveau milieu culturel est couramment associé à l'acceptation des différences et la valorisation de la diversité. Par exemple, lorsque l'écoulement du temps ne semble plus nécessaire, c'est peut-être que l'affinité personnelle devient suffisante. Un jeune répondant rapporte l'avoir vécu dès son arrivée au Yukon sur le mode d'un coup de cœur pour la nouvelle référence culturelle: « yukonaise. [...] Bien, encore là pour l'acceptation des différences, tout le monde travaille ensemble, la diversité, je pense... le terme principal, ça serait la diversité. Oui. J'aime ça. [...] Depuis la première journée que je suis arrivé ici, même en visite ». L'identification d'adoption se centre alors sur « le seul point en commun, c'est ça, on aime le Nord, les grands espaces, on est débrouillards, mais surtout on aime la différence [...] Franco-anglophone, anglo-francophone, multiethnique... Je ne sais pas s'il y a un nom pour une culture comme ça ». Cette harmonie dans la différence est évidemment à mettre en relation avec la forte migration à la source de la diversité du peuplement du territoire. On toucherait ici à une particularité fondamentale de l'identité culturelle « franco-yukonaise » éprouvée et

construite – personnellement et collectivement – depuis le tournant des années 1980 par plusieurs francophones venus de divers horizons (Lamontagne, 1999). Relevons cependant que si la reconnaissance de la diversité des origines est indéniable chez les jeunes interviewés, la centralité de la référence à une culture « franco-yukonaise » n'est relayée que par une seule d'entre eux :

Franco-ontarienne. Vu que mes parents sont Québécois, il y a un petit peu de culture québécoise dans ça. Maintenant, je dirais franco-yukonaise. Alors, c'est une petite culture en elle-même. Ce qui est un *melting pot* – comme on dit en anglais – de toutes sortes de différentes cultures francophones parce qu'ici il y a du monde qui parle français de partout.

Outre cette représentation somme toute encore peu répandue, c'est plutôt à la culture d'ensemble qu'ils trouvent dans le territoire du Yukon et à laquelle ils participent que ces jeunes se réfèrent plus largement. Par ailleurs, ces résultats s'embent s'accorder avec ceux de Lavigne (2004) qui constate similairement, bien que dans les Territoires du Nord-Ouest, une très faible adhésion à l'identité franco-ténoise. Bien sûr, les réalités des francophones dans les Territoires du Nord-Ouest et au Yukon ne sont pas à confondre. Cependant, il semble bien que le constat de la lente diffusion de la diversité des discours collectifs dépasse les particularités des francophones au Nord.

6.3.3.2 L'identité canadienne

Par ailleurs, une portion comparable de jeunes interrogés disent se référer principalement à « la culture canadienne ». Ici et là, les différents repères culturels,

nationaux et linguistiques s'ajoutent et se combinent couramment : « la culture de mon pays [...] canadien, français, anglais... bilingue... [...] Je suis un Canadien, premièrement, mais je suis un Canadien français ... ». Un autre jeune migrant francophone renchérit en diversifiant et en élargissant considérablement son cadre de référence :

Je me sens encore un peu patriotique et j'ai encore cette identité canadienne que je valorise. Mais j'ai beaucoup d'autres identités en même temps [...] Je dirais que je suis plus Canadien anglophone... autre chose, je suis Nord-Américain anglophone, mais avec des fortes influences en français. [...] Mais les identités que je sens les plus fortes ce sera les pays dans lesquels j'ai vécu et auxquels j'appartiens alors je suis un citoyen canadien et français ça c'est des identités importantes pour moi. C'est la langue que je parle et les cultures que je connais. Alors les cultures que je connais le plus sont la culture anglophone et la culture francophone, anglophone canadienne je veux dire, la culture francophone plutôt de France. Bon ce sont deux cultures...

Si les cultures s'entremêlent et cohabitent ou fusionnent avec l'identité canadienne, leurs influences s'impriment plus sur l'identité de ces jeunes qu'elles ne font l'objet d'une délibération individuelle ou résultent de choix personnels. Dans un registre plus sélectif, l'ambivalence et les combinaisons sont également présentes :

Bien... je sais pas... Canadienne et francophone, francophone et Canadienne, je sais pas dans quel ordre je les mettrais s'il fallait que j'en choisisse un [...] Ça serait ça. Parce que j'ai tellement habité à différentes places que... j'aurais de la misère à dire que je suis d'une certaine province ou d'un certain territoire.

D'autres ordonnent volontiers leurs références culturelles : « Ma culture, selon moi elle est québécoise, francophone, puis après canadienne » bien que cette jeune migrante se dise « Québécoise francophone en exil. De plus en plus canadienne » comme nous le verrons dans la prochaine section. Par ailleurs, le témoignage de notre cas limite en dit long sur la question des choix culturels. Afin de se définir, ce jeune homme affirme une culture

de référence unique « *just Canadian* » bien que celle-ci soit composée d'éléments divers. Pour lui, l'identité culturelle canadienne permet d'être soi-même dans un individualisme respectueux de différentes cultures où chacun peut choisir consciemment et volontairement les traditions et normes culturelles auxquelles il désire adhérer.

Canadian culture for me is sort of... little more individualistic, kind of easy going. People are able to choose whatever cultural tradition they wanna do if they wanna keep doing *réveillon*, they can. If they don't, they don't. If they wanna take something Ukranian, they can. To me, Canadian culture is almost like picking whatever you wanna do and not being confined to well, this is the way it was over 500 years ago so this is the way I have to do it now. It's more freedom to speak whatever language you want, move to wherever you want. Pick new cultural norms; get rid of some other ones if you don't like them. Whatever you like, like my wife she's German, and so... there's some little German traditions that we do and that's ok. I can take her German traditions totally and I'm not offended by taking that on. And I also can take on some of my French Canadian ones and do *réveillon* and that's cool for her. [...] So thus, see that's what being Canadian does feel, to be yourself and have or not have whatever cultural traditional stuff that you want.

Affranchi du poids des traditions, des langues et des frontières, l'individu choisit et agence librement parmi la diversité des appartenances, traditions et normes qui s'offrent à lui, celles qui reflètent sa singularité sociale et culturelle. À la limite de l'individuation, nous avons ici affaire à la figure identitaire de l'individualisation, que nuancera cependant ce répondant en prenant conscience lors de l'entrevue, entre autres, de son appartenance primordiale envers la population territoriale et son style de vie : « I'll have to say Yukoner and then Canadian. I never thought I'd say anything before Canadian ». Il faudra revenir sur la signification de cette identification qui bien qu'elle valorise fortement les libertés et choix individuels dans l'autodétermination identitaire ne peut faire l'économie de la réalité sociale et politique dans laquelle elle s'insère. Pour notre questionnement de recherche,

retenons également que la liberté de mouvement peut être intimement liée à une telle conception identitaire.

6.3.3.3 De Canadiens français à Franco-Canadiens?

Quelques jeunes interrogés perçoivent la culture « française [...en fait] canadienne-française » comme étant plus qu'une simple origine du passé. Pour cette répondante qui est née au Yukon de parents québécois, il s'agit bel et bien de sa culture d'origine qui se prolonge toujours dans le présent et vers l'avenir. On a d'ailleurs déjà rencontré un discours très similaire chez une autre participante qui elle a grandi en Ontario. Il n'est pas inutile de se le remémorer : « Canadienne française. C'est mon entourage, c'est comme ça que j'ai vieilli. C'est les traditions, les cultures que je connais toujours aujourd'hui et que je veux toujours garder, donc je ne vois pas pourquoi ça serait autre chose ». L'empreinte de la culture de socialisation primaire en français en contexte minoritaire devient centrale. Précisons que toutes deux ont quitté le Yukon au moment de l'entretien.

Lamontagne (1999) y a vu le ravivement dans le Nord d'un terme oublié : le Canada français. Il s'agit peut-être plutôt d'une réinterprétation de cette référence qui s'inscrit certes dans son prolongement, mais il semble que ce soit en lui donnant une tout autre signification. Est-il possible que ce soit le prolongement d'une référence en lent déclin (Dumont, 1997; Martel, 2004) qui coexiste toujours au Canada parmi de nouvelles redéfinitions pas encore consensuelles, chez les générations subséquentes (Langlois, 2006)?

Quoi qu'il en soit, la transformation de cette référence est bien réelle dans le contexte canadien contemporain. Une répondante née au Québec, ayant grandi en Ontario et arrivée au Yukon au début de la vingtaine en témoigne, elle qui s'y référant, non sans un ajout signifiant, a pourtant bien du mal à s'y retrouver.

Bien, canadienne-française. [...] je dirais un mélange de valeurs francophones de souche québécoise, puis un peu de valeurs plus anglophones. Je pense que c'est un mélange des deux, parce que j'ai pas la même façon de voir les choses que les Québécois, puis j'ai pas la même façon de voir les choses que les Anglais unilingues. Ouais. [...] J'ai pas la même façon d'aborder les gens ... c'est comme un *mix* des deux. Je ne suis pas comme exubérante comme les Québécois, puis je ne suis pas tranquille tranquille comme les anglophones. Les anglophones, c'est plus protocolaire, c'est plus... genre *politically correct*. Je pense que j'ai eu le meilleur ou le moins bon des deux. [...] Peut-être parce que je suis d'un père québécois puis d'une mère franco-ontarienne. Ils n'ont pas les mêmes valeurs. [...] Bien, ils ont sûrement des valeurs en commun, parce qu'ils ont quand même vécu ensemble, ils ont élevé leurs enfants, mais... je ne sais pas comment l'expliquer... Ma mère, je ne dirai pas qu'elle est Québécoise. Même si elle vit au Québec, elle vit en anglais, premièrement, beaucoup, elle parle en français avec mon père, mais la plupart du temps, elle parle en anglais. Mon père, lui, il est vraiment Québécois. Je ne sais pas. [...] c'est sûr, c'est des transmissions de mes parents. Mais... ouais, je ne m'habitue pas... je me dis : mélange, là. C'est dur à expliquer.

Au-delà de la transmission familiale de valeurs et de traits de caractère supposés propres aux groupes traditionnels de la dualité linguistique, retenons qu'elle conçoit la culture canadienne-française comme un mélange mitoyen des cultures québécoise francophone et canadienne anglophone. Il s'agirait bien ici d'une réinterprétation personnelle d'une identité collective passée. D'ailleurs, elle se réfère indifféremment à la culture canadienne-française ou « franco-canadienne » pour s'identifier, indiquant ainsi la tangente de sa contorsion personnelle vers la posture d'une Canadienne francophone. Il est intéressant de noter que le maintien ou le réinvestissement de la référence canadienne-

française ne semble être le fait que de jeunes provenant du Québec ou de l'Ontario bien que notre échantillon ne permette pas de tirer de conclusion à ce sujet.

6.3.3.4 L'identité acadienne

La culture acadienne est également une référence identitaire notable pour quelques jeunes interrogés. Deux d'entre eux, provenant du Sud-est et du nord du Nouveau-Brunswick, habitent au Yukon depuis environ cinq années tout en se définissant toujours comme « Acadien, 100 % » en référence à une prime socialisation : « Acadienne [...] comme on a grandi, comme on est élevé ». L'identité culturelle acadienne connaît toutefois des variantes et des transformations selon le contexte minoritaire, comme se le représente le premier répondant :

Je pense que c'est vraiment un aspect d'être un Acadien. C'est oui, nous sommes français, mais en même temps... On a été assimilés, on va dire. On est entourés d'Anglais, au lieu de se battre contre les Anglais, on se mélange avec eux autres, ils sont comme notre identité culturelle, on devient bilingues. C'est vraiment difficile pour moi de dire que ma langue maternelle, c'est le français; d'après moi, c'est bilingue, ma langue maternelle. C'est bilingue, parce que c'est vraiment les deux.

Au-delà des variations de sens, la référence acadienne reste aussi centrale pour une autre répondante originaire, elle, de la Nouvelle-Écosse qui est de retour dans les Maritimes après un séjour de quelques années au Yukon pendant l'adolescence : « ...pour moi, c'est la culture acadienne, je m'identifie avec ça ». Nous avons vu que son sentiment d'appartenance concerne cependant surtout l'Acadie du Nouveau-Brunswick où elle a toute sa famille et où elle réside maintenant.

6.3.3.5 L'identité franco-manitobaine

Nous avons déjà constaté la persistance de l'identité franco-manitobaine chez certaines de nos interviewées. Deux personnes, arrivées dans le territoire du Yukon respectivement depuis à peine une année ou plus de dix ans, se réfèrent d'abord à la culture « franco-manitobaine ». La première déclare : « je suis Franco-Manitobaine [...] je m'identifie encore Franco-Manitobaine ». En fait, elle précise : « Franco-Canadienne ou Franco-Manitobaine. Parce que c'est différent, mais, quand même... [je m'identifie] un peu quand même à toutes les autres communautés francophones au Canada ». On retrouve ici aussi le lien linguistique entre son identification d'origine et une plus large qu'elle partage avec les autres groupes francophones vivant en situation minoritaire au pays. L'identification franco-manitobaine n'est toutefois prépondérante pour l'une d'entre elles qu'afin de se situer parmi d'autres francophones :

Ça dépend dans quel contexte. Avec d'autres francophones, ça serait Manitoba. Ça dépend vraiment du contexte. Avec des anglophones ça pourrait être, le Québec aussi malgré que je n'aie jamais vécu au Québec, mais mes ancêtres viennent de là. Il y a quand même plusieurs traditions, plusieurs... les gens sont... la langue, les expressions qui sont pareilles. [...] Peut-être les francophones comprennent plus, ils font plus la distinction entre le Québec puis hors Québec. Pour les anglophones, ils vont penser que les francophones au Canada, c'est Québec. Et si t'es pas Québécois, t'es pas vraiment francophone.

Au-delà de l'origine ancestrale, l'identité linguistique de cette répondante change effectivement selon les contextes d'interaction, où le rapport à la majorité devient déterminant.

6.3.3.6 Un universalisme naturalisant

Au bout du spectre, un répondant voit dans les besoins biologiques de base le dénominateur commun minimum entre tous les vivants lui permettant de s'identifier à la totalité de la planète. Inutile d'insister sur la réduction naturaliste qu'opère sa conception de l'identité culturelle. Notons cependant sa ferme volonté de se doter d'un discours cohérent afin de concilier une morale universelle avec la perception d'une forte différenciation sociale.

Culture mondiale! [...] La première chose que j'accroche dans ma maison, c'est une carte du monde. [...] Bien... on a toujours l'impression qu'on est tous vraiment différents et tout, mais je pense qu'on recherche tous les mêmes choses, si tu veux, entre les animaux et nous... en fait, on recherche toujours la même chose, pour nous [...] c'est les mêmes procédés, mais c'est des procédés beaucoup plus complexes qu'on utilise de nos jours; on cherche tous à gagner notre croûte, on cherche tous à avoir une vie de famille, on cherche tous à... Ça prend des formes différentes, mais c'est les seules choses... *security, food, shelter*. [...] La sécurité, la nourriture et un abri. Et bon, après, il faut de la méditation et du sommeil, c'est tout. Et tu peux regarder toutes les formes de vie, c'est toujours pareil. Et nous, on fait la même chose, si tu regardes bien, tu retrouveras toujours ces trois choses. Et c'est les seules choses que tu retrouveras sur le monde entier. Si tu vas au Japon, il y aura énormément de choses qui seront complètement différentes, l'humour sera pas le même, les modes de vie, les habitudes sont totalement différentes, mais il y a quatre choses que tu retrouveras toujours... [...] Bien, disons que c'est comme ça que je vois le monde, quoi, et c'est ça qui me dit qu'en fait, on se dit différents, mais on n'est pas si différents que ça.

Le dépassement actif de cette contradiction ordinaire passe par une différenciation « vraiment » observée qui n'est qu'une « impression », car elle ne contient pas l'essentiel. Ce faisant, ce jeune homme illustre de manière exemplaire la figure identitaire de l'individualisation.

Bien sûr ce ne sont là que quelques exemples limités par notre échantillon et à partir desquels on se gardera encore une fois de généraliser, surtout à l'intérieur des principales identités culturelles exprimées par les répondants. Gardons plutôt en tête les résultats concernant les liens entre les migrations et l'identité ainsi que ceux précisant les processus identitaires des jeunes.

6.3.4 Les transformations identitaires dans la migration des répondants

Les représentations identitaires des répondants ont déjà permis d'entrevoir des transformations identitaires à travers leurs parcours de jeunes migrants. Ainsi après avoir longuement détaillé les effets de l'identité dans leurs migrations, il nous est apparu important d'illustrer plus à fond l'autre pendant de la relation conceptuelle réciproque qui nous occupe. Pour cette dernière analyse, nous contrastons les représentations identitaires rétrospectives des jeunes, vers l'âge de 15 ans, avec celles qu'ils ressentent et rendent au moment de l'entrevue. En dépit de ses limites méthodologiques, le questionnement en amène plusieurs à chercher à s'expliquer la distance parcourue, ou pas, entre ces deux temps de leur itinéraire personnel. La comparaison de leurs représentations de leurs formes identitaires d'adolescence à celles actuelles permet ainsi de mettre en relief les principaux processus sous-jacents, selon eux, à ces changements ou stabilités identitaires.

Afin de répondre à notre sixième et dernière question de recherche, l'analyse a regroupé plus ou moins arbitrairement les récits selon qu'ils se rapprochaient des perspectives de la socialisation (12), de l'individuation (8) ou de la subjectivation dans l'individualisation (2). Les discours de deux répondants ne permettent pas de les caractériser de la sorte. Notre conceptualisation initiale des formes et processus d'identification basée sur l'opposition entre d'un côté, un déterminisme social attribuable à la socialisation et à l'autre extrême une forte subjectivité individuelle dans l'individualisation avec en troisième lieu, une individuation médiatrice de ces deux dimensions s'est avérée trop simpliste pour soutenir une analyse satisfaisante des résultats de notre dernière question de recherche. Elle aura néanmoins permis d'explorer certaines nuances de la relation réciproque et dynamique qu'entretiennent la mobilité et l'identification chez les jeunes francophones interrogés.

6.3.4.1 Permanence et changements identitaires dans la socialisation

S'intéresser à la dynamique des processus identitaires au fil des parcours ne doit pas conduire à négliger les discours qui fixent fortement les expériences dans le temps et l'espace au point de ne faire que bien peu de place aux changements identitaires personnels. Par exemple, un jeune dont les parents sont venus au Yukon du Québec avant sa naissance se retrouve au fil de ses retours dans un mode de vie originel idéal et durable : « ça n'a jamais changé. [...] Yukonais. [...] Je viens du Yukon, j'adore être dehors, j'aime être actif pis avoir une vie. Une bonne vie, je suis toujours en train de faire beaucoup

d'affaires ». Vivant maintenant dans une province de l'Ouest, une autre répondante également née dans le territoire de parents québécois, trouve la permanence de sa véracité et de sa plénitude en se définissant comme « Canadienne française » depuis sa scolarisation en français au Yukon : « Je dirais probablement, je m'identifiais comme francophone, à cause que justement j'allais à l'école en français, mais c'était aussi mon identité, c'était vraiment moi. J'étais francophone, Canadienne, Yukonaise, c'était tout moi ». Ainsi, même lorsque l'identité se présente sous plusieurs facettes, les éléments identitaires peuvent s'unifier autour d'un centre authentique et stable au-delà des variations temporelles et contextuelles, par exemple depuis la socialisation d'origine en Ontario francophone pour un autre de nos migrants :

Je suis un Canadien, premièrement, mais je suis un Canadien français. [...] Oui, oui, je suis un Franco-Yukonais. [...] Ouais, c'est... Je suis Franco-yukonais parce que je suis un francophone ici, mais je suis un Canadien français. [...] Envoie-moi en Colombie-Britannique, je suis un Canadien français, envoie-moi à Winnipeg, je suis un Canadien français... ça ne change pas.

Également au tournant de la trentaine, une répondante se considère de façon similaire franco-manitobaine depuis l'enfance principalement parce qu'elle a grandi en français dans une famille francophone et dans un village francophone du Manitoba :

À 15 ans... bien, j'allais à l'école, ça, c'était ma vie, puis mes amis vivaient dans le même village que moi, je ne connaissais pas vraiment des gens d'ailleurs. [... On ne voyageait] pas beaucoup, non, on restait pas mal dans le village, c'était très... bien, la majorité, c'était des francophones, il y avait... mais il y avait quand même quelques anglophones avec qui j'étais amie, mais la plupart, c'était des francophones de la région. [...] Je parlais à peine anglais. [...] Il y avait un peu des chicanes, quand j'étais jeune, il y avait juste une école, au début, puis il y avait une école française puis une école anglaise, puis d'immersion dans la même école, trois programmes dans la même école, puis il y avait des chicanes tout le temps, des insultes, puis... ouais, il y avait toujours des bagarres, puis finalement, ils ont bâti une école francophone quelques années plus tard, alors moi, j'ai pu finir mon

élémentaire et le secondaire à l'école francophone, puis là, il y avait moins de problèmes. [Maintenant :] Je dis encore, quand le monde me demande : toi, tu viens d'où? Bien, je dis que je suis Franco-Manitobaine, mais là, comme j'aimerais rester au Yukon... Mais je ne dis jamais que je viens du Yukon ou que je suis Yukonaise, peut-être que je m'identifie encore Franco-Manitobaine. [...] Encore Franco-Canadienne ou Franco-Manitobaine. Parce que c'est différent, mais, quand même... [Je m'identifie] un peu quand même à toutes les autres communautés francophones au Canada.

Récemment arrivée pour s'installer par choix au Yukon dont elle valorise la provenance diversifiée de la population, elle commence à élargir son identité d'origine aux francophonies canadiennes et à son titre professionnel notamment, à la suite d'une migration scolaire à Saint-Boniface, d'un séjour d'emploi dans le Nord de l'Ontario et ensuite d'un retour au Manitoba. Cette identification à une communauté francophone privilégiée, mais pas exclusive, se combine également avec une appartenance professionnelle dans la mise en récit rétrospective du parcours d'une autre jeune adulte. Ses déplacements familiaux dans une province des Maritimes, un passage de quelques années au Yukon à l'adolescence, suivi d'un retour dans sa région d'origine à la suite de migrations de scolarisation toujours en anglais depuis le secondaire, d'un emploi dans un milieu de travail bilingue et finalement de la formation d'un couple avec un conjoint francophone ont tous contribué, selon elle, à maintenir et même à renforcer son identité intrinsèque.

...quand j'étais à l'école anglophone... j'étais différente, mais c'était d'une bonne façon. [...] j'ai toujours eu ça, c'est... dans ma famille, c'est quelque chose qu'on ressent... encore plus fort... vu qu'on était déplacé de l'Acadie, je pense qu'on avait encore plus de connexion, on s'identifiait encore plus comme des Acadiens, parce qu'on était en dehors de l'Acadie, on célébrait plus la fête du 15 août, puis les affaires acadiennes nous intéressaient beaucoup. [Maintenant :] Je m'identifie beaucoup avec les gens du Nouveau-Brunswick, les Acadiens du Nouveau-Brunswick, mais pas vraiment les gens de [ville actuelle à majorité anglophone au

Nouveau-Brunswick]. ...j'ai plus d'amis francophones à [ville] maintenant que j'ai jamais eu, [avant] j'avais plus d'amis anglophones [...] je suis beaucoup plus à l'aise avec les francophones que j'étais avec les anglophones [...] C'est quelque chose que je ressens maintenant, ici, surtout avec un chum francophone et plus d'amis francophones, c'est la première fois que j'ai un chum francophone, que c'est quelque chose qui me manquait... que j'identifie... que j'ignorais que ça me manquait tellement. Oui, je m'identifie plus comme francophone maintenant, que je parle plus français, que je vis plus ma vie en français aussi, avec des collègues francophones et une vie à la maison en français aussi. [...] Je m'identifie aussi un peu plus aussi avec le Québec, à travers de mon chum, parce qu'il a plusieurs amis québécois, je commence à travers lui à plus apprécier... Mais c'est plutôt le Nouveau-Brunswick, les Acadiens. [...] ...quand je rencontre d'autres Acadiens, il y a un lien que j'ai pas avec disons des Québécois ou des francophones d'ailleurs, de la France, il y a un lien qui est là immédiatement. [...] Dans ce contexte-là, je me définis comme Acadienne, comme professionnelle francophone assez indépendante. Ouais.

Par contre, l'établissement par choix dans un nouveau milieu de vie peut parfois engendrer à la longue l'ajout d'une seconde appartenance – ici yukonaise – à l'identité d'origine toujours centrale depuis la prime socialisation :

Ah oui, je suis toujours Acadienne. Je suis toujours Acadienne mais je pense que je *feel* de plus en plus Yukonaise. Parce que là, j'ai ma *business*, puis je commence à être établie. Je *feel* confortable ici. Comme je *feel* confortable de dire que je viens du Yukon, je reste au Yukon, c'est là où est-ce qu'on est établis, puis je pense que c'est là que je veux rester pour le restant de ma vie. Ça ne changerait pas vraiment quelque chose, s'il faut qu'on déménage quelque part comme au BC ou quelque chose comme ça... ça ne m'arrêtera pas. [...] Mais je suis *definitely* encore Acadienne. Ouais. Ça décollera jamais de moi.

La persistance d'un tel centre identitaire peut effectivement se maintenir plusieurs années après la migration comme en témoigne une autre répondante au Yukon depuis plus de dix ans. Celle-ci a vécu son premier déménagement du Manitoba français au territoire yukonais comme une aventure vers l'âge de 15 ans justement.

Je me sentais comme indépendante. J'étais excitée parce que moi je faisais quelque chose de différent des autres qui étaient à [ville d'origine] comme leurs ancêtres et

qui étaient pour continuer d'être à [ville d'origine] comme leurs descendants. [...Elle se considérait alors Franco-Manitobaine et Canadienne française :] Je me rappelle d'avoir eu des discussions avec d'autres anglophones qui s'obstinaient que je n'étais pas franco quelque chose, que j'étais juste Canadienne, juste Manitobaine, juste Yukonaise. Mais pour moi, non. C'est important d'ajouter ça. [Maintenant] Encore comme Francophone. Ça dépend, je suis Franco-yukonaise mais je me sens plus comme Franco-Manitobaine. Dans la plupart des cas, je dirais que je suis Franco-Manitobaine qui habite au Yukon. Ou bien Canadienne française. Je dirais Canadienne française si je suis hors pays et si je parle à des non-Canadiens. Autrement, s'ils sont Canadiens, je dirais Franco-Manitobaine.

On retrouve cette même variation d'identification selon le contexte d'interaction qui s'articule ici autour d'un attachement à la langue française, mais dont la véracité intime se ressent encore dans la communauté d'origine. En revanche certains de ceux et celles qui sont aussi arrivés dans un nouveau milieu vers l'adolescence et qui y ont également vécu assez longtemps, rapportent une expérience se rapprochant plus d'une transformation identitaire. On l'a constaté dans la section précédente, c'est le cas d'un jeune pour qui la découverte du Canada depuis sa migration familiale et surtout le temps qu'il passe au quotidien parmi les « gens yukonais » au travail et en public l'amène maintenant à se considérer un peu plus Yukonais lui-même, comme par socialisation secondaire :

Je me voyais comme un étudiant d'école secondaire. Comme un francophone, une personne de [ville d'origine au Québec], un jeune adolescent de l'école. [Maintenant, je suis] comme avant. Une personne avec, je dirais peut-être pas avec plus d'expérience, mais avec plus de connaissances au niveau de la géographie du Canada. J'ai découvert beaucoup de choses que la plupart des gens du Québec que je connais n'ont pas eu la chance de découvrir encore. [...] On vit quand même en québécois à la maison à tous les jours. Mais aussi je vis à la manière des gens yukonais à tous les jours au travail et dans le public. [...] la culture yukonaise ressort un peu plus. Parce que je passe plus de temps dans le milieu du travail et dans le milieu public à l'entour des gens yukonais. [...] Je pourrais me prononcer comme un Yukonais.

Une jeune femme a vécu plus difficilement un tel changement identitaire après avoir migré en Ontario français à l'adolescence, elle qui était aussi née au Québec d'un père Québécois mais d'une mère francophone de l'Ontario. Marquée par son intégration dans ce nouveau milieu et surtout par la découverte et l'acceptation de sa situation de minorité linguistique, elle en conservera depuis une forte unité et une stabilité identitaire :

Je pense qu'à partir de 15, 16 ans, j'ai pas tant changé que ça. [...] j'étais vraiment en train de prendre plus les plis, les valeurs canadiennes-françaises de [ville en Ontario français]. Parce que j'ai déménagé là, j'avais 12 ans, puis moi je suis très gênée, ça a pris au moins un an avant que je commence à m'intégrer, presque un an et demi, je te dirais. À 14, 15 ans, c'est vraiment là que j'ai comme... je me suis faite à l'idée que c'était là que j'étais pis il fallait que je m'intègre. Je pense qu'à partir de 15, 16 ans, j'ai pas tant changé que ça. J'ai vraiment pris ces valeurs-là à cet âge-là, par exemple, puis je les ai gardées toute ma vie. [...] je pense qu'à 15 ans, c'est là que j'ai découvert que... que c'est là que j'ai commencé à être fière d'être francophone. De ne pas avoir peur d'apprendre l'anglais pour... j'avais une tête de cochon, jusqu'à 15 ans, je ne voulais pas apprendre l'anglais; même si je le savais déjà, parce que j'avais grandi là-dedans, je le comprenais, mais je ne voulais pas le parler. Je le lisais, tout, mais je ne voulais pas le parler, parce que j'avais une tête de cochon... ma crise d'adolescence, c'était ça, c'était comme genre... je faisais chier tout le monde, je parlais juste en français avec tout le monde, même ceux qui parlaient en anglais.... je le comprenais. Puis en plus... en tout cas, j'ai pas été *cool*... Mais c'est là que ça l'a clenché que j'ai dit : bah, *fuck off*... je vais l'apprendre, l'anglais, je sais que je suis francophone. [...] Et puis fière. Ouais. Je ne me sens plus... je me sentais plus... j'avais peur d'être une minorité, puis là, je me suis dit : bien non... [...] Depuis je suis toujours la même, je pense pas que j'ai tant changé... Bien, je suis devenue une adulte, mais je veux dire mes valeurs de base, elles ont vraiment commencé à cet âge-là, 15, 16 ans.

Cette identification issue d'un dualisme linguistique passif se relativise et se précise notamment dans une opposition avec les Québécois et trouve sa véracité dans la continuation canadienne-française alors réinterprétée par une identité franco-canadienne minoritaire maintenant active et ancrée.

Canadienne française. Ouais, je suis... je me dis Canadienne française. C'est pas... chez nous, c'est pas important... j'ai réalisé ça justement, c'est pas important là...

on n'est pas genre : Ah, on est Québécois!, Franco-Ontariens!, Écossais!... c'est pas... on n'en parle pas, on est juste nous autres. C'est ça. Sauf quand on va au Québec, il faut toujours le dire qu'on n'est pas Québécois, mais... non, moi, je suis Franco-Canadienne. [...] parce que souvent, les gens disent : ah... ils vont me présenter comme une Québécoise, là, bien, j'ai tendance à dire : non non. Même si je suis Québécoise, parce que je suis née au Québec, mais... [...] Je vais dire que je suis Franco-Ontarienne. Parce que les Québécois, ils n'aiment pas ça: Franco-Canadien. [Rires] Je sais pas. [Rires...] Je pense que je suis un genre de personne qui devient comme... fait son identité rapidement selon l'endroit où elle est présentement. [...] Mais elle, elle se considère Franco-Canadienne ou Canadienne française :] parce que je me dis que je suis plus dans partout au Canada [...] Franco-Canadienne, Francophone, Canadienne française... [Elle s'identifie aux autres Franco-Canadiens:] Beaucoup. Plus même que les Québécois. Parce qu'on vit en minorité... Bien, une minorité linguistique. [...] Il y a des différences, mais sauf qu'on se rejoint tous par la langue, puis aussi par la fierté de parler deux langues, aussi. Je suis francophone, mais je suis aussi Canadienne, je parle les deux langues. [...] mon identité ne m'empêcherait pas d'aller n'importe où au Canada. [...] Partout dans le monde... bien, non, je dirais plus partout au Canada. Sauf le Québec. Bien, dans le monde, on est tous francophones, mais on n'a pas les mêmes valeurs, pas du tout. J'ai travaillé dans des pays où il y avait des francophones... on parle juste la même langue, on n'a pas la même vie, la même culture. [...] Je ne suis pas multinationale. [...] je pense que je suis une vraie Canadienne. Je ne peux pas dire que j'irai ailleurs. Je ne suis pas une citoyenne du monde. Ceux qui disent ça, mon œil. [...] parce que tu ne peux pas... tu es le résultat d'où tu viens. Tu as été... sculpté où tu as grandi, tu ne peux pas avoir été sculpté trois fois. Tu peux t'adapter, tu peux t'intégrer, mais tu ne seras jamais une autre culture. C'est pas vrai. Tu vas toujours avoir des... tu vas toujours comparer dans ta tête.

Remarquons que la transformation identitaire semble alors dépendre du nouveau lieu de la migration et tout à la fois d'une recherche de soi, ici limitée à une étape bien précise du développement personnel soit l'adolescence: « tu as été sculpté où tu as grandi ». Même conception bien que moins jalonnée dans le temps et l'espace chez un jeune immigrant arrivé au Yukon vers 15 ans et maintenant en transition vers l'université :

J'étais Français, je venais de France puis j'étais ici pour étudier, c'est à ça que je m'identifiais quand je suis arrivé. [...] Maintenant :] Mon identité est... sera toujours Française, mais sera devenue Canadienne aussi, ça sera spécial. Différent. C'est ça. Je m'identifie... c'est dur on pourrait dire parce que je suis en train de me

trouver, savoir c'est quoi je veux faire, *so*. [...] Je me cherche, je ne sais pas. [...] Pour l'instant, mon identité est plus yukonaise, canadienne, que française. Je le sens plus de ce côté-là en ce moment. [...] Plus le Yukon aussi, parce que j'ai plus de choses à dire, c'est plus frais dans ma mémoire, puis je suis plus vieux, plus mature, puis j'ai plus des choses sérieuses à dire. Le Yukon... mais je suis, encore, toujours à un *stage* [stade] où je vais apprendre encore beaucoup plus de la vie... c'est peut-être ça à quelque part d'autre. C'est pour ça que je vais à l'université, on va voir si il y a quelque chose qui m'intéresse, qui sait, peut-être que je vais trouver quelque chose vraiment extraordinaire puis je vais me retrouver à une place perdue au milieu de nulle part où personne aurait cru que je serais allé. Je ne sais pas encore. C'est ça le fun.

Les migrations scolaires ainsi que la formation individuelle et identitaire se montrent alors entrelacées de façons dynamiques et ouvertes dans une découverte de soi et du monde. Sur une plus longue période, la transformation identitaire peut d'ailleurs paraître complète, sans pour autant procéder d'un seul mouvement unidirectionnel et constant. La mise en récit de l'itinéraire migratoire et personnel d'une jeune femme au milieu de la trentaine au moment de l'entretien en est un bon exemple. Au fil de son parcours se succèdent – en fait, se recouvrent et s'entremêlent – une identification originelle forte, mais évanescence, des oppositions d'interactions linguistiques et culturelles plus ou moins marquantes à l'école, une intégration adaptative à la majorité lors des études et enfin un rapprochement via le milieu du travail avec le français et la communauté « franco-yukonaise » lui permettant de reprendre à son compte la culture et la langue françaises comme un élément central à sa personne :

Je venais tout juste de déménager [au Yukon] alors je me disais définitivement encore Franco-Ontarienne. [...] On était dans une école anglophone, mais nous on était dans une classe francophone. Parce qu'on n'avait pas encore l'école française dans le temps. Alors, je me sentais un peu séparée des autres, malgré que je me sentais très fort dans mon élément francophone parce qu'on était juste des francophones alors c'était le fun pour nous, mais quand on sortait en dehors de cette classe, c'était un peu difficile de s'adapter et de se joindre aux autres, j'ai

trouvé. [...] pour moi, ça l'a créé une séparation entre « *the frenchies* », la classe francophone et les anglophones. Je trouvais que ça nous avait séparés un peu culturellement. Je trouvais ça au *High School*, je trouvais que ça nous avait séparés des autres. [Ensuite] mon français s'est échappé un peu à travers mes voyages outre-mer, mon bac en [domaine] a été fait en anglais alors je trouve que je recommence à m'enrichir en français, à me rejoindre à la communauté française parce que je pense que je m'étais un peu éloignée de ça, maintenant je me rapproche de ça. [...] depuis mon [emploi en français...] je me considère Franco-Yukonnaise. Ça fait au-dessus de 20 ans que je suis ici alors pour moi, je m'associe plus au Yukon que le Nord de l'Ontario. Mais je dis que je suis originaire de l'Ontario.

Au terme de ce parcours, l'identité de départ devient origine et fait place à une identification dont les deux principaux éléments permettent de concilier à la fois une appartenance à la société d'ensemble du milieu de vie actuel et une continuité personnelle envers une communauté linguistique. Rappelons qu'il s'agit ici du seul témoignage utilisant authentiquement l'identité franco-yukonnaise au moment des entrevues et encore, il s'agit d'une identification très récente dans son cas. Plusieurs transformations identitaires peuvent paraître ainsi s'enchaîner au gré des migrations d'une même personne. D'autre part, ces identifications chez les jeunes ici considérés sont surtout tirées de leur vécu au sein de leurs différents milieux familiaux, scolaires, d'emploi, communautaires ou linguistiques tout en n'excluant pas la possibilité et l'importance de choix personnels dans le déroulement de la vie de certains. Le discours d'une autre de nos répondantes est frappant sur ces deux aspects. Autant le cours de son existence lui semble ponctué de décisions volontaires, autant ses identifications successives découlent de ses multiples lieux de socialisation passés et présents. Après un parcours migratoire au cours duquel elle s'est dite tour à tour Acadienne, Franco-yukonnaise et « une fille de l'Ouest » elle semble en dernier lieu

concilier d'une part, ses expériences et d'autre part, sa propre détermination en se disant respectivement Canadienne et francophone de façon équivalente :

À 15 ans, j'étais Franco-Yukonaise. Ouais. [...] À ce moment-là, j'avais déjà décidé que je voulais enseigner, puis je voulais retourner au Yukon, puis je voulais enseigner à Émilie-Tremblay. [...] Bien, je voulais enseigner en français, puis au Yukon, y a pas vraiment d'autres choix. Puis c'est aussi à 15 ans... quand j'avais 15 ans, c'est la première année où j'étais seule, j'étais la première élève de 10^e année d'Émilie-Tremblay [...] c'est là que ça s'est décidé s'il y allait avoir une 10^e année, tout ça, alors... Ouais, c'était une année intéressante, parce que c'était bien, j'avais pu rester, ils avaient ouvert la 10^e année, mais c'était triste, parce que j'étais toute seule; on aurait pu être six, je pense, mais il n'y a personne sauf moi qui avais choisi de rester, alors, j'avais comme perdu mes amis. [...] Juste le fait qu'il avait fallu que je prenne cette décision-là, de vouloir rester, d'étudier en français, ça m'avait obligée de penser à : est-ce que le français, c'était important à ce point là pour moi? Est-ce que j'étais prête à rester même si j'allais être toute seule? Puis j'avais dit oui. [...] Maintenant, elle se définit comme :] francophone et Canadienne, ou Canadienne et francophone, comme tantôt, je ne sais pas dans quel ordre les mettre. Ça serait ça. Parce que j'ai tellement habité à différentes places que... j'aurais de la misère à dire que je suis d'une certaine province ou d'un certain territoire. Alors... je sais pas, je dis que je suis Canadienne quand on me le demande. Parce que je leur dis que j'ai habité à beaucoup de places, puis s'ils veulent la liste, je peux la leur donner, sinon, ils peuvent juste penser que je suis Canadienne. [...] Non, je pense que ça serait pas tout le Canada, ça serait toutes les petites places où j'ai vécu. Ça serait le Nouveau-Brunswick, le Yukon, l'Alberta puis la Colombie-Britannique maintenant. Puis jusqu'à un petit petit point l'Ontario, parce que j'y vais quand même assez souvent pour voir ma maman, puis... on sait qu'où sont nos parents, ça devient un petit peu chez nous malgré nous [...] alors je pense que jusqu'à un petit petit point, même si j'ai pas habité là, que ça serait un petit peu chez nous aussi, parce que c'est chez maman.

Cette jeune femme conduit certes sa vie selon sa volonté, mais l'identification qui en résulte s'impose à elle, malgré elle, par sa filiation, son parcours et ses liens familiaux. Ainsi si être francophone et enseignante a été depuis l'adolescence une question de choix individuel et collectif pour elle, sa double identification actuelle – Canadienne et francophone – lui sert surtout à réunir pratiquement les différents éléments, géographiques, linguistiques, professionnels et familiaux de son vécu identitaire.

On aura compris que tous ces récits de stabilité et de transformations identitaires à travers la migration on en commun la primauté de la construction et de la formation de l'individu en reflet ou du moins en étroite relation avec, à l'origine, un milieu, ou à destination, avec une succession de lieux et milieux de socialisation plus ou moins institutionnalisés, selon la perspective canonique de la sociologie (Martuccelli, 2005). Ces jeunes s'imprègnent alors des clivages linguistiques, des valeurs culturelles, des styles et modes de vie que leur ont procurés surtout leur famille, leurs milieux scolaire ou de travail tout comme les communautés, les localités et les populations plus larges dont ils sont issus, en fait où ils ont grandi et vécu.

Nos répondants qui rejoignent cette vision des choses se disent ainsi soit durablement déterminés depuis la naissance, du moins en partie, soit plus largement « sculptés » de la sorte au gré des migrations qu'ils ont connues lors des étapes primordiales de leur développement personnel que sont l'enfance et ensuite l'adolescence ou encore ils disent avoir été changés à répétition tout au long de leur vie de mobilité. On retrouve là, la filiation des conceptions identitaires surtout inspirée de la perspective de la socialisation (Dubar, 2000; Breton, 1994) dont il faut reconnaître la présence indéniable dans les discours courants. À tel point que l'on en retrouve la trace au sein des récits de presque tous nos répondants, même lorsqu'il ne s'agit plus du pivot central de leur identification. Ainsi dans la prochaine section, il s'agira de voir comment les autres jeunes migrants interviewés

peuvent au-delà de leurs socialisations effectives départager plus activement la place de leurs sensibilités et choix personnels dans leurs transformations identitaires.

6.3.4.2 La médiation identitaire dans l'individuation

Les processus de socialisation se retrouvent également au point de départ de plusieurs mises en récit des jeunes migrants interrogés dont les discours se rapprochent pourtant plus de la perspective de l'individuation. C'est peut-être parce que leurs identifications personnelles qui procèdent plutôt d'une autodétermination contraignante ne peuvent faire abstraction de rôles et positions sociales sans s'y limiter pour autant. En effet, ce qui semble distinguer ces deux formes identitaires dans nos résultats, c'est justement le rôle plus important des choix, en fait des sensibilités individuelles et préférences personnelles diverses, dans l'identification des jeunes migrants interviewés.

Par exemple, l'identification d'un répondant est d'abord tournée vers ses relations et rôles familiaux, mais en même temps elle valorise fortement les libertés individuelles, dont l'autodétermination identitaire qui s'exprime dans sa conception d'une identité nationale lui permettant de choisir ses appartenances, ses traditions et ses normes parmi la diversité canadienne. D'ailleurs, nous avons vu qu'il se découvre – et ordonne aussitôt – une appartenance d'origine centrale en cours d'entrevue :

I might say actually Yukoner first. Cause Yukoner has different connotations [than Canadian], like the Yukoners... we're not a province, we're a territory and people don't want to be a province cause soon as you're a province... province can tax you, they have all this legislative power but here they don't and lot of Yukoners

like it. We don't want the rules we don't want to be told what to do, we love our frontier lifestyle, you know what I mean. And so the Yukon, the Yukon is... I would have to say that I'm more a Yukoner. To me, the idea of being a province is bad. Somebody says they want to make a new law: no. Right away, I say no. Enough laws. Just leave us alone, that's more of a Yukoner thing.

Pour ce jeune homme, ce n'est pas tant l'expérience personnelle de la migration qui précise son identification comme « Yukoner first and then Canadian », mais plutôt la réalité politique du territoire. Plus particulièrement, sa vision individualiste de l'enjeu collectif de l'autonomie politique territoriale qu'il associe à un mode de vie de frontière, issu lui, d'une expérience migratoire historique. Sans avoir vécu une transformation, son identification se révèle bien dans des alternances et des mélanges entre d'un côté ses dimensions individuelles et de l'autre, ses dimensions sociales et culturelles. La transformation peut d'autres fois se limiter, pour l'essentiel, à un changement de perception d'une identité préexistante et persistante que révèle le parcours migratoire et personnel. C'est alors typiquement dans la prise de distance avec l'origine et dans la découverte de soi que le discours identitaire se révèle, se précise voire s'assume chez ce répondant :

Je pense pas que je le savais vraiment. Je pensais pas que ça voulait dire tellement d'être un Acadien, dans ce temps-là. Je reconnaissais, je connaissais mon identité, je... en même temps, ça voulait pas dire tant, parce que j'étais tellement entouré d'Acadiens toujours que je ne savais pas ce que voulait dire être un Acadien. Là, maintenant que je suis parti, puis que je comprends plus, que je vois beaucoup plus... mais autant, c'était vraiment : ah, je suis juste une autre personne... [autant,] je ne pense pas que je connaissais vraiment beaucoup à propos de moi-même. [...] Puis maintenant, je sais vraiment beaucoup plus ce que ça veut dire être un Acadien, puis mon identité s'est beaucoup plus raffinée. [...] Je suis Acadien, de l'Acadie. [...] En même temps, être un Acadien, ça veut aussi dire être francophone, puis qu'est-ce que ça veut dire, ça, être francophone? C'est difficile, dans le sens que d'être francophone puis vivre en français [c'est difficile], mais, en même temps, ça donne un sens d'aventure, ça donne quelque chose à faire, c'est nager contre le courant, ça veut dire quelque chose en même temps. C'est quelque chose que j'aime beaucoup faire aussi. J'aime pas ça être comme tout le monde. J'aime mon identité, j'aime qui je suis, puis je continue dans ce qui

se passe autour de moi, puis j'aime vivre comme je veux. [...] Différent, ça veut pas dire être méchant.

Cette réinterprétation en continuité intime avec l'identité d'origine fournit une base stable sur laquelle peuvent ensuite s'agencer des appartenances contextuelles secondaires : francophone, habitant de Whitehorse et du Yukon. Celles-ci ne délogeront toutefois pas la centralité de la première dans son cas. Au fond, sa transformation dépasse son identité, car elle concerne toute son individualité à partir de laquelle il donne un nouveau sens à son identité. Une autre répondante qui valorise sa liberté de mouvement et son autodétermination, du moins relative, est d'avis que ses origines familiales, sociales et culturelles ne définissent « pas grand-chose. Non, ça change pas vraiment rien à ce que moi, je suis. [...] non, ça n'influence pas vraiment. » Elle se dit pourtant toujours francophone et maintenant « avec une touche du Yukon. Ouais. Avec les années » passées dans le territoire. Après une période de relative stabilité contrastant avec une série de migrations passagères entre le Québec et l'Ouest canadien, elle s'attache à sa communauté au Yukon et à son mode de vie en harmonie avec la nature tout en conservant ouvertes ses possibilités personnelles de mobilités tant géographique que sociale. L'amorce de son changement identitaire nous semble ici s'inscrire dans un rapport individuel entre le temporaire et le fixe dans le temps et l'espace. Cette posture n'est pas sans rappeler le dilemme d'une autre répondante qui a passé une bonne partie de son enfance au Québec pour ensuite migrer dans le territoire avant de retourner faire des études postsecondaires dans sa province de provenance.

Bien... dans ce temps-là, j'étais plus... bien, ça faisait plusieurs années que j'étais au Yukon, donc j'étais plus Yukonaise. [...] Sauf que ça me tentait... je parlais

souvent de retourner au Québec, puis... ça faisait longtemps que je voulais aller étudier à Québec, quand j'avais 15 ans... je pense que j'ai décidé ça quand j'avais 15 ans. Mais c'est ça, je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire, mais je voulais retourner au Québec. [Maintenant] Bien, c'est dur, parce que je passe mon temps entre les deux places [...] J'ai comme de la misère à choisir entre les deux. [...] quand je suis quelque part, j'aimerais ça être à l'autre place. C'est dur. [...] ...souvent, quand je suis au Québec, je vais dire que je viens du Yukon, puis quand je suis au Yukon, je dis que je viens du Québec. C'est comme... c'est inévitable.

Cette jeune femme se dit à la fois « du Yukon » par attachement au lieu et à ses amis d'adolescence et « du Québec » par appartenance d'origine, mais surtout suivant une forte affinité personnelle pour la culture et la langue française. Son expérience particulière, à la limite de la socialisation, comporte pourtant une dimension personnelle se présentant à elle comme une injonction à choisir entre ses deux appartenances. La médiation dans l'individuation peut aussi s'éprouver comme une tension intérieure comme chez la prochaine répondante. Celle-ci a quitté sa famille, sa ville et sa région québécoises d'origine, plutôt homogènes francophones, en commençant par une migration scolaire vers Montréal pour « aller voir ailleurs » comme d'autres jeunes de sa région et ensuite « sortir du Québec » en surmontant un sentiment de confinement linguistique grâce à des stages et emplois bilingues au Nouveau-Brunswick et au Yukon. Son identification tend à passer graduellement de Québécoise francophone à Canadienne. En fait, elle se décrit comme une « Québécoise francophone en exil » qui remet ses croyances souverainistes en question au fil de ses migrations et de ses rencontres avec autrui, d'ailleurs non sans conflit intérieur :

En fait, je crois que quand j'étais plus jeune, pas nécessairement à l'âge de 15 ans, mais quand j'ai... je me voyais vraiment comme plus une Québécoise francophone qu'autre chose, mais... je ne pouvais pas vraiment sortir du Québec, tant que je

n'étais pas bilingue ou quelque chose. Alors, je me sentais plus confinée au Québec que d'autre chose, j'ai l'impression. Quand j'étais plus jeune, j'étais plutôt dans un milieu quasi strictement francophone. On dirait que c'est dur d'aller voir ailleurs quand même. Moi j'ai ressenti ça quand j'étais plus jeune en tout cas. [...] les gens ne parlaient pas. Finalement, je me suis rendu compte quand j'étais à l'université qu'il y a beaucoup de monde de ma génération qui sont partis de notre ville, de notre région pour justement aller voir ailleurs. [Elle se considère maintenant :] Québécoise francophone en exil. De plus en plus Canadienne. [...] J'ai du mal avec mon côté politique qui me crie d'être au Québec, mais ce n'est pas là où je dois être. [...] J'ai toujours été pas mal souverainiste. Alors plus je voyage moins je le suis et c'est comme un conflit, dans moi, présentement. Parce que justement, quand je rencontre d'autres personnes hors Québec, ils sont : « ouais, mais nous aussi on est particuliers et on ne veut pas vraiment changer de pays pour autant ». C'est plein de bons points qui vont amener les gens... ça disparaît tranquillement. Je ne suis pas encore tout passé par-dessus ça. [...] C'est un conflit entre est-ce que je devrais rester la Québécoise francophone attachée à son pays en devenir et je veux voir ailleurs et je veux voir ce qui se fait ailleurs et je ne vais pas m'empêcher de ça parce que je suis Québécoise francophone. [...] ça fait changer les opinions un peu [rencontrer d'autres personnes hors Québec]. C'est bizarre de penser que t'es souverainiste pendant que t'es au Québec et dès que tu sors... [...] Ben pas bizarre, mais je me rends compte que ma conviction c'est plus de l'attachement au pays que vraiment une croyance en cette souveraineté-là.

Sensible aux dimensions contextuelle et politique et aux prises avec deux identifications vécues comme antagonistes, cette jeune femme vit une mise à distance individuelle d'un projet collectif dans ses déplacements successifs à l'extérieur et à l'intérieur du Québec. Sa transformation identitaire s'inscrit alors dans une médiation personnelle continue des oppositions du dualisme linguistique et de la question nationale. D'autres aussi pensent que le milieu d'origine contraindrait les choix individuels nécessaires à leur quête de soi. La migration permet alors de s'extirper d'un chemin tracé d'avance en offrant un changement de « voie » permettant de s'épanouir dans une transformation personnelle.

...je me cherchais beaucoup, à ce moment-là, je ne savais pas quelle voie ma vie allait prendre, qu'est-ce que j'allais faire... Je me voyais plus enfermé dans une

vie qu'on a tracé pour moi à l'avance et il fallait que j'en sorte et je me cherchais : qu'est-ce que je vais faire? J'ai eu du mal à trouver qu'est-ce que je voulais faire comme métier, qu'est-ce que je voulais faire comme études, je ne savais pas du tout. Puis en même temps, je voulais sortir de tout ça, il fallait que je fasse des choix, mais sans avoir beaucoup de marge... j'étais conditionné, puis... à suivre une voie qui était déjà tracée. [Maintenant :] Puis ici, c'est plus du tout pareil, je ne me cherche plus vraiment, je sais ce qui me satisfait, puis je suis heureux, puis j'ai l'impression d'avoir bien réussi, puis je suis content de ce qui s'est passé. Il y avait peut-être d'autres voies où j'aurais été heureux, épanoui, mais là, j'ai choisi une voie qui m'épanouit, là, je suis heureux. [...] Je ne me cherche plus autant qu'avant. Je sais ce que je veux, puis ça me satisfait bien. Sans avoir de regrets ou de remords comme je pouvais avoir à cet âge-là... ou de crainte de ne pas pouvoir faire certaines choses. J'ai l'impression qu'ici, je peux faire plus de choses.

C'est bien dans l'acquisition d'une plus grande initiative individuelle à travers ses migrations au Canada et à l'intérieur du pays que ce jeune homme inscrit la résolution de sa quête personnelle et l'identification active qui en résulte. D'abord dans une « étape » de forte intégration en continuité avec un départ dans la fuite de l'origine nationale et ensuite dans la « reconstitution » critique et changeante de son identité par un « mélange » agençant des « morceaux » appréciés de sa « culture initiale » et de celle d'accueil avec d'autres éléments culturels découverts au fil de ses migrations et de ses rencontres significatives.

...c'est un mélange de tout ça. Parce que quand on a immigré, on cherchait à fuir tout ce qui était belge, ce qui était... on était venus ici pour vivre différemment, puis... Donc ça a été une étape, ça, je pense, tout le monde y passe un petit peu, tu cherches à oublier un petit peu ton passé, puis t'intégrer à une nouvelle manière de vivre. Puis maintenant... on essaie de récupérer un petit peu tout ce qu'on a voulu oublier, puis de récupérer un petit peu tout ça, puis de prendre les bons côtés... Au début, tout paraît bien, tout paraît parfait, puis après quelque temps, tu dis : bien non, finalement, c'est pas vraiment quelque chose qui me plaît, la manière de vivre ou la culture qu'il y a ici... Bien, tu prends les bons côtés de ce que tu connais... mais il y a des choses qui viennent de Belgique, des choses qui viennent d'Espagne, des choses qui viennent de différents endroits où j'ai vécu, de plein de personnes que j'ai pu connaître. Aussi les personnes, il y a des choses qui te plaisent dans certaines personnes, lui, il a une culture différente... J'ai connu des

Cubains, puis il y a des choses, c'est vraiment des très bons amis, j'ai vécu intensivement avec eux, je ne connaissais pas du tout, moi, Cuba, ni la culture cubaine, puis en vivant quelques mois avec eux, en les fréquentant, ils me parlaient tellement de Cuba, etc., que j'ai connu beaucoup plus Cuba que si... j'y suis jamais allé, mais... C'est un exemple, j'ai une certaine partie de leur culture que j'ai gardée, ça me plaît, ça, puis je l'ai pris. Puis j'ai ma culture initiale, de Belgique que je reprends, je ne peux pas faire autrement, elle me reste là, elle reste en moi. [...] Bien, c'est un mélange de culture... et avec ces différents morceaux-là, je reconstitue quelque chose au Yukon. Puis on pense moins à soi avec les enfants, tu penses plus à eux comment est-ce que je veux qu'ils deviennent. Je ne voudrais pas qu'ils évoluent toute leur enfance à [localité actuelle], en ne connaissant que [localité], en n'ayant que la culture d'ici, mais vivre à [localité], puis prendre ce qu'il y a de bien là, de vivre dans cet environnement-là, mais en leur inculquant toute une série d'autres choses que nous on connaît et qu'on veut leur montrer. Ça, c'est l'idéal, parce qu'ils acquièrent aussi... [...] Fonctionnellement, on devient plus Yukonais, Canadiens... Au fond de soi-même, on reste Belges, mais on perd de plus en plus, puis on oublie aussi comment c'était, mais il y a quelque chose qui reste. Et puis en Belgique, étant donné qu'il n'y a pas de double nationalité, symboliquement, une fois qu'on sera devenu Canadiens ici, on sera finalement officiellement étrangers en Belgique, parce qu'on aura pris le statut... Finalement, on va perdre... Donc culturellement, la culture et tout ça, ça reste, mais officiellement, sur papier, si je voulais aller vivre en Belgique après, je serais comme un réfugié, un étranger, je sais pas [rires] ...me mettre en prison, je sais pas ce qui se passerait, mais je ne pourrais pas. [...] Puis c'est ça qui est difficile, parce qu'on n'est jamais vraiment... on a un petit peu des deux, tu vois. Une partie de toi-même qui est restée là-bas, puis une nouvelle partie qui est ici, donc tu ne vas jamais vivre en parfaite harmonie ici comme je disais que je ne pourrais plus revivre là-bas. Donc c'est drôle. [...] Donc tu vois, c'est un peu bizarre. Puis aussi, je te dis, par rapport aux enfants, ils sont nés ici, donc, finalement, ils n'ont jamais connu la Belgique, etc., puis eux, ils sont Canadiens, ils ne sont pas Belges, c'est un pays étranger pour eux, donc, finalement... Non, pratiquement... et concrètement, je pense que c'est ici, ma culture, puis que l'identité se fait.

Bien que sa fabrication identitaire individuelle tende vers ses pratiques, ses rôles familiaux ou fonctionnels dans sa nouvelle société ou plus symboliquement vers un nouveau statut de citoyenneté, elle reste néanmoins dans un entre-deux, au fond dans une autodétermination contraignante vécue entre une origine inhérente et une liberté que lui procurent ses migrations dans le pays d'accueil jusqu'au territoire du Yukon. On retrouve

ce même entre-deux chez un autre répondant qui a aussi immigré, mais dans la direction contraire, du Yukon vers l'Europe. Ses voyages et ses migrations scolaires à l'étranger où il a vécu au sein de pays aux cultures différentes, en fait surtout européennes, sont à la source de ce qu'il désigne comme son apprentissage de multiples identités. Alors que sa première identification comme « Canadien anglais [...] très patriotique » se tempère, s'en ajoute une autre tout aussi importante : « français [...] de France » toujours par nationalisme, mais maintenant vécu comme « citoyen » participant et appartenant à deux pays et cultures linguistiques nationales. À ses deux appartenances politiques symboliques irréductibles s'entrelacent également des identifications d'origines ancestrales et surtout une identité personnelle aux appartenances variables, découlant d'oppositions différentielles, selon les contextes d'interaction interpersonnelle et collective.

[À 15 ans :] J'avais pas fait de voyages à l'étranger... à l'époque j'étais à une école secondaire qui était quasiment que anglophone et je ne parlais pas... je ne croisais pas beaucoup de francophones alors je me sentais anglophone à l'époque. J'avais vraiment personne qui me faisait sentir francophone. Je ne passais pas beaucoup de temps avec des gens qui étaient vraiment francophones. J'étais en immersion française, mais en immersion française c'est presque juste des anglophones. Alors, je valorisais pas trop une identité francophone à l'époque. Alors ça c'est côté francophone/anglophone et côté nationaliste: comme beaucoup de garçons de 15 ans anglophones, on sentait qu'on devait bien valoriser notre identité canadienne parce qu'on se sentait bien patriotiques, moi et les gens que je côtoyais. Je me sentais très patriotique et très Canadien donc j'avais une identité canadienne que je voulais valoriser avant tout. Je me sens encore un peu patriotique et j'ai encore cette identité canadienne que je valorise. Mais j'ai beaucoup d'autres identités en même temps et ce côté nationaliste canadien n'est pas aussi important maintenant que c'était à l'époque où j'avais 15 ans. [...] Mes voyages oui, c'est avoir vécu dans d'autres endroits, et surtout avoir vécu en Europe et avec des gens des autres pays et des autres cultures surtout... oui, c'est quelque chose qui m'a fait apprendre les autres identités aussi. J'ai appris les autres identités en voyageant. [...] L'appartenance que je sens, je crois que je la sens toujours en opposition avec quelque chose d'autre. Je veux dire que si je suis au Canada, je me sens quelqu'un qui vient du Yukon, quand je suis au Yukon, je me sens comme quelqu'un qui vient de [localité du Nord] et quand je suis en France, je me sens quelqu'un qui

vient de France et du Canada en même temps. Etc. C'est toujours... peut-être une façon de se sentir... oui, je crois que ces genres d'identité c'est toujours une façon que l'on utilise pour se définir par rapport à quelque chose d'autre. Quand j'ai quelqu'un en face, je définis peut-être mon identité en terme de comment je me différencie de la personne en face de moi. Si je suis avec des *Yukoners*, Yukonais, j'sais pas Yukonais on-dit en français? Yukonais je vais dire eux ils sont Yukonais, moi je suis quelqu'un de [localité du Nord]. Le village où j'ai été élevé. Alors, c'est toujours une façon de définir de quelle manière je suis différent de la personne en face et de quelle manière on est pareil. C'est quelque chose qui est un peu amorphe [sans forme fixe] si tu veux. [...] Moi j'ai de multiples identités, je crois, je crois que ce n'est pas comme tout le monde, il n'y a pas une identité qui soit plus forte que toutes les autres. [...] J'ai pas vraiment une identité alors l'identité la plus importante c'est l'identité personnelle. C'est qui tu es. Ça sera la personne que je suis au lieu de la catégorie dans laquelle je suis. Mais les identités que je sens les plus fortes ce sera les pays dans lesquels j'ai vécu et auxquels j'appartiens. Alors je suis un citoyen canadien et français : ça c'est des identités importantes pour moi. C'est la langue que je parle et les cultures que je connais. Alors les cultures que je connais le plus sont la culture anglophone et la culture francophone, anglophone canadien je veux dire, la culture francophone plutôt de France. Bon ce sont deux cultures et après mes autres identités ça sera les identités de mes ancêtres. Je sens un peu d'identité, d'identification avec mes ancêtres. Ma mère est de descendance française et mon père est un mélange d'irlandais et de norvégien alors je garde peut-être un peu d'identification avec la Norvège et l'Irlande même si ce sont deux pays que je n'ai jamais visités de ma vie. Je connais pas un mot de norvégien. [...] C'est toujours partagé, ça sera le Canada et la France. Je me sens Européen, mais c'est dur de répondre à ce genre de question parce qu'on en attend toujours une réponse, mais j'arrive pas vraiment à donner une réponse.

Au centre de ses multiples appartenances biographiques et sociétales, c'est bien « la personne que je suis au lieu de la catégorie dans laquelle je suis » qui lui fournit de plus en plus sa véracité et sa permanence individuelle à travers les changements migratoires et identitaires. D'autres fois, les multiples appartenances qui s'entrecroisent au fil d'un parcours tendent à être unifiées, du moins temporairement, derrière une identification plus vaste telle l'identité nationale. C'est le cas d'une répondante dont l'identification franco-ontarienne par association s'élargit en quelque sorte à celle de Canadienne, toujours de

culture canadienne-française, afin d'englober ses diverses appartenances issues de voyages et de fréquentes et courtes migrations antérieures, mais aussi de sa projection dans un horizon de mobilité.

Probablement Franco-Ontarienne. [...] À ce point-là, j'avais seulement vu un peu du Québec quand j'allais visiter de la famille et j'avais seulement connu l'Ontario, donc je me voyais vraiment comme Franco-Ontarienne. Je participais à des activités de la FESFO la fédération... [de la jeunesse franco-ontarienne] et tous ces trucs-là, les activités pour les Franco-Ontariens. [...] C'était à chaque année, il y avait des compétitions de la FESFO, donc c'était différents volets, où on participait, on représentait notre école secondaire et ensuite, on faisait des trucs comme de l'impro, de l'art visuel, le quizz, toutes sortes de trucs et je participais à ces activités-là. Donc, vraiment c'était avec ça que je m'associais le plus. [Maintenant, à quelle culture s'identifie-t-elle?] Toujours francophone. Canadienne française. [...] Je pense juste parce que j'ai fait tellement de choses, aussi comme sous le nom de la francophonie, la franco-yukonaise que là vraiment, je ne peux pas vraiment juste me déterminer comme Franco-Ontarienne parce que le Yukon a tellement pris une grande partie de moi, c'est pour ça que je me vois plutôt comme Canadienne tout simplement. Puisque j'ai vu la plupart du Canada. Je l'ai traversé en voiture quelques fois, j'ai visité la plupart des grosses villes dans chacune des provinces. Vraiment, les seuls endroits que j'ai pas visités encore, c'est les Maritimes, les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut, mais je compte le faire, c'est un de mes objectifs. [...] Je ne peux pas déterminer une ville plus qu'une autre. [...] parce que je ne suis jamais restée dans un endroit de très longues années, que j'ai toujours de la difficulté, je trouve, à m'associer à juste un endroit en particulier. [À quelle partie du monde s'identifie-t-elle?] C'est intéressant parce que, la réponse logique serait nord-américaine, mais je pense que même quand j'ai voyagé en Europe, je faisais souvent le commentaire, parce que plusieurs de mes amis en Pologne avaient déjà visité les États et là, quand ils me rencontraient, ils disaient que je n'étais vraiment pas comme une Américaine. Je leur disais que j'étais Canadienne. Je n'aimais pas recevoir le commentaire que le Canada faisait partie des États-Unis. Je pense que ça a juste renforcé mon identité canadienne, et non nord-américaine. Je passais toujours le commentaire qu'en Europe, les Canadiens ressemblent beaucoup plus aux Européens que comparés aux Américains. [...] Mon parcours a tellement renforcé le fait que je vienne du Canada, que c'est sûr que je serais un peu moins tentée de déménager au sud, voire aux États-Unis, mais je ne suis pas certaine. [...] C'est sûr que j'aimerais penser que je suis citoyenne du monde, mais il faut un peu plus de voyages internationaux avant de pouvoir me déclarer comme telle. [...] Nécessairement, je regarde beaucoup aussi une carrière internationale, mais quand même, de pouvoir rester au Canada, d'avoir une certaine appartenance au Canada, ça va toujours avoir une grande importance pour moi.

Ses aspirations identitaire et professionnelle dépendent explicitement d'une mobilité dont les destinations importent moins que le mouvement global par lequel elle pourrait s'autoriser une identification individuelle déclaratoire de « citoyenne du monde » tout en s'inscrivant à l'intérieur d'un cadre national de prédilection.

Au fond, cette deuxième figure de l'identification se présente comme un mélange, une tension ou une médiation entre, d'une part, des dimensions sociale et culturelle que les répondants de la première figure vivent, eux, davantage comme une socialisation déterminante et, d'autre part, une dimension individuelle mettant de l'avant des choix, des sensibilités et des affinités personnels. Dimension individuelle qui, au bout du compte, devient centrale pour les répondants adoptant la troisième figure.

6.3.4.2. La subjectivation identitaire de l'individualisation

La perspective de l'individualisation envisage une rupture avec les appartenances traditionnelles et institutionnelles issues de la socialisation en accordant la primauté au sujet individuel dans sa propre détermination, à tout le moins dans son récit narratif. Les individus se réaliseraient alors par une quête existentielle personnelle ou à l'aide d'une morale universelle. Un seul de nos répondants s'identifie, d'une manière assez radicale, en s'appuyant sur une morale universelle. Après avoir rejeté « son rôle dans le monde moderne » par insatisfaction envers sa vie personnelle et professionnelle ainsi que

par souci environnemental, il a ainsi abandonné « sa place » occupationnelle au sein de la société française, poussé par un besoin de déplacement duquel dépendait sa transformation personnelle alors catalysée par une idylle avec une femme amérindienne pour laquelle il migre au Canada. Nous avons vu qu'il cherche ensuite et trouve dans la nature et le mode de vie du Yukon la morale universelle à même de lui fournir une éthique individuelle idéale.

Disons que j'arrivais pas à m'imaginer acheter une [maison]. Bien, quand moi, je suis parti, mon meilleur ami venait d'acheter une maison à 600 000\$ et moi, c'est quelque chose que j'arrivais pas à imaginer, de me mettre dans un prêt de 35 ans et puis d'assurer un boulot pendant 35 ans pour arriver à payer la maison. Et ça, c'est simplement une chose que j'arrivais pas à imaginer... Donc, je suis parti au Canada, j'ai rencontré une fille à [ville en Ontario]... J'avais dans l'idée que j'allais quitter mon boulot sur les avions à un moment où à un autre et, en fait, de rencontrer cette fille à [ville], ça a tout accéléré, si tu veux. J'ai dit : bon, je suis pas content... ça me plaît bien, là-bas, hop, allez, j'y vais. Et 27 ans, 28 ans toujours à la maison, bon il y a un moment où il fallait que ça change, quoi. [...] 27 ans toujours à la maison, pas heureux, pas de relation vraiment qui fonctionnait... et aussi un souci croissant pour l'environnement, tout ça... Je lisais pas trop, puis après, j'ai commencé à lire, puis il y avait des questions. Disons mon rôle là-dedans, si tu veux, mon rôle dans le monde moderne, quoi. Et j'aimais pas ma place en tant que mécanicien sur les avions, tu sais, ton moteur, il entre, tu le démontes, tu l'inspectes, tu le remontes et avant de le remettre sur l'avion, tu as une heure de tests, et en une heure de tests, mon moteur, il consomme 1 000 litres de fuel. C'est un petit avion, avec quatre petits moteurs, donc il consomme à peu près 4 000 litres de fuel à l'heure et... Ouais, tout simplement... moi, je fais partie de ça. Non, pas question. Donc, j'adorais le boulot et le côté technique, mais il y avait tout cet autre côté éthique qui ne m'allait pas du tout, quoi. Ça va pas, ça va pas. [...] Maintenant, je ne sens plus le besoin de me déplacer, en fait. Je vais peut-être être amené à me déplacer, parce qu'il y aura un cours ou il y aura telle chose que je veux faire, mais ce n'est plus un truc émotionnel. Il me semble que j'ai appris ce que le voyage avait à m'apprendre, et ce que ça m'a appris, c'est que le bonheur, c'est un endroit dans la tête, c'est tout. Moi, je voyage, là, tous les jours, je suis dans ma tête et je voyage à travers les gens que je rencontre, à travers les discussions que j'ai. [...] Bien, justement, de voir tous ces gens qui courraient dans tous les sens pour l'argent, tout ça, mais de réaliser qu'ils étaient pas forcément heureux, quoi... [...] Disons que j'ai l'impression que les gens là-bas cherchent à avoir une bonne vie, mais moi, je pense que le bonheur, c'est pas une bonne vie, c'est d'être une bonne personne. Et pour être une bonne personne, ça prend du

temps, ça prend pas de l'argent, et quand tu es une bonne personne, souvent, tu finis par avoir une bonne vie.

Au-delà de son pays d'origine et au bout d'un parcours de voyages et de migrations qui a procédé et participé d'une quête du bonheur, son identification comme « citoyen du monde » lui permet d'harmoniser et d'unifier les différences sociales en les ramenant à des choix individuels relatifs s'inscrivant comme nous l'avons vu dans un universalisme naturalisant et un monde sans frontières ni appartenances.

Bien, je viens de France. Non, en fait, ce que j'aime dire, c'est que je suis un citoyen du monde. [...] Disons que j'ai comme... convictions que s'il n'y avait pas des gens qui viennent de certains endroits, bien, on aurait beaucoup moins de problèmes. Les Israéliens, les Palestiniens, les Français... je pense qu'on devrait se considérer citoyens du monde, je pense que ça serait très bien. Je me rends compte que, de toute façon, tout est connecté, l'économie mondiale, la France qui va vendre des armes là-bas, qui va après attaquer... enfin, c'est tout connecté, économiquement, socialement, politiquement... [...] Si on me demande d'où je viens, je dirais la France, si on me demande ce que je suis, bien, je suis citoyen du monde. [...] je suis un citoyen du monde. [...] ...c'est une reconnaissance... qu'en fait, personne n'a tort, personne n'a raison, si tu veux, tout le monde a raison, chacun a sa part de vérité dans ses choix et chacun... Donc c'est que... j'ai pas envie de faire un jugement qualitatif sur ce que les autres vivent ou font et... j'ai pas besoin d'une appartenance... Je pense qu'on prend beaucoup de temps à regarder les différences, et je pense qu'on devrait prendre plus de temps à regarder les points communs. [...] Moi, ce qui me dérange énormément, c'est que j'entends pas parler d'unité et, justement, de mettre les choses en commun, de regarder les points communs. Moi, à mon avis, les politiciens, les environnementalistes, les curés, les psychologues, tous ces gars, ils parlent tous de la même chose, mais de leur point de vue. Ce qui me dérange, c'est qu'en fait, tous ces gars parlent de la même chose, mais ils ne s'en rendent pas compte, et chacun tire de son côté, même les économistes aussi, c'est pareil, ils disent : l'économie, tout ça, mais... En gros, tout le monde veut que ça marche, tout le monde veut que la vie soit plus belle. Donc, il faut arriver à trouver cette unité là où il y a tous ces points communs... Donc moi, c'est ça, c'est ça mon but, en fait...

Le témoignage d'un autre jeune migrant se rapproche de cette posture sans toutefois consommer autant la rupture avec une identification et une appartenance. Il vit pourtant lui

aussi ses migrations à l'intérieur d'une quête existentielle pour « trouver sa place », poussé par un « besoin de recherche » l'amenant à « partir à la découverte » de la vie qu'il veut vivre. Le Yukon lui apparaît alors comme un endroit privilégié où il est possible pour chacun d'imaginer et de choisir sa propre vie :

[À quinze ans, avant son premier départ :] je pourrais pas dire quelqu'un de... solitaire, parce que j'aimais être entouré de monde, mais, en même temps, j'avais pas un seul groupe, j'étais comme... non, j'étais comme une petite bulle ou une pâte à modeler qui se modelait à n'importe qui alentour, quelqu'un qui se recherchait énormément, puis... quelqu'un qui veut juste essayer de trouver sa place en quelque part. [...] Bien, quelqu'un de perdu pas mal. Mais... Le besoin de recherche, c'est ça qui a fait que j'aimais partir à la découverte, puis des fois, tu pars pour te rendre compte que ce que tu recherchais, tu l'avais où est-ce que tu es parti, mais il a fallu partir pour le découvrir. Puis je suis encore comme ça maintenant, un petit peu plus stable, mais je suis encore comme ça. [...Sa province d'origine :] C'est une belle place où voyager, mais je ne me considère plus tellement Québécois. Non. Yukonais, astheure. Oui [...] je pense qu'à l'époque... sans entrer dans la politique, à l'époque, je disais pas Québécois, je disais Canadien. Ouais. Ça a toujours été comme ça, j'ai jamais vraiment dit Québécois. Puis quand je dis que je suis d'origine québécoise ici, en étant au Yukon, c'est juste pour donner un lien géographique, quelle région du Canada d'où je viens, c'est pas pour dire Québécois, séparatiste ou quoi que ce soit. C'est uniquement pour dire une région géographique au Canada, dire que je viens d'un environnement francophone. [...] puis au lieu que ça soit comme le Québec, avec des lois super strictes puis la peur de toujours perdre son identité, justement, je crois que quand tu possèdes quelque chose, tu ne le perds pas, tout ce que tu peux apprendre de plus [comme l'anglais], c'est que tu rajoutes ça à ton identité, c'est pas de perdre la tienne. [...] Mais sinon, quand on me demande qui je suis, je vais dire que je suis Canadien, parce que c'est un merveilleux pays, mais dans ce pays-là, maintenant, mon appartenance est au Yukon. [...] Bien, ici, il y en a pour tous les goûts. Quelqu'un peut dire : bien moi, je viens ici, je veux pas voir un chat, je veux juste être ermite puis habiter dans une grotte, bien il y en a qui habitent dans des tentes de prospecteur au Yukon ou quelqu'un peut vouloir habiter en ville. Ça fait que je pense que le point en commun qu'on a, c'est que tout le monde peut vivre la vie qu'il veut vivre. Excepté la vie des grands centres. [...] c'est la seule chose qu'on n'aura pas ici, tout le reste, tu peux l'avoir, tu peux vivre toutes les vies possibles et imaginables au Yukon.

Bien que son identification canadienne lui fournisse une permanence, son sentiment d'appartenance central est passé de sa province d'origine à sa « terre d'adoption » à la suite de ses migrations, de son acquisition de la langue anglaise, du développement de liens de proximité et de solidarité dans son nouveau milieu ainsi que d'une distanciation avec les enjeux linguistiques et politiques du Québec. Encore une fois, autodétermination et socialisation se côtoient dans le même discours et on voit là, les limites d'une conception radicale de l'individualisation que notre première lecture n'a pas su éviter.

Les jeunes francophones interrogés disent donc s'identifier surtout par différents processus de socialisation plus ou moins stables, dans une médiation personnelle active à l'intérieur de leur individuation ou plutôt dans une subjectivation individuelle, telle l'individualisation. Cette prise en considération, même approximative, des processus d'identification des répondants à travers leurs migrations, complète la compréhension de la modulation identitaire de la migration en éclairant les interrelations que peuvent entretenir les deux phénomènes à l'étude.

Ce chapitre a permis d'explorer les appartenances territoriales et sociales de jeunes francophones migrants au Yukon. Il en est ressorti deux effets identitaires qui entrent parfois en jeu dans la détermination de certaines de leurs destinations de migration. Une fois cernés et explicités, ces deux effets s'ajoutent aux deux autres du chapitre précédent et viennent achever le portrait du principal versant de la relation entre l'identité et les migrations que cette recherche visait à mettre en lumière. La deuxième partie de ce chapitre

fut justement l'occasion de renseigner l'autre versant de cette relation, en esquisant leurs identités territoriales et culturelles ainsi que leurs divers processus d'identification. Chemin faisant, il nous a semblé que des pistes de recherches ultérieures se dessinaient notamment au regard des rapports au temps et à l'espace qu'entretiennent les jeunes francophones à travers leurs migrations.

CONCLUSION

Nous avons cherché à mieux comprendre les migrations des jeunes francophones au nord du Canada en interrogeant des jeunes adultes qui viennent du territoire du Yukon, qui y ont séjourné ou qui y habitent. Lorsqu'interrogé, la plupart des répondants arrivent à fournir une, parfois deux motivations décisives pour s'expliquer, après coup, chacune de leurs migrations. Toutefois dès qu'ils s'y attardent, les décrivent, y réfléchissent, le récit du déroulement de leur parcours se complexifie. Leurs restitutions de ces motivations illustrent combien la scolarisation, le travail, les relations sociales, la qualité de vie des endroits et enfin l'aventure et le désir de vivre de nouvelles expériences de vie sont interreliés – peut-être même inséparables – tout en présentant de considérables variations d'importance et de combinaison au fil des parcours.

La typification de nos migrants n'a d'ailleurs pas su se satisfaire de quelques profils durables distinguant les uns des autres, sur la base de caractéristiques sociodémographiques explicatives, de motivations intrinsèques prédominantes ou de positions discursives évidentes. Ainsi, si les motivations multiples des jeunes sont très rarement réductibles à un seul des facteurs explicatifs, il semble que certaines peuvent primer au point d'organiser épisodiquement l'expérience migratoire, ou encore que quelques-unes peuvent se combiner de manières typiques en fonction du déroulement du parcours et du contexte de migration. Nous avons alors tenté d'inscrire ces combinaisons de facteurs de migration à l'intérieur du

rapport que les motivations personnelles entretiennent – à travers le parcours de migration – avec les structures du territoire du Yukon. Notre exploration a alors rencontré les difficultés relevant de la question plus large de l’articulation des aspects individuels et structurels de l’action. Le regard préliminaire d’ensemble qui en a résulté, même incomplet, nous a néanmoins semblé d’un premier secours.

Du côté contextuel, nous avons premièrement focalisé l’analyse sur le territoire du Yukon et sa petite société régionale. Bien que limitées à quelques facettes de la structure naturelle, démographique, économique et institutionnelle, nos analyses montrent toute l’importance des caractéristiques territoriales dans les migrations des jeunes interviewés et de leurs devanciers. Il a d’abord été souligné comment les migrations furent historiquement engendrées par le premier élan d’exploitation des ressources naturelles du Yukon et étroitement associées par la suite aux cycles miniers et autres soubresauts économiques et politiques qu’a connu le territoire. Lors de la deuxième moitié du 20^e siècle, les migrations ont encore été largement entraînées par les fluctuations à court terme de l’économie, bien que la croissance et la stabilité des dépenses et investissements gouvernementaux à long terme, revendiqués par les Yukonais, ont permis à de plus en plus de migrants de s’y installer plus longtemps tout en favorisant une diversification économique graduelle. La plupart des parents de nos jeunes répondants qui ont grandi au Yukon sont de ce nombre.

Parallèlement à l’enracinement toujours grandissant de cette population régionale, les migrations d’aujourd’hui restent accentuées, du moins en surface, par la conjoncture

économique locale et internationale tout en étant plus profondément marquées par les caractéristiques structurelles du territoire et de sa société émergente. C'est particulièrement vrai chez les jeunes pour qui le déficit relatif de possibilités locales d'études postsecondaires et les passerelles institutionnelles vers l'extérieur se conjuguent désavantageusement avec le petit éventail d'occupations sur le marché du travail régional, amplifiant ainsi leurs départs du Yukon ou en restreignant les retours. Si d'une manière générale, l'emploi n'est pas apparu suffisant afin d'expliquer leurs migrations, il n'en reste pas moins nécessaire à la vie des jeunes adultes dont la scolarisation est fortement différenciée et souvent spécialisée. La combinaison des facteurs de scolarisation et d'emploi paraît alors centrale et jusqu'ici ce portrait présente à bien des égards des similarités avec les réalités socioéconomiques des jeunes de plusieurs autres localités ou régions éloignées et en transition. Pourtant, le cas qui nous a occupé fait partie des territoires qui malgré les départs importants et les retours limités parviennent à attirer plus de migrants entrants que sortants.

D'abord, la structure même de la population arrivée récemment de diverses régions du Canada et d'ailleurs fait qu'une part encore très importante de celle-ci reste hautement mobile. Ces deux aspects, diversité et mobilité, favorisent les ouvertures économiques et sociales envers les nouveaux arrivants. Puis, bien sûr, les salaires y sont depuis longtemps relativement plus élevés que la moyenne canadienne sans pourtant être corrélés aux taux de chômage qui ont longtemps été supérieurs dans la région, du moins jusqu'au milieu des années 2000. Mais là où le territoire du Yukon se démarque encore plus c'est justement par

son histoire particulière dont l'imaginaire évocateur trouve depuis longtemps un écho par-delà ses frontières, ou encore par son cadre naturel exceptionnel et ses milieux de vie pittoresques, ainsi que par son excentricité tant géographique que sociale. Tous ces traits sont porteurs d'aventures, de découvertes, voire de promesses, ainsi que d'expériences de vie ou d'un style de vie de qualité qui ne sont pas sans alimenter les arrivées des jeunes – et moins jeunes – d'hier et d'aujourd'hui. La migration réalisée au Yukon, d'une manière exemplaire nous semble-t-il, la rencontre soutenue entre une combinaison spécifique de caractéristiques contextuelles (Gaffield, 1994) et les aspirations d'une certaine représentation toujours moderne de la jeunesse.

En effet on retrouve ces mêmes aspirations à l'origine et au fil du parcours de plusieurs jeunes interviewés. Ainsi, au-delà des migrations parentales qui sont derrière une part non négligeable des arrivées de nos répondants au Yukon, les migrations subséquentes à la décohabitation parentale sont centrales tant dans les arrivées de certains jeunes dans le territoire que dans les départs du territoire effectués par d'autres jeunes. Les répondants disent alors prendre la route des études pour commencer leur vie par eux-mêmes, partir en voyage afin de parcourir le monde ou tout simplement s'en aller pour « faire quelque chose d'autre » grâce à un travail « ailleurs ». Il ne s'agit pas là de paires figées que l'on pourrait généraliser, mais plutôt d'illustrations pouvant s'intervertir et se conjuguer. En fait, ces premières migrations autonomes sont fort probablement à placer sous le sceau de la découverte du monde grâce à de nouvelles expériences indépendantes marquant le début de l'aventure de sa propre vie ou en retardant justement le commencement devant les difficultés

choix de vie. Ce qui composait notre dernière catégorie de motivations de migration, la soif d'aventure et d'expériences nouvelles, semble y prendre sa source tout en organisant les autres facteurs gravitant autour de ce moment biographique de départ qu'est l'indépendance résidentielle. La conjonction avec la scolarisation devient alors saillante, bien que la découverte du monde et de soi passe également par le voyage et le travail, tous trois s'entrecroisant d'ailleurs dans les parcours. Les études permettent ainsi à plusieurs de « sortir du Yukon » vers de nouvelles expériences de vie tout comme, mais dans une moindre mesure, le voyage et les expériences de travail donnant accès à un ailleurs. Parallèlement, mais en sens inverse, l'aventure qu'évoque une destination hors du commun comme le Yukon ou encore les emplois, moins variés, mais plus accessibles et mieux rémunérés, en conduisent d'autres vers le territoire pour vivre « l'expérience du Yukon ». À bien y regarder, les uns et les autres sont au fond bien souvent entraînés par le même mouvement.

Si les structures ne régissent pas inéluctablement les migrations, elles en influencent cependant indiscutablement les déroulements individuels et à, certains moments des parcours, leur poids se fait plus lourd. Les départs initiaux paraissent alors s'imposer à certains devant les possibilités d'études postsecondaires limitées et quasi unilingues anglaises au Yukon. La migration peut ainsi être vécue comme un simple moyen de contourner temporairement ces contraintes territoriales afin qu'elles ne représentent pas des entraves à la scolarisation. Cette mobilité étudiante est une expérience normale pour ces jeunes, tout au plus une partie de l'épreuve scolaire, avec laquelle ils savent longtemps à

l'avance qu'ils devront composer. Plus en avant dans les parcours, d'autres jeunes adultes au Yukon cherchent avant tout à améliorer leurs perspectives d'avenir sur un marché du travail réduit, mais ouvert. Pour quelques-uns, il s'agit d'élever leurs conditions de vie individuelles, celles de leur couple ou de leur famille, alors que d'autres ressentent surtout le besoin de se réaliser davantage sur le plan personnel ou professionnel. La migration pour un avancement ou une réorientation professionnelle grâce à une reprise des études ou à une expérience de travail à l'extérieur est alors souvent vécue comme une nécessité transitoire dans une visée de mobilité sociale ascendante ou de transformation personnelle et professionnelle. En même temps, mais ailleurs, d'autres jeunes également quelque peu avancés dans leurs parcours cherchent activement un endroit et un milieu de vie dont les caractéristiques répondent à leurs aspirations de qualité de vie, d'environnement naturel ou de vie collective et communautaire pouvant aussi inclure le français pour certains. La signification de la migration rejoint dans leurs cas celle d'un choix de vie dans un contexte de plus grande liberté où la mobilité s'inscrit depuis plus d'un siècle comme liberté de mouvement. La nature du territoire et la structure de sa petite population relativement diversifiée n'agissent alors plus comme des contraintes, au contraire, elles fournissent la base spécifique sur laquelle les migrants appuient leurs décisions personnelles ou de couple.

Ce qui est couramment cristallisé par l'appréciation de la qualité de vie d'un endroit ou l'affinité personnelle avec le style de vie qui y règne nous a également semblé participer de la valorisation, de l'attachement, voire de l'appartenance au lieu et au milieu de vie. À

cela se sont particulièrement combinés les déplacements visant à se rapprocher des proches que plusieurs ont aussi mentionnés. Enfin, quelques jeunes ont fait référence à des attachements et des appartenances de la sorte en explicitant leurs retours au Yukon, fournissant ainsi les premiers résultats, certes bien maigres, permettant de relier les identités des jeunes à leurs migrations. Nous nous sommes alors intéressé à une série de questions afin d'explorer plus à fond les liens entre les identités et les migrations de nos répondants, problématique qui nous était apparue dès le départ prometteuse pour la compréhension des mobilités différenciées des francophones au Canada. Les migrations et l'identité sont deux phénomènes sociaux complexes dont l'étude des interrelations peut facilement tomber dans une description stérile de la complexité de la vie moderne. Pour notre recherche, il s'agit pourtant souvent d'un préalable nécessaire à une meilleure compréhension des ramifications de notre sujet afin de pouvoir en dégager des éclaircissements d'ensemble dépassant l'évocation de simples contingences.

C'est en procédant de la sorte, mais également en élargissant l'analyse à l'ensemble du parcours et des contextes des jeunes francophones interviewés que nous avons d'abord vérifié si certains aspects identitaires tels les langues, l'identité linguistique, le statut de minorité, les cultures et les appartenances jouent un rôle dans leurs migrations. Aucun de ses aspects n'est apparu central ou déterminant dans leurs déplacements – sauf lors des retours en question – et pourtant, plusieurs aspects ont semblé influencer au moins indirectement certaines de leurs migrations. En fait, quatre effets identitaires se sont révélés impliqués, avec les motivations et les aspects structurels, au cours du déroulement des

déplacements des répondants, à un moment ou l'autre de leurs processus migratoires. Ainsi, cette modulation identitaire des migrations consisterait à l'entrecroisement différentiel de quatre effets : la variation des possibilités de destination selon la pratique des langues, l'orientation des déplacements selon les préférences linguistiques et culturelles, les retours suivant l'appartenance au lieu ou à la région d'origine et enfin la rétention et l'installation confortées par l'appartenance au nouveau milieu social. Quatre effets identitaires qu'il convient maintenant de résumer avant d'y ajouter une cinquième posture, celle du migrant n'étant affecté par aucun de ces effets.

D'abord et en dépit d'un biais d'échantillonnage notable, la connaissance et la pratique des langues ou plus précisément le bilinguisme français et anglais peuvent faire varier les possibilités de migration de certains jeunes au Canada ou ailleurs. Nos répondants décrivent à ce sujet un avantage comparatif du bilinguisme sur le marché du travail ou une possibilité de communiquer et d'aller à la rencontre d'autrui en français et en anglais. Un avantage et une possibilité qui tous deux accroissent leur espace de liberté de mouvement. Loin d'être nouveaux, ces constats vérifient et explicitent notamment les effets à double sens d'une frontière linguistique poreuse, mais opérante entre le Québec et le reste du Canada, Montréal y occupant une position mitoyenne dans l'imaginaire de nos répondants. Il y a probablement ici une source importante de modulation empirique des migrations interprovinciales entre francophones minoritaires, anglophones minoritaires, Québécois francophones, immigrants francophones et anglophones majoritaires qui ne partagent pas les mêmes taux de bilinguisme. Mais plus largement, nous en retenons que l'espace et les

possibilités de mobilité envisagés par les jeunes avant leur premier départ, en fait tout au long de leurs parcours, varient suivant leur pratique des langues ou à tout le moins, leur intention de les acquérir. Ainsi, dans un premier temps la variation linguistique des possibilités de migration balise en quelque sorte l'horizon de mobilité des jeunes.

Ensuite, lors de la détermination de la destination de migration, peu importe que ce soit quelques temps ou plusieurs années avant ou même après une décision de départ, une préférence personnelle agit à l'occasion. Une préférence pour un milieu offrant la présence de langues et de cultures envers lesquelles certains ressentent un confort, une affinité voire une aspiration individuelle ou collective. S'est alors profilée en arrière-plan des parcours d'une part des jeunes francophones interrogés, ce que nous avons décrit comme une orientation linguistique et culturelle des migrations. Lors des choix scolaires, par exemple, il peut s'agir d'un confort ou d'une affinité linguistique avec des établissements d'étude postsecondaire de langue française ou bilingue. Des jeunes peuvent également en tenir compte dans leurs recherches et décisions d'emploi lorsqu'ils aspirent à un milieu de travail où le français est utilisé. Il semble bien qu'un lieu de destination peut être favorisé par ces jeunes adultes qui préférant « vivre en français » apprécient un quotidien et un milieu de vie au sein desquels la langue française est vivante, même plus présente, voire courante pour certains. Quelques-uns prennent fréquemment en compte cette préférence dans leurs déplacements, dans la mesure du possible, alors que d'autres la considèrent davantage lors de migrations s'inscrivant dans un rapport au temps et à l'espace plus fixe que passager. De plus, presque tous ceux et celles qui, dans notre échantillon, sont à leur tour parents en

milieu minoritaire, particulièrement lorsqu'ils sont en couple mixte, ressentent un enjeu autour de la transmission du français et de la culture française à leurs enfants. Il semble y avoir là une similitude plus qu'une concordance avec la figure du statut de minorité vécu comme condition minoritaire. Aussi envisagent-ils – s'ils avaient à migrer de nouveau – favoriser l'accessibilité à une école et à des services de langue française pour leurs enfants, ainsi que la présence d'autres francophones, d'une communauté francophone ou d'un groupe minoritaire particulier au sein desquels l'on peut vivre ensemble en français et transmettre sa langue et sa culture. Au cours de ces parcours, les langues et cultures influencent en fin de compte davantage la sélection des lieux d'arrivée que les décisions de départ.

Le troisième effet identitaire prolonge en quelque sorte le deuxième en ce sens qu'il influe également sur le choix de la destination de migration, cependant en favorisant typiquement un retour par appartenance au lieu et envers la région d'origine ou considérés comme tels. Ici aussi et peut-être plus qu'ailleurs, l'effet identitaire se fond avec une multitude d'autres facteurs de migration – notamment les liens sociaux et la qualité de vie – contribuant ainsi en partie au retour bien que parfois suffisamment pour donner corps au sens même de la migration de retour de quelques jeunes. L'appartenance au lieu de provenance rime alors avec l'attachement aux proches restés derrière, avec la valorisation du cadre naturel ou bâti et du style de vie de l'endroit ou encore avec l'aspiration à s'y établir pour y faire sa vie, pour s'y réaliser professionnellement ou pour y fonder une famille. Par ailleurs, l'appartenance entre en jeu dans les retours des jeunes dans le territoire

du Yukon ou dans leur localité et région d'origine respectives généralement à la suite – parfois à l'occasion – de séjours temporaires ailleurs pour des études, un voyage, une expérience de travail ou autre. Ce qui n'est pas sans rappeler le rôle possible d'un côté, des changements d'appartenance dans la migration et de l'autre côté, d'une modification du rapport au temps et à l'espace, allant du passage temporaire à l'établissement durable. Toutefois, la présence initiale, la révélation, l'apparition et le maintien de forts sentiments d'appartenance aux lieux de provenance privilégiés ne favorisent pas automatiquement des migrations de retour, en particulier devant les contraintes économiques ou familiales qui apparaissent parfois plus restreignantes dans la contingence de la vie de certains. Ces derniers acceptent leur situation avec un réalisme pratique ou bien s'y résignent dans un idéalisme romantique rejoignant alors parfois la nostalgie. Dans les deux cas, ils pallient toutefois la distance ou la perte par des visites dans leur lieu d'origine et pour quelques-uns en conservant ouverts leurs projets de vie dans l'attente du moment ou des conditions propices à un retour plus ou moins certain.

Dans un quatrième temps, le dernier effet identitaire agit en quelque sorte vers la fin du processus migratoire des jeunes adultes interviewés ou à tout le moins au début de la stabilisation de celui-ci. C'est en effet autour de ce moment migratoire décisif que l'appartenance au nouveau milieu de vie favorise la rétention et l'établissement d'une part des répondants. Ici la modification des rapports au temps et à l'espace semble déterminante. Les appartenances au milieu prennent d'ailleurs plus d'importance aux yeux de ceux-ci alors surtout à la fin de la vingtaine et au début de la trentaine dans notre échantillon. Ces

jeunes adultes décident de rester plus ou moins longtemps à un endroit et de s'y fixer – ou non – en partie en fonction d'appartenances envers leurs milieux de vie, de travail ou de participation. Selon nos résultats, ces appartenances peuvent découler d'affinités et de divers liens sociaux, politiques, éthiques, communautaires ou linguistiques. Enfin pour quelques migrants ce qui contribue également à une rétention ou une installation par appartenances, c'est un milieu d'accueil où le respect des différences offre la liberté de se réaliser et de participer non pas malgré son particularisme, mais à partir même de sa singularité. C'est ainsi que certains jeunes trouvent, tout particulièrement au Yukon, un climat social auquel ils aspirent.

Ces quatre effets identitaires dans la migration ne sont certes pas exclusifs bien qu'ils se soient révélés relativement typiques chez nos répondants. Ils permettent bien de distinguer dans leurs grandes lignes les récits de nos répondants même si un quart d'entre eux rapportent avoir vécu deux, trois voire l'ensemble de ces effets au fil de leurs parcours. Conséquemment, il reste un quart des interviewés qui n'en ont encore connu aucun. Ainsi, une cinquième posture empirique se dégage en contrepoint de nos analyses, celle de jeunes francophones qui estiment caduques de telles frontières et préférences linguistiques et culturelles, de telles appartenances à un lieu d'origine ou envers un milieu d'accueil, à tout le moins ils n'en ressentent pas les effets dans leurs migrations. Leur constat s'appuie sur leurs expériences de déplacement, mais aussi sur une valorisation primordiale de leur indépendance dans leur réalisation personnelle en dépit de leurs appartenances ainsi que sur leur vision de la diversité sociale d'un monde contemporain justement sans frontières.

Nous avons finalement abordé l'autre versant de la relation réciproque qui nous a intéressée, à savoir les effets des migrations sur les identités de nos répondants. Précisons d'abord que ceux-ci se définissent surtout comme Yukonais ou comme Canadiens tant par leurs identités territoriales que culturelles. Viennent ensuite les identités franco-canadienne, acadienne et franco-manitobaine. L'identité canadienne-française nous est alors apparue dans une réinterprétation de signification particulière, celle de l'identité franco-canadienne. Il faut également noter la rareté chez nos jeunes répondants des identifications de « Franco-Yukonnais », de francophones « du Nord » ou de « citoyen du monde » et l'absence de l'identité « bilingue ». En effet, au moment de la recherche, une seule répondante s'est dite Franco-yukonaise en se référant ainsi à une culture et une identité qui « représente un petit *melting pot* de tous les francophones de partout ». En termes de grands processus identitaires, il nous a semblé que les jeunes francophones interviewés conçoivent leur permanence ou leurs changements identitaires surtout à l'intérieur de la perspective de la socialisation, alors que les autres y voient plutôt une médiation personnelle des identifications sociales selon la perspective de l'individuation. À peine deux répondants inscrivent leur identification dans une subjectivation individualisante. Outre les cas de fortes stabilités identitaires, les migrations paraissent alors associées à une recherche ou une découverte de soi impliquant diverses transformations identitaires individuelles.

Soulignons-le une dernière fois, les limites de notre recherche rendraient abusives des généralisations de ces combinaisons de facteurs migratoires, de ces effets identitaires

modulant les migrations, de ces rapports au temps et à l'espace ou encore de ces identifications que nous ont confiés les quelques jeunes francophones interviewés. Bien des questions demeurent quant à l'explication de ces facteurs et effets ou de ces postures et figures. Dans quelles mesures dépendent-elles des origines sociales et des conditions socioéconomiques? De la scolarisation et de la transition au marché du travail? De l'âge, de périodes ou de trajectoires et d'épisode de vie? De provenances rurales ou urbaines? D'origines géographiques, culturelles ou communautaires particulières? Bref, de positions sociales? Ce sont là des pistes que nos résultats n'ont pas été en mesure de suivre malgré de multiples tentatives d'analyse dans ces directions. Il nous a souvent semblé avoir plutôt affaire à des états sociaux individuels et situationnels changeants, qui finissent pourtant tôt ou tard par s'inscrire dans un parcours ou autres formes de continuité biographique et sociétale. Devant les limitations de notre analyse et celles inhérentes à la méthode exploratoire retenue, souhaitons que des analyses statistiques futures fournissent des éléments de réponses complémentaires. Il n'en demeure pas moins que l'on obtient une meilleure compréhension d'importants aspects des migrations et des leurs interrelations avec les identités des jeunes francophones au Yukon au terme de cette étude de cas qui, osons l'espérer, sera à même de produire des questionnements dépassant cette singularité.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSAND, Michel (1990), « Identité régionale », chapitre 10 dans *Culture et régions d'Europe*, Lausanne, Suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, p.217 à 229.
- BEAUDIN, Maurice et Éric FORGUES (2005), *La migration des jeunes francophones en milieu rural*, Moncton, Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques, 114 p.
- BECK, Ulrich, Anthony GIDDENS et Scott LASH (1994), *Reflexive Modernization*, Cambridge, Polity Press, 225 p.
- BOCK, Michel (2008), « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », dans THÉRIAULT, Joseph Yvon, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations*, Montréal, Éditions Fides, 564 p., p. 161-203.
- BRETON, Raymond (1994), « Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires. Essai de typologie », *Sociologie et sociétés*, vol. XXVI, no 1, p. 59-69.
- Bureau de la statistique du Yukon (2009), *Population Report December 2008*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 4 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2008a), *Yukon Employment Historical Revisions, 1992-2007*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 46 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2008b), *Public School Enrolment*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 4 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2007), *Yukon Migration Patterns 1995-2005*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 16 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2006), *Yukon Economic Accounts 2005*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 4 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2006b), *Population Projections to 2016*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 4 p.

- Bureau de la statistique du Yukon (2005a), *Yukon Wages & Salaries*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 8 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2005b), *Yukon Statistical Review September 2005*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 12 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2004), *Yukon Migration Patterns 1993-2004*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 16 p.
- Bureau de la statistique du Yukon (2003), *Mobility and Migration 2001*, Whitehorse, Executive Council Office, Yukon Government, 4 p.
- COATES, Ken S. et William R. MORRISON [1988] (2005), *Land of the Midnight Sun, A History of the Yukon*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 362 p.
- COATES, Ken S. (1995), « The Discovery of the North: Towards a Conceptual Framework for the Study of Northern/Remote Regions », *The Northern Review*, no 12/13, p.15-43.
- CÔTÉ, Serge et Dominique POTVIN, (2004), « La migration interrégionale des jeunes au Québec : des parcours différenciés selon le lieu d'origine », dans LEBLANC, Patrice et Marc MOLGAT (dir.), *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, Collection Culture et Société, p.33-80.
- CÔTÉ, Serge (2003), « La jeunesse québécoise : démographie et migrations », dans GAUTHIER, Madeleine (dir), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, Presses de l'Université Laval, Collection Regards sur la jeunesse du monde, p. 25-38.
- DUBAR, Claude (2000) [1991], « Pour une théorie sociologique de l'identité » chapitre 5 dans *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, 3^e édition, Paris, Armand-Colin, 255 p., p 107-123.
- DUMONT, Fernand (1997), « Essor et déclin du Canada français », *Recherches sociographiques*, vol. 38, no 3, p. 419-467.
- DUMONT, Fernand (1993), *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 393 p.
- Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada, (2004), *Profil de la communauté du Yukon*, 2^e édition, Ottawa, 24 p.

- FINNIE, Ross (2000), *Qui sont les migrants? Analyse de la migration interprovinciale au Canada fondée sur un modèle logit par panel*, No 142, Statistique Canada, Ottawa, 36 p.
- FLOCH, William et Elias ABOU-RJEILI, (2005), *Tendances migratoires interprovinciales des francophones et des anglophones du Canada, Analyse des caractéristiques clés, de 1971 à 2001*, Gatineau, Équipe de recherche sur les langues officielles, Ministère du patrimoine canadien, 25 p.
- FORGUES, Éric (2007), *Profil migratoire des francophones en situation minoritaire*, Moncton, Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques, 114 p.
- GALLAND, Olivier (2001) [1991], « De l'enfance à l'âge adulte » chapitre 4 dans *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin Éditeur. 247 p., p.135-170.
- GAFFIELD, Chad (1994), « La région, une combinaison spécifique d'éléments non spécifiques », dans HARVEY, Fernand (dir), *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, Québec, CÉFAN et Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture, 230 p., p.27-31.
- GARNEAU, Stéphanie (2003), « La mobilité géographique des jeunes au Québec : la signification du territoire », *Recherches sociographiques*. La migration des jeunes, vol. 44, n° 1, janvier-avril, p. 93-112.
- GAUTHIER, Benoît, (dir) (2003), « *Recherche sociale, De la problématique à la collecte de données* », 4^e édition, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 619 p.
- GAUTHIER, Madeleine, Serge CÔTÉ, Marc MOLGAT, Frédéric DESCHENEAUX (2003), « Pourquoi partent-ils? Les motifs de migration des jeunes régionaux », *Recherches sociographiques*. La migration des jeunes, vol. 44, no 1, janvier-avril, p. 113-139.
- GAUTHIER, Madeleine et Diane PACOM (dir.) (2001), *Regard sur... la recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Sainte-Foy, PUL/Les Éditions de l'IQRC, 168 p.
- GAUTHIER, Madeleine (1997), « La migration et le passage à la vie adulte des jeunes d'aujourd'hui », dans GAUTHIER, Madeleine (dir.), *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Québec, IQRC/PUL, coll. « Culture et Société », p. 105-130.
- GAUTHIER, Madeleine, Johanne BUJOLD, avec la collaboration de Claire BOILY, (1995) : *Les jeunes et le départ des régions : revue des travaux*, Québec, IQRC, 74 p.

- GIRARD, Camil, Lucie FRÉCHETTE et Stéphanie GARNEAU (2002), *La migration des jeunes Québécois d'une région à l'autre. Éléments de construction identitaire*, Cahier du GÉris, série Recherches, n° 17, Hull, Université du Québec à Hull, 27 p.
- HARVEY, Fernand (dir) (1994), *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, Québec, CÉFAN et Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture, 230 p.
- HARVEY, Fernand (2002), « Le champ de recherche sur les communautés francophones minoritaires au Canada : sa structuration, ses orientations », *Francophonies d'Amériques*, no 14, p.11-28.
- HARVEY, Fernand (2002b), « La région culturelle et la culture en région », dans LEMIEUX, Denise *Traité de la culture*, Québec, Collection de l'IQRC, Presses de l'Université Laval, p.135-161.
- Institut de la Statistique du Québec, (2006), « Combien partent? Combien reviennent? Suivi des trajectoires migratoires des jeunes au Québec », dans *Données sociodémographiques en bref*, Conditions de vie, vol. 10, no 2, Québec, p. 1-4.
- LANGLOIS, Simon (2006), « Exposé de Simon Langlois », dans GAGNÉ, Gilles (dir.), *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota bene, coll. Société, 321 p., p. 217-224.
- LAMONTAGNE, Sophie-Laurence (1999), « Les francophones du Nord canadien, Les territoires du Nord-Ouest et le Yukon », sous la direction de HARVEY, Fernand, *Francophonie d'Amérique*, Institut national de la recherche scientifique-Culture et société, Sainte-Foy, 80 p.
- LAVIGNE, Julie (2004), « De la pluralité à la communauté : construction d'une identité franco-ténoise » dans LANGLOIS, Simon et Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.), *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 59-74.
- LEBLANC, Patrice (2005), Discours de clôture du colloque international : *Jeunes et dynamiques territoriales : les enjeux liés à la migration*, Québec, Observatoire Jeunes et Société, 19 au 21 octobre.
- LEBLANC, Patrice, Camil GIRARD, Serge CÔTÉ, Dominique POTVIN (2003), « La migration des jeunes et le développement régional dans le croissant péri-nordique du Québec », *Recherches sociographiques. La migration des jeunes*, vol. 44, no 1, janvier-avril 2003, p. 35-55.

- LEBLANC, Patrice et Marc MOLGAT (2004), « Jeunesse et migration : Fragmentation des temporalités et complexité des rapports à l'espace » dans LEBLANC, Patrice et Marc MOLGAT (dir.), *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, Collection Culture et Société, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, Collection Culture et Société, p. 271-290.
- MAGNAN, Marie-Odile, Madeleine GAUTHIER et Serge CÔTÉ (2006), *La migration des jeunes au Québec. Résultats d'un sondage auprès des anglophones de 20-34 ans*, Montréal, INRS Urbanisation, Culture et Société, 149 p.
- MARMEN, Louise et Jean-Pierre CORBEIL (2004) *Les langues au Canada : recensement de 2001*, coll. Nouvelles perspectives canadiennes, Ottawa, Patrimoine canadien et Statistique Canada, 165 p.
- MARTUCCELLI, Danilo (2005), « Les trois voies de l'individu sociologique », *EspacesTemps.net*, <http://espacestems.net/document1414.html>
- MARTUCCELLI, Danilo (2002), « Passé et avenir de la crise des identités » et « Cerner les labilités identitaires » parties 1 et 2 du chapitre 4 dans *Grammaires de l'individu*, Paris, Éditions Gallimard, p. 345 à 365.
- MOLGAT Marc et Nathalie ST-LAURENT (2004), « Attrait de la grande ville et projets d'avenir de jeunes migrants : en guise de réponse aux explications de la sociologie classique » dans LEBLANC, Patrice et Marc MOLGAT (dir.), *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, Sainte-Foy, Collection Culture et Société, Presses de l'Université Laval, p. 245-270.
- MOQUAY, Patrick (1997), « Le sentiment d'appartenance territoriale », dans GAUTHIER, Madeleine (dir.), *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture/PUL, coll. « Culture et Société », p.243-256.
- NOREAU, Pierre (1997), « L'attrait de la ville : l'explication de la sociologie classique. Jalon pour la recherche », dans GAUTHIER, Madeleine, (dir.), *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Les éditions de l'IQRC/PUL, 315 p.
- Observatoire jeunes et société, *Mobilité géographique des 15-24 ans, et Mobilité géographique des 25-34 ans*, (lieu de résidence 5 ans auparavant) Canada, provinces et territoires, 1991, 1996 et 2001, Québec, INRS, 6 tableaux.
- Observatoire jeunes et société (2002), *Migrants interprovinciaux, selon le groupe d'âge et le sexe*, Québec, 1972-2001, Québec, INRS, 1 tableau.

- OTHWELL, Neil, Ray D. BOLLMAN, Juno TREMBLAY et Jeff MARSHALL (2002), « Migration interne dans les régions rurales et les petites villes du Canada », *Bulletin d'analyse, Régions rurales et petites villes du Canada*, vol. 3, n° 6, Statistique Canada, 25 p.
- PARCS CANADA (2003), *Economic Development in the Gold Field, Dredge No.4 National Historic Site of Canada*, Gouvernement du Canada, Site Internet : www.pc.gc.ca/lhn-nhs/yt/dn4/natcul/natcul6_E.asp.
- PISSARIDES, Christopher A. et Ian MCMASTER (1990), « Regional Migration, Wages and Unemployment : Empirical Evidence and Implications for Policy », *Oxford Economic Papers*, vol. 42, no 4, p. 812-831.
- POLÈSE, Mario et Richard SHEARMUR (2005), « Développement polarisé et disparités régionales », chapitre 6 dans *Économie urbaine et régionale, Introduction à la géographie économique*, 2^e édition, Paris, Economica, 376 p., p. 131-159.
- RDÉE Canada (2005), « Yukon », *Profils socio-économiques, Portrait de nos régions francophones et acadiennes*, Réseau de développement économique et d'employabilité, Site Internet : www.rdee.ca/applications/rdee/province.cfm?province=YK
- ROY, Simon N. (2003), « L'étude de cas », dans GAUTHIER, Benoît (dir.), « *Recherche sociale, De la problématique à la collecte de données* », 4^e édition, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 619 p., p. 159 à 184.
- SINGLY, François, de (2000), « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politique*, no 43, p. 9-21.
- Statistique Canada (2007a), *Recensement de 2006, Faits saillants en tableaux*, Langue : Population selon la langue maternelle et les groupes d'âge, chiffres de 2006, pour le Canada, les provinces et les territoires, et les régions métropolitaines de recensement et les agglomérations de recensement – Données-échantillon (20 %), Ottawa.
- Statistique Canada (2007b), *Portrait de la population canadienne en 2006, recensement de 2006*, Ottawa, 46 p.
- Statistique Canada (2007c), *Portrait linguistique en évolution, Recensement 2006*, Ottawa.
- Statistique Canada (2002a), *Profil de la population canadienne selon la mobilité : les Canadiens en mouvement*, Collection Recensement de 2001 : série « analyses », Statistique Canada, Ottawa, 34 p.

Statistique Canada (2002b), *Profil des langues au Canada : l'anglais, le français et bien d'autres langues*, Collection Recensement de 2001 : série « analyses », Statistique Canada, Ottawa, 42 pages.

Statistique Canada (2002c), *Population du Canada, des provinces et des territoires au cours des 100 dernières années*, Série analytique du recensement de 2001 - Un profil de la population canadienne : où vivons-nous?.

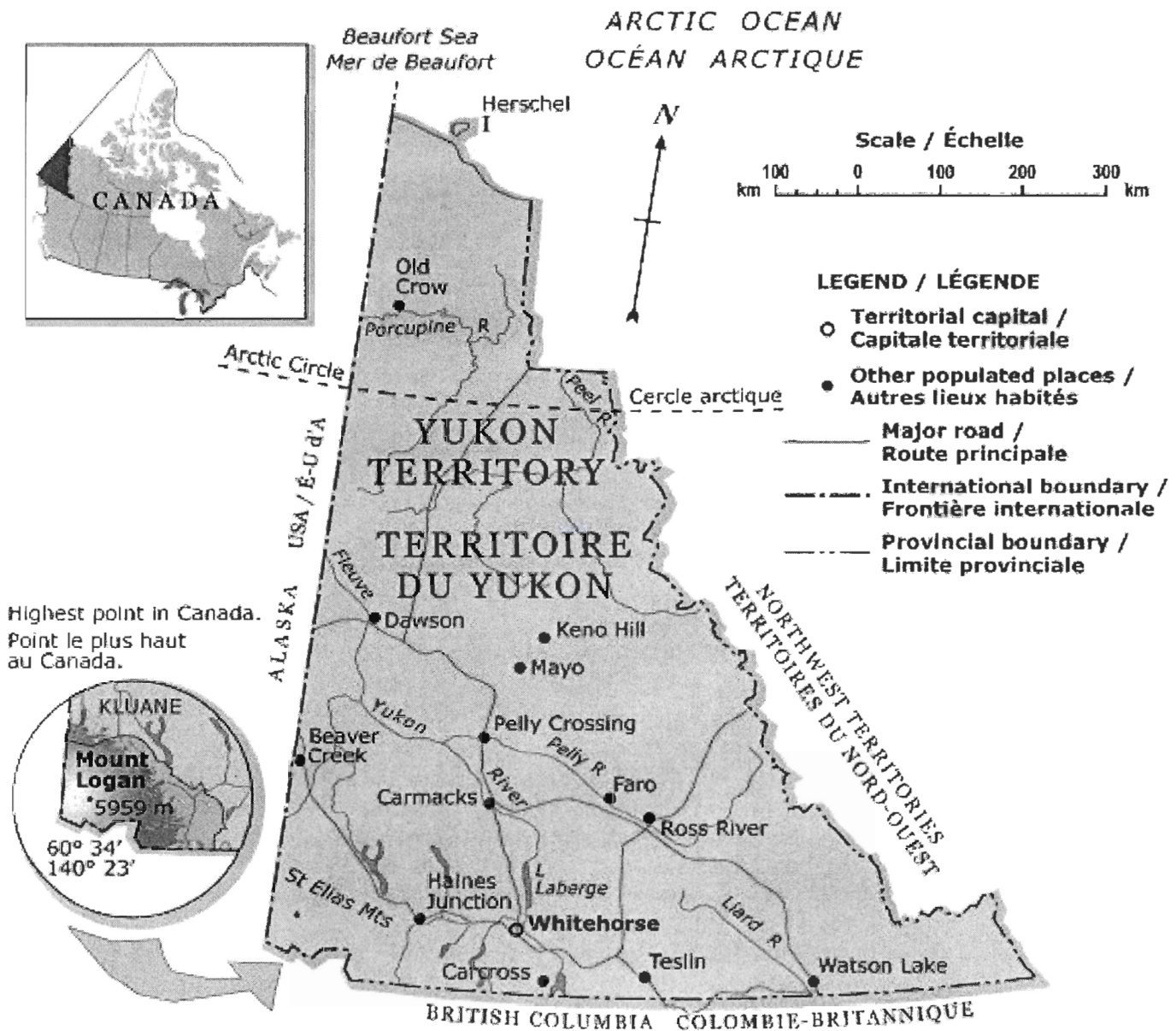
Statistique Canada (2000), *Les jeunes ruraux : Rester, quitter, revenir*, Ottawa, 181 p.

VÉRON, Jacques (1996), chapitre 3 : « Offre de travail illimité et revenus » et chapitre 7 : « Une mobilité internationale croissante ? » dans *Population et développement*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, 127 p.

ANNEXES

ANNEXE 1

Carte du territoire du Yukon



ANNEXE 2

Formulaire d'information et de consentement



Université du Québec à Rimouski

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

Recherche sur la mobilité et les identités des jeunes francophones au Yukon

Bonjour,

Mon nom est Dominique Pépin-Filion et je fais une recherche sur les francophones de 20 à 34 ans qui ont vécu au Yukon et à d'autres endroits.

Objectifs de la recherche

Cette recherche vise à mieux comprendre les déménagements des jeunes, aussi appelés migrations. Je cherche les différentes raisons de leurs déplacements et à vérifier si leurs identités les influencent. Je cherche aussi des pistes de recherches futures sur ce sujet.

L'entrevue

Ta participation à l'étude implique une entrevue en personne ou par téléphone pour les personnes à l'extérieur du Yukon. L'entrevue dure environ une heure et demie. Nous pouvons faire l'entrevue à l'endroit de ton choix, idéalement dans un lieu tranquille.

L'idéal est d'enregistrer l'entrevue afin de bien comprendre ton point de vue et de le respecter par la suite. Cela m'évite également de prendre beaucoup de notes et nous donne plus de temps pour discuter. Cet enregistrement servira seulement à réécrire tes propos et sera ensuite détruit. Cependant l'enregistrement n'est pas obligatoire et tu peux en tout temps demander d'arrêter l'enregistreuse.

Confidentialité

Tous les renseignements que tu me donneras seront traités en respectant la confidentialité. Je m'engage à ne pas divulguer ton nom ou toute autre information permettant de t'identifier. Les résultats de la recherche ne permettront pas d'identifier les participants. Pour ce faire je changerai les noms des participants pour des noms fictifs. Après la recherche, les transcriptions des entrevues seront conservées pendant deux ans sous clé. Seuls mon directeur de recherche et moi y aurons accès. Aucune de tes informations personnelles ne sera transmise à des personnes extérieures au projet de recherche ou à des organismes.

Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, tu pourras contribuer à mieux comprendre les migrations des jeunes dont l'exode des jeunes francophones en milieu minoritaire et au Nord. Tu pourras aussi mieux te connaître et peut-être mieux comprendre ton parcours personnel.

Par contre, il est possible que le fait de raconter ton expérience t'amène à ressentir des émotions inconfortables telles l'anticipation, l'ennuie, la nostalgie, etc. reliées aux départs, à la distance des proches ou aux questions identitaires. Si cela se produit, n'hésite pas à m'en parler et à me demander une pause dans l'entrevue.

Droit de retrait

Ta participation est entièrement volontaire. Tu es libre de changer d'idée et de te retirer de la recherche pendant l'entrevue ou après par simple avis verbal, sans devoir justifier ta décision. Si tu décides de te retirer de la recherche après l'entrevue, tu peux communiquer avec moi, au numéro de téléphone indiqué ci-bas. Si tu te retires de la recherche, les renseignements personnels te concernant et qui auront été recueillis au moment de ton retrait seront détruits.

CONSENTEMENT

En signant ce formulaire de consentement la personne participant à l'étude déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à ses questions sur sa participation à la recherche et avoir compris le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

La personne consent librement à prendre part à cette recherche, après un délai de réflexion raisonnable, et sait qu'elle peut se retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier sa décision.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Un exemplaire du formulaire signé doit être remis au participant

Pour toute question relative à la recherche, ou pour te retirer de la recherche, tu peux communiquer avec : Dominique Pépin-Filion, au numéro de téléphone suivant : (418) 721-3004 ou par courriel : dominique.pepin-filion@uqar.qc.ca

Chercheur : Dominique Pépin-Filion, étudiant à la maîtrise en développement régional
 Directeur de recherche : Serge Côté, sociologue, professeur à l'Université du Québec à Rimouski

ANNEXE 3

Questionnaire sociodémographique

| | |
|----------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Identification: | Date de l'entrevue : |
| Sexe : | Localité de l'entrevue : |
| Âge : | Lieu de l'entrevue : |
| Statut : 1. Étudiant 2. Travailleur 3. Sans emploi | Éducation : 1. Sec. 2. Collégial 3. 1 ^{er} cycle 4. 2 ^e -3 ^e cycle |
| voir verso : | |
| Région d'origine : | Milieu d'origine : 1. urbain 2. rural |
| Localité d'origine : | Localité de résidence : |

A) Caractéristiques personnelles et familiales

- 1) En quelle année es-tu né(e) ? _____ 2) Quelle âge avais-tu le 16 mai 2006? _____
- 3) Quelles langues connais-tu assez bien pour soutenir une conversation ? 1 français 2 anglais 3 les deux 4 autre : _____
- 4) Quelle(s) langue(s) parles-tu avec tes amis ? 1 surtout français 2 surtout anglais 3 les deux également 4 autre : _____
- 5) Es-tu : 1 célibataire 2 en couple 3 marié 4 divorcé et célibataire 5 divorcé et en couple 6 divorcé et remarié
Si marié, à quel âge ? _____ Si remarié, à quel âge ? _____
Si en couple, Depuis combien de temps ? _____
Il ou elle est d'où ? _____
Est-il ou t-elle francophone ou anglophone? 1 francophone 2 anglophone 3 autre : _____
Est-il ou t-elle bilingue (français et anglais)? 1 oui 2 non 3 un peu
Quelle langue parles-tu avec lui ou elle ? 1 français 2 anglais 3 les deux 4 autre : _____
- 6) As-tu des enfants ? 1 oui 2 non Si oui, combien ? _____ À quels âges les as-tu-eu? _____
Combien sont nés où tu habites présentement ? _____
Où sont nés les autres ? _____
- 7) Dans quel type de logement habites-tu ?
1 chambre 2 résidence étudiante 3 appartement 4 maison (locataire) 6 maison (propriétaire) 7 autre : _____
Si propriétaire, à quel âge ? _____
- 8) Est-ce que tu habites avec d'autres(s) ? 1 oui 2 non
Si oui, quel lien avec toi : 1 parent(s) 2 enfant(s) 3 frère ou sœur 4 famille élargie 5 conjoint(e) 6 ami(e) 7 coloc(s)
quelle langue parles-tu le plus souvent à la maison ? 1 français 2 anglais 3 les deux 4 autre : _____
- 9) Quel est le niveau d'éducation le plus élevé que tu as atteint ?
1 Secondaire général 2 Professionnel 3 Collégial (technique) 4 Certificat universitaire
5 Baccalauréat (univ.) 6 Maîtrise 7 Doctorat complété non complété
- 10) Est-ce que tu es aux études présentement? 1 oui* 2 non
Si non, Quand as-tu terminé ? _____ Penses-tu retourner aux études ? 1 oui* 2 non 3 ne sais pas
*Si oui, Quel est le niveau le plus élevé que tu vises ?
1 Secondaire 2 Professionnel 3 Collégial 4 Certificat universitaire 5 Baccalauréat (univ.) 6 Maîtrise 7 Doctorat
- 11) Dans quelle langue es-tu allé à l'école ? : Au primaire : F A Au secondaire : F A Post secondaire : F A
Si Français, Est-ce en immersion ? primaire : oui non secondaire : oui non
- 12) Est-ce que tu travail présentement ? 1 oui, à temps partiel 2 oui, à temps plein 3 non
- 13) Quel est ton travail (actuel ou normalement) ? _____ code : _____
- 14) Quelle langue utilises-tu le plus souvent au travail ? 1 français 2 anglais 3 autre : _____ 4 SO
- 15) Utilises-tu une autre langue régulièrement au travail ? 1 français 2 anglais 3 autre : _____ 4 non 5 SO
- 16) Quel est ton niveau de confort au travail... avec l'anglais pour : comprendre 1 2 3, parler 1 2 3, lire 1 2 3, écrire 1 2 3
(1= excellent, 2= assez bon, 3= limité) avec le français pour: comprendre 1 2 3, parler 1 2 3, lire 1 2 3, écrire 1 2 3
- 17) Quels sont tes revenus par année (à peu près), (avant impôt) ? (revenu du couple si en couple)
0 aucun 1 < de 5 000 \$ 2 de 5 000 à < 10 000 \$ 3 de 10 000 à < 15 000 \$ 4 de 15 000 à < 20 000 \$
5 de 20 000 à < 25 000 \$ 6 de 25 000 à < 30 000 \$ 7 de 30 000 à < 35 000 \$ 8 de 35 000 à < 40 000 \$
9 de 40 000 à < 50 000 \$ 10 de 50 000 à < 60 000 \$ 11 de 60 000 à < 70 000 \$ 12 de 70 000 à < 80 000 \$
13 de 80 000 à < 90 000 \$ 14 de 90 000 à < 100 000 \$ 15 plus de 100 000 \$ 99 SR
- 18) Quelles sont les sources de tes revenus ?
1 Emploi actuel 2 Prêt et bourse scolaires 3 Bourses d'excellence 4 Aide des parents
5 Chômage 6 Aide sociale 7 Épargne (placements) 8 Autres : _____
- 19) Quelle est, ou était, la profession de ton père* ? _____ code : _____
- 20) Quelle est, ou était, la profession de ta mère* ? _____ code : _____
- 21) Quelle est la scolarité de ton père* ? (diplôme complété)
1 cours primaire 2 enseignement technique 3 école commerciale 4 cours classique 5 diplôme universitaire
6 autres _____ 7 sans diplôme
- 22) Quelle est la scolarité de ta mère* ? (diplôme complété)
1 cours primaire 2 enseignement technique 3 école commerciale 4 cours d'infirmière 5 école normale
6 cours classique 7 diplôme universitaire 8 autres _____ 9 sans diplôme
- 23) Est-ce que tes parents* vivent ensemble ? 1 oui 2 non, séparés 3 non, divorcés 4 non, l'un ou les deux sont décédés

* Si la personne a eu plus de deux parents, choisir ceux avec qui elle a vécu le plus longtemps.

B) Origine et parcours de migration

- 24) Où es-tu né(e) ? _____
 (localité) (région) (province/pays)
- 25) Ton père est-il né au même endroit ? 3 NSP 1 oui 2 non. À quel endroit ? _____
 (localité, région, province/pays)
 Où habite-t-il maintenant : _____ depuis combien d'année : _____
- 26) Ta mère est-elle née au même endroit que toi ? 3 NSP 1 oui 2 non. À quel endroit ? _____
 (localité, région, province/pays)
 Où habite-t-elle maintenant : _____ depuis combien d'année : _____
- 27) Quelles sont les origines culturelles de tes parents? Indiquer si différent pour Père (27A) et Mère (27B)
 1 Canadien-français 2 Québécois 3 Franco-ontarien 4 Acadien 5 Français 6 Belge 7 Suisse franco. 8 Africain franco
 9 Canadien anglais 10 Américain 11 Anglais 12 Écossais 13 Irlandais 14 Autochtone 15 autre : _____
- 28) Quelles étaient les origines ethniques ou culturelles de tes ancêtres? (Un ancêtre est plus éloigné qu'un grand-parent)
 1 Canadien-français 2 Acadien 3 Français 4 Belge 5 Suisse francophone 6 Africain francophone
 7 Canadien anglais 8 Américain 9 Anglais 10 Écossais 11 Irlandais 12 Autochtone 13 autre : _____
- 29) Quelle est la langue que tu as apprise en premier lieu à la maison dans ton enfance et que tu comprends encore ?
 (Langue maternelle) 1 français 2 anglais 3 autre : _____
- 30) Quelle est la langue maternelle de ton père ? 1 français 2 anglais 3 autre : _____
- 31) Quelle est la langue maternelle de ta mère ? 1 français 2 anglais 3 autre : _____
- 32) Où as-tu grandi ? _____
 (localité) (région) (province/pays)
- 33) Est-ce un milieu urbain ou rural ? 1 urbain 2 rural Si rural, y a-t-il une ville à une heure ou moins ? 1 oui 2 non
- 34) Demeurais-tu au même endroit à 15 ans ? 1 oui 2 non Si non, _____
 (localité) (région) (province/pays)
- 35) Combien d'années es-tu demeuré à cet endroit ? _____ (arrondissement)
- 36) Es-tu demeuré à un autre endroit avant 15 ans ? 1 oui 2 non Si oui, À quels endroits ? Et pour combien d'années ?
 _____ () _____ ()
 _____ () _____ ()
 _____ () _____ ()
- Nombre total de déménagements (changement de localité) avant l'âge de 15 ans : _____
- 37) À quel âge es-tu parti de chez tes parents ? _____ Pour quels raisons ? _____
- 38) Lieu de résidence actuel : _____ Depuis combien de temps ? _____
 (localité) (région) (province/pays)
- 39) Où es-tu demeuré après l'âge de 15 ans ? Et pour combien d'années à chaque endroit ? (mai 2001?, mai 2005?)
 _____ () _____ ()
 _____ () _____ ()
 _____ () _____ ()
 _____ () _____ ()
- Nombre total de déménagements (changement de localité) après l'âge de 15 ans : _____
- 40) Depuis le secondaire, est-ce que tu es allé à l'école dans une autre localité que celle où tu habitais ? 1 oui 2 non
 Si oui, En quelles années et à quels endroits ? () _____
- 41) Depuis que tu travailles, est-ce que tu as travaillé dans une autre localité que celle où tu habitais ? 1 oui 2 non
 Si oui, En quelles années et à quels endroits ? () _____
- 42) Au cours des dernières années, combien de fois par année es-tu retourné dans ta région d'origine ?
 1 jamais 2 une fois par deux ou trois ans 3 une fois par an 4 deux ou trois fois par an 5 plus de 3 fois par an
- 43) Au cours des dernières années, combien de fois des personnes de ta région d'origine sont-elles venues te voir ?
 1 jamais 2 une fois par deux ou trois ans 3 une fois par an 4 deux ou trois fois par an 5 plus de 3 fois par an
 Qui étaient ces personnes ? 1 de la famille 2 des amis 3 de la famille et des amis 4 autre : _____
- 44) Est-ce que tu fais des appels interurbains (longues distances) ?
 1 non 2 oui, chaque jour 3 oui, chaque semaine 4 oui, chaque mois 5 oui, quelque fois par année
 Si oui, Avec qui ? 1 de la famille 2 des amis 3 de la famille et des amis 4 autre : _____
 Surtout à quels endroit(s) ? _____
- 45) Est-ce que tu utilises Internet pour communiquer avec des gens à l'extérieur de ta localité de résidence actuelle ?
 1 non 2 oui, chaque jour 3 oui, chaque semaine 4 oui, chaque mois 5 oui, quelque fois par année
 Si oui, Avec qui ? 1 de la famille 2 des amis 3 de la famille et des amis 4 autre : _____
 Surtout à quels endroit(s) ? _____

ANNEXE 4

Schéma d'entrevue

Schéma d'entrevue

Heure : _____

Partie 1: histoire de déplacement

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1) Origine géographique et sociale Représentations des lieux d'origine Origine sociale | 1. Que réponds-tu quant on te demande: d'où tu viens ? C'était comment (lieux)? Quels souvenirs en as-tu ? 2. Tes parents sont d'où ? Ils ont grandi où ? 3. Viens-tu d'un milieu plutôt à l'aise ou défavorisé ? |
| 2) Migrations passées Représentations des départs et des arrivées (migrations multiples...) Motifs, contraintes ou impératifs Représentation du retour (s'il y a lieu) | 4. Comment voyais-tu ton départ de chez toi ? Dans quel contexte es-tu parti ? Avec qui ? 5. Ensuite pourquoi es-tu allé à... (lieu) ? (voir parcours) 6. Pourquoi es-tu retourné vivre d'où tu viens ? (s'il y a lieu) Dans quel contexte? |
| 3) Intégration (dernier milieu d'accueil) L'utilisation des structures d'accueil Logement Emploi Participation Réseaux sociaux Aspects linguistiques | 7. As-tu eu de l'aide à ton arrivée et après ? 8. Comment ça été pour te logé ? 9. Comment ça été pour trouver du travail ? 10. Participais-tu à des activités, associations ? 11. Connaisais-tu ou as-tu connu des gens ? 12. Est-ce que la langue t'a posé problème ? |
| 4) Études et/ou emplois Scolarisation, accès à l'éducation Possibilités d'emploi, conditions, salaire... | 13. Les possibilités d'études ont-elles influencé tes déplacements ? 14. Les possibilités d'emploi ont-elles influencé tes déplacements ? La différence de salaire t'a-t-elle influencé ? |
| 5) Liens sociaux Famille, Réseaux Amis (amitié, migration accompagnée) Conjoint (rencontrer, relation, rupture) Enfants (périnatalité, enfance, école) | 15. Quelle était l'importance de ta famille ds tes déplacements 16. L'importance des amis dans tes déplacements ? 17. L'importance d'un chum ou d'une blonde ? 18. L'importance d'un ou des enfants ? 19. L'importance de tes connaissances ou contacts ? |
| 6) Qualité de vie Conditions de vie avant, à l'arrivée, maintenant (socio-écon. environ.) L'accès aux services Cadre physique et naturel (environ.) | 20. La qualité de vie t'a-t-elle influencé ? Tes conditions de vie avant ton départ ont-elles changées à ton arrivée ? depuis ton arrivée ? 21. Les services disponibles t'ont-ils influencé ? 22. L'environnement et la nature t'ont-ils influencé ? |
| 7) Aventure et/ou réalisation Réalisation de soi (expérience, aventure) | 23. Est-ce que tu voulais vivre autres choses ? Pourquoi ? Est-ce que le goût de l'aventure, d'expériences nouvelles... ? |
| 8) Autres (question générale ouverte) | 24. Y a-t-il autre chose qui t'a influencé ? |
| 9) Facteurs de migration en général Facteurs d'attraction, de rétention ou d'éloignement de lieux passés et actuels | 25. Qu'est-ce qui t'a le plus influencé dans tes décisions de <u>partir, rester ou revenir</u> d'un endroit à l'autre ? Qu'est-ce qui était le plus important pour toi à chaque décision |

Pause

Heure : _____

Partie 2: exploration de l'identité culturelle et de ses liens avec la migration

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1) La langue Contexte linguistique (famille, milieu) Compétences linguistiques au départ à l'arrivée, et présentes Langue comme avantage ou barrière L'identité linguistique (francophone...) L'identité minoritaire (ou autre...) Francophone minoritaire et migration</p> | <p>26. As-tu grandi en français ou en anglais ? 27. Étais-tu bilingue avant ton départ ? À ton arrivée, et après ? 28. La langue est-elle un avantage ou un frein aux déplacements 29. Te considères-tu francophone ? Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ? 30. Quelle est la place de l'anglais dans ta vie ? 31. Te considères-tu minoritaire ? Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ? 32. Être francophone/minoritaire influence-t-il tes déplacements</p> |
| <p>2) La culture* Origines historique, ethno, culturelle Représentation de la culture d'origine et de la culture du milieu d'accueil Influences culturelles personnelles Culture et migration * culture = façon de vivre et de penser... (mode de vie, philosophie de la vie, langue, valeurs, religion, arts, vision du monde...)</p> | <p>33. Quelles sont tes origines culturelles? Tes ancêtres étaient d'où ? Qu'est-ce que ça représente pour toi ? 34. Quelles cultures* te définissent le mieux ? Quelle est ta façon de vivre et de penser* ? 35. Y-a-t-il des différences entre les façons de vivre et de penser* d'où tu viens et où tu vis ? 36. Est-ce que les façons de vivre et de penser* des différents endroits influencent tes déplacements ?</p> |
| <p>3) Appartenance Sentiment d'appartenance au lieu d'origine et d'accueil (territoire) Lieu d'appartenance actuel (territoire) Sentiment d'appartenance au milieu d'origine et d'accueil (groupes*): Le groupe d'appartenance actuel Appartenance et migration *(famille, amis, organisation, société) Représentation du milieu urbain/rural</p> | <p>37. Que ressens-tu pour l'endroit d'où tu viens ? (lieu et territoire) As-tu un sentiment d'appartenance pour cet endroit ? 38. Que ressens-tu pour l'endroit où tu vis ? (le lieu et le territoire) As-tu un sentiment d'appartenance pour cet endroit ? 39. Maintenant, où te sens-tu chez toi ? (lieu, territoire) Pourquoi 40. T'identifies-tu aux gens et au monde d'où tu viens ? À quoi ? As-tu un sentiment d'appartenance envers ces gens/cette société 41. T'identifies-tu aux gens et au monde où tu vis ? À quoi ? As-tu un sentiment d'appartenance envers ces gens/cette société 42. Où as-tu le sentiment d'avoir ta place ? Parmi quels gens ? Où te sens-tu reconnu et accepté comme tu es ? Parmi qui ? 43. Est-ce que tes appartenances influencent tes déplacements</p> |
| <p>4) Identité Représentation de l'identité à 15 ans Représentations de l'identité actuelle (sociale, culturelle, territoriale, professionnelle...) Influence de l'identité sur la migration</p> | <p>44. Qui crois-tu que tu étais à l'âge de 15 ans ? 45. Comment te définis-tu maintenant ? Quels sont les gens ou la classe sociale auxquels tu t'identifies ? À quelles cultures t'identifies-tu maintenant ? À quelles parties du monde t'identifies-tu maintenant ? (territoire) À quelles professions t'identifies-tu maintenant ? 46. Ton identité influence-t-elle tes déplacements ? Comment ?</p> |
| <p>5) Perception de l'avenir Dans le lieu d'origine et d'accueil Projets, aspirations (études, emploi...) Possibilités d'études et d'emploi...</p> | <p>47. Quels sont tes projets ds le futur ? (études, emploi, famille...) 48. Penses-tu un jour retourner d'où tu viens, aller ailleurs, rester ou revenir ici ? 49. Où te vois-tu dans l'avenir ? Avec et près de qui ? Où te vois-tu finir tes jours ?</p> |
| <p>Autres (question générale ouverte)</p> | <p>50. Penses-tu à quelques choses d'autre que l'on n'a pas dit ?</p> |

Merci !

Heure : _____

